



3 1761 03933 8561

2203
/

CHEF-D'ŒUVRES

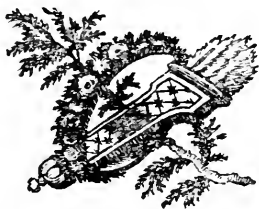
DE

DANCOURT.

TOME QUATRIEME.

CHOIX DE PIÈCES
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS.
CHEF-D'ŒUVRES
DE
DANCOURT.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.



DS
174
D227
117
24

LES
TROIS COUSINES,
COMÉDIE;

Représentée pour la première fois
le 18 Octobre 1700.

A C T E U R S.

LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

LOUISON, } Filles de la Meûniere.
MAROTTE, }

DE LORME, Pere de Colette, &
Beau-frere de la Meûniere.

COLETTE, Niece de la Meûniere.

M. DE LÉFINE, } Amants de Louison
M. GIFLOT, } & de Marotte.

BLAISE, Amoureux de Colette.

MATHURINE, Payfanne.

Plusieurs Meûniers & Meûnieres.

Bohémiens & Bohémiennes.

Pélerins & Pélerines.

La Scene est à Creteil.



L E S

TROIS COUSINES,

C O M É D I E.

A C T E I.

SCENE PREMIERE.

LA MEUNIERE, LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

OH çà ! Monsieur le Bailli, vous êtes bon homme , honnête-homme , vous avez bon esprit , bonne conscience , tout Bailli que vous êtes. Feu

A 2

4 *LES TROIS COUSINES,*

mon mari, pendant son vivant, étoit de vos amis, vous buviez quelquefois ensemble; il vous souvient de ce qu'il vous recommandit en mourant, le pauvre défunt; vous lui promîtes tant que vous auriez soin de sa famille!

LE BAILLI.

Je lui tiendrai parole, & vous me trouverez toujours prêt, Madame la Meunière, à vous rendre tous les services qu'on peut attendre d'un véritable ami.

LA MEUNIERE.

Je vous suis bien obligée, Monsieur le Bailli; je n'ai besoin que d'un bon conseil, comme je vous ai déjà dit.

LE BAILLI.

C'est ce qu'on donne plus libéralement.

LA MEUNIERE.

Vous avez raison, ça ne coûte rien. Allons dites donc, que feriez-vous si vous étiez en ma place?

LE BAILLI.

Mais, qu'avez-vous envie de faire?

COMÉDIE.

LA MEUNIERE.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLI.

Je n'aimerois pas à vous conseiller contre votre volonté.

LA MEUNIERE.

Mais voirement vous moquez-vous? je n'ai point de volonté. Je fis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, & qui ne veut rian faire sans la participation des honnêtes parsonnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raisons qu'on peut avoir... Il y a deux ans que je fis veuve, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Comment deux ans! y a-t-il tant que cela?

LA MEUNIERE.

Oui! tout autant; v'là le treizieme mois, & pour ce qui est d'en cas de ces choses-là, drès que la deuxieme année est une fois commencée, on la compte finie. Oh! j'ai bian eu du regret au pauvre défunt!

LE BAILLI.

Oui, je le vois bien; le temps vous dure.

LA MEUNIERE.

Hé! le moyen qu'il ne durît pas! j'ai bien de la charge au moins, deux filles qui deviennent grande, une niece qui l'est itou, un moulin bien achalandé, biau coup de tracas, il est bien malaisié de prendre garde à ça toute seule.

LE BAILLI.

Vos filles ni votre niece n'ont pas besoin qu'on veille sur leur conduite; elles sont bien sages, bien élevées, & c'est ce qui me faisoit de plus estimer le défunt, que le soin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIERE.

Le pauvre homme, Monfieu le Bailli! quand j'y songe, s'il n'étoit pas mort, voyez-vous! je ne serois pas dans l'embarras où je fis.

LE BAILLI.

Non sans doute, mais il est facile de vous en tirer, Votre niece & vos

COMÉDIE.

filles sont grandes, vous êtes riche
il faut leur trouver à chacune un bon
parti qui vous en dé fasse.

LA MEUNIERE.

A chacune un, ce seroit trois; &
v'là bian des noces. Ne trouveriais-vous
pas plus à propos de n'en faire qu'une?

LE BAILLI.

Oui-dà, on peut les marier le mé-
me jour, cela vous épargnera de la
dépense.

LA MEUNIERE.

Je ne nous entendons pas, Monsieu
le Bailli; vous me donnez des con-
seils pour elles, & c'est pour moi que
je vous en demande.

LE BAILLI.

Comment?

LA MEUNIERE.

C'est moi qui sis d'avis de me ma-
rier, je crois que ça vaudra mieux.

LE BAILLI.

Oui, mais pour vous soulager des

8 *LES TROIS COUSINES,*
soins que vous donnent ces filles &
cette niece....

LA MEUNIERE.

Ah ! si donc ; les maris que je leur
baillerois n'auroient soin que d'elles, &
fti-là que je prendrai aura soin d'elles &
de moi , ce fera faire d'une pierre deux
coups ; ça est bian plus commode.

LE BAILLI.

D'accord , mais Madame la Meû-
niere.....

LA MEUNIERE.

Tenez , Monsieu le Bailli , ma ré-
solution est prise ; je n'en démordrai
point , je veux me remarier , vous
avez biau dire.

LE BAILLI.

Vous avez raison , je vous conseille
de le faire.

LA MEUNIERE.

Et si , je ne veux pas que mes filles
ni ma niece en murmuriont la moin-
dre chose.

LE BAILLI.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIERE.

Je prétends qu'elles demeurent filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLI.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIERE.

Et si elles s'avissent tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois, moi. Oh! je fis un femme d'honneur! Monsieur le Bailli, je n'entends point de raillerie.

LE BAILLI.

Cela est fort louable. Et quel est le mari que vous prenez, Madame la Meuniere?

LA MEUNIERE.

Je ne fais pas bien encore, ils sont trois ou quatre: conseillez-moi itou un peu là-dessus, Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Très-volontiers, vous n'avez qu'à dire; voyons.

LA MEUNIERE.

Il y a déjà le Concierge du Château, premierement.

LE BAILLI.

C'est un fort honnête-homme.

LA MEUNIERE.

Et puis Monsieur Giflot, le neveu de notre Curé, qu'on dit qui a de l'esprit; vous savez ce qui en est.

LE BAILLI.

Oui vraiment, celui-là seroit un fort bon parti.

LA MEUNIERE.

Il y a encore le valet-de-chambre de Monsieur le Président, qui est un bon gros réjoui.

LE BAILLI.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage?

LA MEUNIERE.

Et puis Blaise, le garde-moulin, qui est un franc nigaud. Je n'ai qu'à choisir; lequel prendrais-vous, Monsieur le Bailli?

LE BAILLI.

Mais écoutez, ce valet-de-chambre.....

LA MEUNIERE.

Oh! si-là a trop bonne protection, Monsieur le Bailli; il me feroit enrager, & je ne serois pas la maitresse.

LE BAILLI.

C'est une bonne raison. Vous préférerez Monsieur Giflot?

LA MEUNIERE.

Le Ciel m'en préserve! il a trop d'esprit. On n'a que faire d'esprit dans un moulin, le mian suffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLI.

Je vois bien que le Concierge.....

LA MEUNIERE.

Fi! c'est un grand flandrin, un grand.

fec, maigre, il est quasi tout comme le défunt; il me seroit avis que ce seroit la même chose; & il vaudroit presque autant n'avoir pas été veuve, que de ne pas s'appercevoir du changement.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai; & ce sera le garde-moulin, selon toutes les apparences.

LA MEUNIERE.

Dame! acoutez, c'est un bon gros nigaud qui me reviant assez. Voilà ce qu'il faut en ménage; ça va droit en besogne, ça est déjà stylé à ma maniere, & je ferai tout ce que je voudrai de ce benêt-là.

LE BAILLI.

Oui, mais épouser votre garde-moulin?

LA MEUNIERE.

Oh! je sis butée à ça, Monsieur le Bailli; je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi votre avis là-dessus, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mon avis est que vous l'épousiez,

& tout au plus vite. Vous ne sauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIERE.

N'est-il pas vrai? Que je fis bien-aise que vous agréais ma résolution; car au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du respect, de la croyance; & si vous m'aviez contredit, je n'en aurois toujours rien fait qu'à ma tête, & ça eût été désagréable. En vous remerciant, Monsieur le Bailli; je vous prie de la noce. Je fis votre servante.

LE BAILLI.

Jusqu'au revoir, Madame la Meuniere.

SCENE II.

LE BAILLI, *seul.*

VOICI une commere qui va faire un mauvais marché avec son garde-moulin; & quelque bon esprit qu'elle paroisse avoir, ce n'est assurément pas l'esprit qui la détermine. Elle n'a nul-

lement dessein de pourvoir les filles , & les pauvres enfans sont en âge , & peut-être dans l'impatience d'être pourvues. Il faut avertir leur oncle de la sottise que médite sa belle-sœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCENE III.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

VOTRE valet, Monsieur le Bailli : comment vous en va ? je m'en allois cheux vous.

LE BAILLI.

Je suis bien-aïse que vous m'avez rencontré. Me voulez-vous quelque chose ?

DE LORME.

Hé , parguenne ! si je ne vous voulois rien , je ne vous charcherois pas.

LE BAILLI.

Hé bien ! qu'est-ce ? de quoi s'agit-il ?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frere, le Meünier d'ici, est trépassé, comme vous savez ; & que Madame sa femme est diablement vivante, à ce qu'il me paroît : cela ne vous paroît-il pas itou comme ça, Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Oui vraiment ; je voulois aussi vous parler de cela. C'est une bonne femme, fort entendue, mais....

DE LORME.

Ce n'est morgué ! pas de sa bonté, ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLI.

Hé ! de quoi donc, s'il vous plaît, Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Oh, palfanguenne ! c'est de son allure, & au train qu'alle va, j'ai peur qu'alle ne bronche ; je ne vas pas de fois au moulin que je ne trouve la nape mise & du monde autour ; de grandes cruchées de vin par ici, des

jambons par là , un gigot d'un côté , un cochon de lait de l'autre , des Ménétriers dans un batiau , la musette & le hautbois sous l'orme ; il est avis que ce sont des noces perpétuelles ; & si , parmi tout ça je ne vois ni Curé ni Tabellion. Morgué ! cela me baille martel en tete ; car , voyez-vous ! j'ai de l'honneur , & je fis pour l'âme du défunt presque aussi jaloux de ma belle sœur , que je l'aye jamais été de ma femme Morgot , pendant qu'elle étoit au monde ; & je ne l'étois pas mal , comme vous savez.

LE BAILLI.

Vous ne l'étiez que trop , & vous aviez quelquefois des emportemens....

DE LORME.

Oh , pargué ! je ne l'ai rossée qu'une fois , mais je la rossis bian , & dans le fond j'avois tort ; au moins , n'allez pas croire que j'avois raison.

LE BAILLI.

Non , non ; je ne suis point porté à croire le mal.

DE LORME.

Je ne fais morgué ! comme ça se fit. Je devois aller ce jour-là à tras lieues d'ici , pour une coupe de bois que j'y avois à vendre , je rencontrais le Marchand en sortant du Village , il me ramena au grand Cerf , j'y tombâmes d'accord , je bûmes le vin du marché , copieusement pour ça : je ne nous quittâmes qu'à minuit. Je retournis chez moi , an ne m'y attendoit pas , je trouvai ma femme dans le lit. Et voyez un peu queu peste de vision , Monsieur le Bailli ! la carogne me paroïssit double.

LE BAILLI.

Voilà une vilaine vision , Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Je vous laisse à penser queu vacarme , j'étois pis qu'un enragé ; mais le lendemain je me rapaisis , & je compris facilement que c'est que j'étois ivre , & que c'étoit ma faute. Enfin bref , tant y a , Margot me pardonnoit ma barlue , an nous raccommoda. Et voyez , Monsieur le Bailli , queu béné-

diction! Avant ça je ne pouviezmes avoir d'enfans, & de ce raccommodement-là il est venu cette petite fille, qui est votre fillole, & qui a morgué! plus d'esprit qu'alle n'est grosse! Oh! je ne fais pas de qui alle tiant, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Vous aimez bien cet enfant-là ;
Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Si je l'aime ! c'est une petite miè-vreté agriable, alle a de petites magnieres semillantes, une maleigneté drôle, alle fait piece à qui alle peut, alle ne pense bian de parsonne, alle dit du mal de tout le monde ; & si ; tout le monde l'aime. Oh ! c'est une jolie créature. La voici, je pense, je lui ai donné charge d'observer sa tante la Meuniere, alle vient m'en dire quelque nouvelle.

LE BAILLI.

Je vous en apprendrai de plus sûres que personne.

DE LORME.

Bon ! tant-mieux. Mais acoutons un tantinet ce que Colette aura à me dire.

SCENE IV.

DE LORME, LE BAILLI,
COLETTE.

DE LORME.

HÉ bian ! mon enfant, tu vians du moulin. Qu'est-ce qu'il y a de novvieu ? que fait ta tante ?

COLETTE.

La voilà qui vient d'arriver, & tout en arrivant elle est d'abord allée trouver Blaise le garde-moulin, & elle s'est mise à babiller avec lui. Oh ! c'est une grande causeuse que cette femme-là. Bon jour, mon parrein.

LE BAILLI.

Bon jour, Colette, bon jour.

DE LORME.

N'as-tu pas écouté ce qu'elle disoit ?

COLETTE.

Oh que si fait vraiment ! mais comme elle est défiante , on ne la sauroit écouter que de loin , on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit , il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh parguenne ! oui , t'es une plai-fante devineuse ! Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Je ne la crois pas fort habile , franchement.

COLETTE.

Hom ! je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à notre voisine la belle Cabaretiere , qui étoit avec vous sur sa porte.

LE BAILLI.

Comment , petite fille....

(*Colette contrefait par ses gestes ceux du Bailli & ceux de la voisine.*)

COLETTE.

Vous saluez comme ça, mon Pèrein : vous ne regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main, & dans ce tems-là : c'est que vous lui disiez que vous étiez amoureux d'elle ; & elle vous repouffoit, elle secouoit comme ça la tête : c'est qu'elle répondoit qu'elle n'en croyoit rien. Et vous tout aussi-tôt de faire comme ça, vous lui juriez que ça étoit vrai ; & j'entendis un peu le dernier mot, il y avoit, je crois, qu'elle étoit adorable.

DE LORME.

Oh, oh ! Monsieur le Bailli !

LE BAILLI.

Ah, ah !

COLETTE.

Cela est bien vrai, je vous en réponds ; & la voisine faisoit comme ça, & je suis sûre qu'elle disoit : Paix, taisez-vous, ne parlez pas si haut, mon mari est là-dedans.

LE BAILLI.

Voilà une rusée petite fillole, com-

pere de Lorme; si elle devine aussi juste en toutes choses, elle est plus habile que vous, sur ma parole.

DE LORME.

Tatigué! queul esprit! ça esmarveilleux, n'est-ce pas? Hé! qu'est-ce que c'est que t'as deviné de ta tante? Dis.

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur, & que Blaise ne se soucie gueres d'elle.

LE BAILLI.

Le premier article est vrai, je le fais par elle-même: pour le second, il faut l'éclaircir. Qu'est-ce qui vous le fait soupçonner, voyons?

COLETTE.

C'est ma tante qui le va toujours chercher; & puis quand ils sont ensemble, il n'y a quasi qu'elle qui parle. Elle gesticule, elle devient rouge, & Blaise est comme ça. Il suit une espece de moue; & quand il lâche deux ou trois paroles, c'est en levant le nez, ou en secouant les oreilles. Oh! s'il est amoureux, lui, ce n'est

pas de ma tante , je vous en réponds.

LE BAILLI.

Cela pourroit être , & j'ai à vous avertir que la grande folie de votre belle-sœur est de se remarier.

DE LORME.

La dévargondée !

LE BAILLI.

La filleule a fort bien deviné. C'est Blaise à qui elle en veut ; & si , il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment trois , Monsieur le Bailli ! Est-il possible qu'il y ait tant de fous que ça dans le Village ? Et qui sont ces nigauds-là avec votre permission ?

LE BAILLI.

Ce ne sont point des nigauds. La Meunière est riche ; le Concierge du Château , le Valet-de-chambre de Monsieur le Président , & le neveu du Curé ont des vues pour elle.

24 *LES TROIS COUSINES,*
COLETTE.

Oh ! que nenni , mon Parrein : je devine mieux que vous ; ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin , c'est pour mes cousines.

LE BAILLI.

Pour vos cousines , qui vous a dit cela ?

COLETTE.

Bon ! qui me l'a dit ! Est-ce qu'on me dit quelque chose ? Ils se défient tous de moi , ils ne me disent rien , mais je fais tout ; il n'y a pas jusqu'à Blaise qui est amoureux de moi , & qui n'oseroit me le dire , de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi ! Comment fais-tu cela !

COLETTE.

Voyez , que cela est difficile à deviner ! Je ne l'aime pas , moi , au moins ; mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh ! s'il faisoit cette sottise-là ,
j'en

j'en serois bien fâchée, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Le garde-moulin seroit amoureux de vous ! Allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir. Le voilà qui vient : cachez-vous tous deux derrière ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira ; je vais lui donner belle ; & , tout nigaud qu'il est, je le ferai parler, je vous en réponds.

DE LORME.

La jolie enfant, Monsieur le Bailli ! Est-ce moi qui ai fait ça ?

LE BAILLI.

Voyons, voyons si elle ne se trompe point ; cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez-vous donc vite ; qu'il ne vous voie point ; car c'est un benêt qui seroit honteux.

SCÈNE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'EST à moi qu'il en veut assurément, & le nigaud n'approchera point que je ne l'appelle. Holà, Blaise, holà !

BLAISE.

Bon jour, Madame Colette, est-ce que vous voudriez me parler, que vous m'appellez ?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire ?

BLAISE.

Morgué ! nenni ; vous êtes trop moqueuse, queuque sot qui s'y fie ! je creverois plutôt que d'en ouvrir la bouche : à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Hé ! quoi dire ?

BLAISE.

Ce qui m'ameine envars ici. Vous croyez peut-être que c'est par hafard que j'y vians, ça n'est, pargué! pas: c'est tout exprès; & fi, je n'en fais pas semblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguenne ! il faut être comme ça. Je ne veux point qu'on se gobarge de moi; voyez le biau plaisir! on ira dire son secret à une fille, & pis la malque s'en gauffera. Nennin, morgué! nennin, il n'en sera rian, j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurois quelque secret à m'apprendre, à moi?

BLAISE.

Hé! oui, morguenne! j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je fis tout prêt à vous le dire, & drès que je vous vois, vous avez une çartaine meine malicieuse qui me renfonce la

28 *LES TROIS COUSINES,*

parole. C'est que je fis timide , voyez-vous ; & si pourtant , avec les filles , il m'est avis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément , rassûre-toi ; va , va , parle.

BLAISE.

Oui ; mais si ce secret-là vous est désagriable Il y a des secrets qui déplaisent queuquefois. Votre tante m'a dit le sian , par exemple : il m'a fâché ; si le mian va vous faire de même

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret à ma tante ?

BLAISE.

Qu'alle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien à toi ?

BLAISE.

Que je fis amoureux de vous : mais vous n'en saurais rian que vous ne le deviniais. Je sens bien ça , jè n'aurai jamais l'impertinance de vous le dire.

C O L E T T E.

Ah! tu feras fort bien de ne m'en point parler.

B L A I S E.

Oh, tatigué! que je n'ai garde! vous en feriais de biaux contes!

C O L E T T E.

Oh! oui, je t'en répons.

B L A I S E.

Stapandant, je crois que ça me fera tourner la çarvelle.

C O L E T T E.

Cela feroit fâcheux.

B L A I S E.

Oui, voirement; & si vous aviais l'esprit de deviner ça, & la bonté d'en être bien-aïse, je ne deviendrais peut-être pas fou, voyez-vous! Hé! allons, allons, morguenne! empêchez-moi de l'être.

C O L E T T E.

Hé bien! va, nous verrons, laisse faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet ?

COLETTE.

Oui, oui, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entrevoyez-vous que je crève d'amour, & que c'est vous qui en êtes la cause ?

COLETTE.

Cela me paroît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh, morgué ! je dis vrai, je joue le franc jeu ; & tenez, je ne bois point de vin queuque part où je me treuve, que je ne m'enivre tout bas à votre santé, Madame Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me vient point de pensée d'amour, que ce ne soit pour vous. ;

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en vient de mariage ,
c'est itou pour vous , Madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour
bien familièrement , à ce qu'il me
semble.

BLAISE.

Parguenne ! c'est que vous m'enhardissez ; & quand je fis une fois enhardi , dame ! acoutez , je ne fis plus honteux : il n'y a qu'à me mettre en train & à me laisser faire.



SCENE VI.

LE BAILLI, DE LORME,
COLETTE, BLAISE.

LE BAILLI.

DOUCEMENT, Monsieur Blaise,
doucement.

BLAISE.

Hé bian, tatigué ! ne v'là-t-il pas ?
je n'étions pas seuls ; on nous acou-
toit , vous m'avez fait jaser pour me
faire piece.

DE LORME.

Comme vous vous échauffez , Mon-
sieur le garde-moulin ! prenez garde.

BLAISE.

Oh ! dame , excusez , Monsieu de
Lorme , la hardiesse que j'ai la libarté
de prendre ; mais comme Madame la
Meuniere a en fantaisie que vous de-
veniais mon biau-frere , je me fis fourré
dans la mienne , qu'il vaudroit mieux
que ce fût mon biau-pere que vous

devenissais ; ça dépendra de vous , voyez : il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh , palfangué ! je vous baise les mains ; il y a de la difficulté des deux côtés , Monsieur Blaise.

BLAISE.

Hé ! oui , ça est vrai. Je ne veux pas l'un , vous ne v'lez peut-être pas l'autre , vous ; & c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'accord ; mais Madame Colette accommodera tout ça , elle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir ?

BLAISE.

Hé , parguenne ! oui. N'est-il pas vrai , Monfieu le Bailli. Il y a comme ça queuquefois des parens bourrus , des brutaux , qui ne veulent pas bailler leurs filles en mariage , & les filles par fois s'y baillent d'alles-mêmes. Comme on n'y entend point de mal , on va le grand chemin ; & de queuque part qu'alles viennent , on ne laisse

pas de les prendre , & le biau-pere est biau-pere maugré li , mais ne laisse pas de l'être ; vous comprenez bien , Madame Colette ?

DE LORME.

Comment , biau - pere maugré li ! Oh , parguenne ! j'y boutrons queuque empêchement , Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Sans emportement , Monsieur de Lorme. Monsieur Blaise est un bon garçon , un honnête garçon ; & , pourvu qu'il nous promette de ne point épouser la Meûniere.....

BLAISE.

Hé , parguenne ! il y a bon moyen de m'en empêcher : qu'on me baille la niece , il est bian sûr que je n'épouserai point la tante.

LE BAILLI.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire : mais en attendant , promettez-nous.....

BLAISE.

Si je vous le promettrai ! je sommes déjà trois qui nous sommes baillé parole

de ne vouloir point d'alle, & stapendant je faisons la meine d'en vouloir biauoup : & voyez comme je joue de malheur ! Monsieu le Bailli, je fis justement sti-là dont alle veut le plus.

LE BAILLI.

Je le fais bien.

BLAISE.

Alle vouloit que je fissions aujourd'hui des accordailles, & comme je ne veux point d'époufailles, moi, il m'est avis que ces accordailles-là seraint suparflues.

DE LORME.

Hé ! oui, voirement.

BLAISE.

Je l'amufons tous trois du mieux que je pouvons avec des Ménétriers par fois, de petites chansonnettes par ici, de petits régalemens par ilà : quand je la trouvons trop bonne, je li faisons querelle ; je devenons bons, quand alle fait la meine, & drès qu'alle se radoucit, je li charchons noise. Alle nous r'aime comme ça tour-à-tour, & tour-à-tour je faisons semblant de la

56 *LES TROIS COUSINES,*
r'aimer : mais je ne voulons jamais rian
conclurre.

LE BAILLI.

Mais à quoi bon ces semblants là?

BLAISE.

A quoi bon, Monsieur le Bailli ?
morgué ! les semblants ne sont que
pour alle : mais il y a du tout de bon
pour les filles.

DE LORME.

Comment ! du tout de bon !

BLAISE.

Oui ; Monsieur Giflot en aime l'une ,
Monsieur de Lépeine est amoureux de
l'autre , & c'est moi qui envars alles
manigance tout ça pour eux , sans
que leur mere s'en doute , à condition
qu'à la pareille ils maniganceront pour
moi envars Colette , sans que Monsieur
de Lorme s'en apperçoive. Oh ! j'avons ,
morgué ! bian pris nos mesures.

DE LORME.

Oh , oh , parguene ! v'là qui est
admirable , Monsieur le Bailli !

BLAISE.

Vous ferez , morgué ! les dupes de ça , car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je fis le boudeux aujourd'hui , moi , à cause qu'alle vouloit des accordailles. Monfieu de Lépeine est le régaleux , & Monfieu Giflot fera le jaloux. Dame ! voyez - vous ! je nous divartiffons comme des petits Rois. Les jeunes filles qui avont le mot , & qui favont que ça se fait pour l'amour d'alles , prennent leur part du divartiffement. La Meûniere qui ne fait rian de rian , se divertit itou tout comme les autres , & par ainsi je sommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le disois bian , Monfieu le Bailli ; ce font , morgué ! des noces parpétuelles.

(*On entend une symphonie.*)

BLAISE.

Oui , justement entendez-vous ?

38 *LES TROIS COUSINES,*
V'là Monsieu de Lépeine qui va leur
bailler un plat de son métier.

LE BAILLI.

Nous parlerons à loisir de tout
cela, Monsieur de Lorme; il faut se
conduire prudemment dans cette affai-
re-ci.

BLAISE.

Ils s'en allent envars là-bas, je pense.
Hé, morguenne! que ne venont-ils
envars ici, la place est plus belle, &
vous trouveriais peut-être ça drôle.

LE BAILLI.

Oui-dà, oui-dà, j'aime à voir qu'on
se réjouisse.

BLAISE.

C'est un tas de filles & de garçons
habillés tretous comme des Meûniers
& des Meûnieres, & Monsieu de Lé-
peine à leur tête; & tout ça pour faire
voir au monde qu'il ne méprise point
le moulinage. Oh! ça est bian galant,
voyez-vous!

LE BAILLI.

Affurément, Allez, ma fillole, allez

vous joindre à ces jeunes filles, & tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon Parrein; & ma Tante aussi, j'en suis sûre.

BLAISE.

Oh, pafanguenne! j'en réponds itou, & j'allons vous amener toute la bande joyeuse.

SCENE VII.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

HÉ bian! Monfieu le Bailli, ne v'là-t-il pas ce que je vous difois? Dame! voyez-vous! je devine itou aussi bian que Colette; oh! pour ce qui est de ça, je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLI.

Oui, vous avez bon-sens, bon esprit.

DE LORME.

La Meûniere bronchera, prenons-y garde ; & , si alle bronche une fois , ses filles & la mienne broncheront itou , peut- être. Car les filles & les femmes , c'est comme les moutons , voyez-vous ! drès que l'une a fauté le fossé , crac , v'là les autres après ; la Meûniere est une fauteuse , je vous en avartis.

LE BAILLI.

Il faut examiner la chose avec attention , pour pouvoir prendre des mesures justes.

DE LORME.

C'est bian dit.

LE BAILLI.

Observer la mere & les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou , Monsieu le Bail- li , c'est une deffalée.

LE BAILLI

Laissez-moi faire , & ne dites rian à votre belle-sœur , sur-tout.

DE LORME.

Que je ne li dise rian ! j'aurois pourtant bian envie de li laver la tête.

LE BAILLI.

Gardez-vous-en bien, il ne faut pas lui donner soupçon qu'on ait dessein de la contrecarrer.

DE LORME.

Vous avez raison, je ne sonnerai mot.

LE BAILLI.

Voici Colette qui les amene, prenons notre part de leur joie, feignons tous deux d'être fort contents de toutes ces petites parties de plaisir.

DE LORME.

Oh, tâtigué ! ne vous boutez pas en peine. Que je vas faire semblant de me divartir !



I. INTERMEDE.

(*Plusieurs Habitants du Village vêtus en Meûniers & en Meûnieres, & conduits par Monsieur de Lépine, viennent, en dansant, prendre sur le Théâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le Divertissement que l'on donne à la Meûniere.*)

M. TOUVENELLE, *vêtu en Meûnier.*

Pour adoucir le long veuvage
De la Meûniere de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce Village;
Et chacun y fait de son mieux,
Pour adoucir le long veuvage
De la Meûniere de ces lieux.

ENTRÉE.

Mademoiselle HORTENSE,
Meûniere.

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à joli visage,
Et le veuvage a ses appas
Quand on en fait un bon usage.

E N T R É E.

M. TOUVENELLE, *Meûnier.*

En voyageant avec l'Amour,
Telle aura fait cent fois naufrage,
Qui s'y rembarque au premier jour;
Tant agréable est ce voyage.

Celui d'hymen est moins charmant;
Et la veuve prudente & sage
Ne s'expose que rarement
Aux périls d'un second orage.

E N T R É E.

B R A N L E.

M. TOUVENELLE, *Meûnier.*

Ici l'Amour & sa mere
Vont, d'un air badin,
De la beauté la plus fiere,
Enflammer le fein.
Le joli, belle Meûniere,
Le joli Moulin!

Mademoiselle HORTENSE,
Meûniere.

Le Dieu de la bonne chere
Fait à tous festin;
Chacun s'ivre à sa maniere,
D'amour ou de vin.
Le joli, &c.

M. TOUVENELLE, *Meunier.*

Tout le long de la riviere
 Chacun par la main
 Mene, en chantant, sa Bergere,
 Exempt de chagrin.
 Le joli, &c.

Mademoiselle MIMY, *Meuniere.*

Là, d'une danse légère,
 En blanc escarpin,
 Thibaut, avec sa commere,
 Foule le fain-foin.
 Le joli, &c.

M. TOUVENELLE.

Richesse & grandeur pour plaire
 Sont un sûr moyen :
 Mais mon cœur charmé préfere
 A tout autre bien,
 Ton joli, &c.

Je vivrai dans ma chaumiere
 Content du destin,
 Si j'en puis, pour grâce entiere,
 Obtenir enfin,
 Ton joli, &c.

*(Tous les Acteurs & les Actrices du
 Divertissement sortent du Théâtre en
 dansant, comme ils y sont entrés.)*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, DE LORME,
LA MEUNIERE.

DE LORME.

PARGUENNE! la belle - sœur n'a pas tort, Monsieu le Bailli: v'là une bonne petite vie, toujours chanter, danser, boire & manger. Gagne-t-on biau coup à ce métier-là?

LA MEUNIERE.

On y gagne du bon tems, biau-frere; n'est-ce pas le meilleur proufit de la vie?

DE LORME.

Hom, masque!

LE BAILLI.

Monfieur de Lorme!

DE LORME.

Oh! rian, rian: je fis prudent, vous me l'avez enchargé, & je m'en vais m'en aller de peur de faire quelque sottise. Sans adieu, Monfieu le Bailli. Nous nous revarrons, Madame la Meuniere.

SCENE II.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LA MEUNIERE.

A QUI en a cet animal-là, Monfieu le Bailli? & que veut-il donc dire?

LE BAILLI.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on fe réjouiffe.

LA MEUNIERE.

L'impertinent! De quoi se mêle-t-il? Sont-ce-là fes affaires? Je veux me

réjouir, moi, je veux passer le tems,
je n'ai rien de mieux à faire.

LE BAILLI.

Vous le passez fort agréablement ;
votre maniere de veuvage a son mé-
rite ; & , si j'étois à votre place , je ne
me presserois point de me remarier.

LA MEUNIERE.

Oh ! voirement , Monsieur le Bailli ,
ça est bien aisé à dire ; mais tous ces
plaisirs-là , ce n'est que du vent , voyez-
vous ! & un mari , c'est du solide.

LE BAILLI.

Il est vrai , vous avez raison , &
puisque vous avez pris votre parti ,
que votre choix est fait.....

LA MEUNIERE.

Hom ! ça n'est pas si détarminé que
tantôt , Monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Comment donc ?

LA MEUNIERE.

Il m'est avis à l'heure qu'il est , que

48 *LES TROIS COUSINES,*
Monsieu de Lépeine vaudra mieux que
Blaise.

LE BAILLI.

Et peut-être demain, Monsieur Gi-
flot vous plaira-t-il mieux que Mon-
sieur de Lépine.

LA MEUNIERE.

Dame ! acoutez , ça se pourroit
bian. C'est mon himeur, voyez-vous !
je fis un peu changeuse.

LE BAILLI.

Oui , cela est vrai ; & du vivant du
désunt, vous étiez tout de même.

LA MEUNIERE.

Ce sont des inquiétudes qu'on a
dans l'esprit, des inçartitudes ; on ne
sauroit se résoudre.

LE BAILLI.

Dans ces incertitudes - là , mes avis
vous seroient inutiles ; quand vous au-
rez pris votre résolution , je ne man-
querai pas de vous conseiller de la
suivre. Je vous donne le bon jour ,
Madame la Meuniere.

LA

LA MEUNIERE.

Je vous baise bian les mains , Monsieur le Bailli.

SCENE III.

LA MEUNIERE, *seule.*

JE gouvarne cet homme - là comme je veux ; & , queuque mari que je prenne , il le tiandra en bride. Allons , v'là qui est fini , ce sera Monsieur de Lépeine : il s'est habillé en Meûnier pour me faire plaisir , sti-là : il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le v'là qui revient , c'est moi qu'il cherche : ce garçon-là ne sauroit vivre sans moi.



SCENE IV.

LA MEUNIERE, LÉPINE.

LÉPINE, *à part.*

LA défagréable situation que celle où je me trouve !

LA MEUNIERE.

Il se plaint de moi. Ces amoureux-là se plaignent toujours.

LÉPINE, *à part.*

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte, & de ressentir tant d'amour !

LA MEUNIERE.

Mais, voirement ! il ne fait ce qu'il dit, an ne le contraint point.

LÉPINE, *à part.*

Il faut pourtant savoir à quoi m'en tenir, faire expliquer cette charmante personne, & m'en assurer la possession.

LA MEUNIERE.

Je li fais pardre l'esprit. Allez , allez ,
Monsieu de Lépeine , ne vous cha-
graignez point , vous me posséderez.

LÉPINE , *à part.*

La fâcheuse rencontre !

LA MEUNIERE.

Je vous le promets , je ne m'en
dédirai point : Giflot est un sot , Blaise
un nigaud ; c'est vous qui aurais la
préférence.

LÉPINE.

C'est un bonheur que rien ne pour-
roit égaler , s'il n'étoit point troublé
par de certaines réflexions.

LA MEUNIERE.

Queux réflexions , Monsieu de Lé-
peine ; qu'est-ce que ça , des réflexions ?

LÉPINE.

C'est ce qui empoisonne tous les
plaisirs de la vie.

LA MEUNIERE.

V'là une vilaine drogue , ne vous
sarvez point de ça.

LÉPINE.

On n'en est pas le maître. En vous époufant , par exemple , je me trouverois le plus heureux de tous les hommes , si vous n'étiez pas la mere de deux jeunes filles.

LA MEUNIERE.

Comment ! qu'est-ce que ça fait , Monfieu de Lépine ? Hé bian ! oui , je ne les renie pas , je fis leur mere , on ne vous trompe point , je me baille pour veuve , tredame !

LÉPINE.

Un beau-pere se trouvera chargé du soin de leur conduite ; elles font aimables , elles feront aimées : c'est une chose embarrassante.

LA MEUNIERE.

Ce fera mon affaire ; le biau-pere n'aura que voir à ça : ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Si vous songiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIERE.

Ah, les pourvoir ! Oh ! dans huit ou dix ans je parlerons de ça. J'ai du bien, je sis jeune, j'en prétends jouir, & je ne veux pas que des affamés de gendres me fassent rendre compte.

LEPINE.

Quoi ! si quelqu'un songeoit à l'une d'elles.....

LA MEUNIERE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noyerois celle qui acouteroit ce quequ'un -là ; & le quequ'un n'auroit pas biau jeu, je vous en répons. Ne vous embarrassez point de ça, laissez-moi faire.

LÉPINE.

Votre famille m'est trop chere, je ne pourrois me dispenser de m'en embarrasser. Ce sont ces réflexions qui m'assassinent ; j'ai fait les miennes, faites les vôtres : tout mon bonheur dépend de vous.



S C E N E V.

LA MEUNIERE, *seule.*

O H bian ! je ne le ferai pas , Monsieur de Lépeine : je le disois bian tantôt à Monsieur le Bailli , c'est un obstiné qui a de la protection , & qui me feroit enrager. Il marieroit mes filles en dépit que j'en eusse ; je me moque de ça , v'là qui est tarminé. Monsieur Giflot me conviendra mieux , je m'en vais le prendre.

S C E N E VI.

LA MEUNIERE, DE LORME.

DE LORME.

O U I , c'est bian fait : v'là qui est commode , il n'y a qu'à choisir , vous êtes à même. Pargué ! Madame la Meuniere , vous êtes une grande bête avec votre esprit , de ne vous appercevoir pas qu'on se gobarge de vous !

LA MEUNIERE.

Comment ! on se gobarge de moi !
Que voulez-vous donc dire, Monsieur
de Lorme ?

DE LORME.

Tatigué ! si Monsieur le Bailli ne
m'avoit pas défendu de parler ; mais
je voulons vous faire tomber dans le
panniau : car sans ça , morguene !.....

LA MEUNIERE.

Hé bian ! sans ça ?

DE LORME.

Sans ça , je vous dirois franchement ,
que vous êtes une folle.

LA MEUNIERE.

Monsieur de Lorme !.....

DE LORME.

Une sottie , une cruche , une impar-
tiente !

LA MEUNIERE.

Mais , Monsieur de Lorme !.....

DE LORME.

Une masque , avec vote remariage !

56 *LES TROIS COUSINES;*

que c'est vos filles qu'il faut marier ,
ou bian qu'alles se marieront toutes seu-
les , je vous en avartis.

LA MEUNIERE.

Elles se marieront toutes seules ! Hé !
à qui , s'il vous plaît ?

DE LORME.

Parguenne ! à qui , on manque bian
de ça.

LA MEUNIERE.

Mais encore ?

DE LORME.

Oh , tatigué ! j'ai promis de ne rian
dire : vous en ferais la dupe , ça fera
biau à votre âge de vous laisser attrap-
per par des jeunes nigauds qui se mo-
quent de vous !

LA MEUNIERE.

Qui se moquent de moi ! Je vou-
drois bian savoir qui sont ces impar-
tinents-là , Monsieu de Lorme.

DE LORME.

Hé ! oui , tatigué ! c'est-là le hic.
Oh ! pour ce qui est de ça , c'est un
fot animal qu'une femme.

LA MEUNIERE.

Il me feroit pardre l'esprit. A qui en avez-vous donc? qu'est-ce que ça signifie?

DE LORME.

Eh! rian, rian. Drès que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, alles baillont là-dedans si sottement!.....

LA MEUNIERE.

Ouais!

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne carressont la poule que pour attrapper les poussins: c'est, morgué! bian fait, au bout du compte.

LA MEUNIERE.

Mais que veut dire tout ça? qu'est-ce que c'est que la poule, les poussins, les fins renards?

DE LORME.

Queul esprit bouché! la poule, c'est vous, les poussins, prenez que c'est vos filles; & Monsieu de Lépeine & Monsieu Giflot, sont les renards qui

58 *LES TROIS COUSINES,*
amadouont la poule : mais c'est les
pouffins qu'ils veulent prendre.

LA MEUNIERE.

Allez , vous ne savez ce que vous
dites avec vos visions.

DE LORME.

Oui , c'est bian dit , ce font des visions :
comme ça ne vous plaît pas , vous
n'en croyez rian ; si ça vous plaisoit ,
vous le croiriais.

LA MEUNIERE.

Mais qui vous a dit ça , biau-frere ?

DE LORME.

Vote garde - moulin qui se gauffe
itou de vous. Il est amoureux de
Colette ; mais , morguenne ! je ne veux
non plus de li pour mon gendre , que
vous ne voulais des autres pour les
vôtres ; & si pourtant , ils se font tous
trois baillé le mot pour les devenir
maugré nous.

LA MEUNIERE.

Oh ! pour ce qui est de moi , je
l'empêcherai bian ; & quoique je ne

croye rian de ça , je ne lairrai pas d'y
mettre ordre.

DE LORME.

Ce font vos affaires. Monsieu le
Bailli & moi, voyez-vous ! je ne serions
pas fâchés que vos filles fussiant pour-
vues , & c'est justement ce qui fait que
je ne vous avertissons de rian.

LA MEUNIERE.

Fort bian.

DE LORME.

Je sommes convenus de ça par en-
semble , si vous aviais queuque doute
de la chose , vous feriais du bruit , du
vacarme ; il vaut mieux que vous n'en
sachiais rian , ça se passera plus douce-
ment.

LA MEUNIERE.

Ça se passera en cas que ça soit ;
sans adieu , biau-frere.



SCENE VII.

DE LORME, *seul.*

LA v'là, morgué ! toute ahurie , alle ne fait où alle en est ; & si , je ne lui en ai lâché qu'un petit mot en passant : oh , palfanguenne ! sans Monsieu le Bailli , je lui en aurais bian dit davantage. Ah ! te v'là , Colette ! acoute , mon enfant : j'ai queuque chose à te dire.

SCENE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

QUOI, mon pere?

DE LORME.

Tu es gentille , tu as bon esprit , tu devians grande , les filles empiront queuquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh ! je n'empirerai point , moi ; je vous en réponds.

DE LORME.

Ces divartiffemens du Moulin, ces Ménétriers , ces danses , ces petites chansonnettes , tout ce train-là , vois-tu , ne mene à rian de bon : on s'accoquine à ça. Ça divartit , ça amuse ; des jeunes garçons se mélont là-dedans , ils vous contont des fariboles , an les acoute , & ça accoquine encore plus que tout le reste. Enfin , bref , tant y a , v'là qui est fini ; je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été , mon pere.

DE LORME.

Oui , ça est vrai , j'ai eu tort , & je veux avoir raison. Quand je t'y envoyois , tu m'obéissois en y allant. Je te défends d'y aller , il faut m'obéir en n'y allant pas ; & c'est-là le moyen de ne pas empirer,

COLETTE.

Mais ma Tante, mes Cousines, que diront-elles ?

DE LORME.

Oh, parguenne ! elles diront ce qui leur plaira, mais tu feras ce que je veux ; ou suffit, je m'entends bien.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais !

COLETTE.

Il est arrivé dans le Village je ne fais combien de Bohémiens & de Bohémiennes, Monsieur Giflot les doit amener tantôt au Moulin ; ils diront la bonne aventure de tout le monde : vous ferez cause que je ne saurai pas la mienne, je meurs d'envie de la savoir.

DE LORME.

Hé, si ! morguenne ! est-ce qu'il faut s'affier à ce que disent ces gens-là ? Ce sont des ignorants. Tians, mon en-

fant , quand j'épousis ta mere , ils lui disirent qu'alle auroit des enfans , & ils me disirent à moi que je n'en aurois point ; & si , j'étions le mari & la femme ; queulle apparence ! Ce sont des fripons qui ne faifont que mentir. Je ne veux point que tu ailles là.

COLETTE.

Hé, je vous prie !

DE LORME.

Morgué ! ça n'est pas bien ! Colette , t'es défobéiffante : quand je te défends une chose....

COLETTE.

Ne me la défendez que demain , mon pere , je vous le demande en grâce.

DE LORME.

Hé bian ! v'là qui est fait ; mais à condition d'une chose , au moins.

COLETTE.

Quelle condition , mon pere ?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde-

34 *LES TROIS COUSINES,*
moulin , & que tu l'envoyeras prome-
ner en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui, mon pere ? Hélas ! le pauvre gar-
çon ! qu'est-ce qu'il vous a fait ?

DE LORME.

Comment ce qu'il ma fait ? Il dit
qu'il fera mon gendre maugré moi ; ça
ne sauroit arriver que par ton moyen ;
& le moyen que ça n'arrive pas , c'est
que vous n'avez tant seulement pas de
converfation enfemble.

COLETTE.

Mais , mon pere.....

DE LORME.

Or pour sti-là il n'y a point de de-
main , je te le défends morgué ! drès
aujourd'hui ! je saurai bian ce qui en
fera. Je te mets la bride fur le cou ,
je ne te contrains en rian ; mais pour
ce qui est d'en cas du garde-moulin ,
il vaudroit autant que tu te fusses noyée
que de li parler. Je t'en avartis , baille-
t-en de garde.



SCENE IX.

COLETTE, *seule.*

OUAI! qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi mon pere me fait-il cette défense-là; & pourquoi cette défense-là me fâche-t-elle!

SCENE X.

MAROTTE, COLETTE,
LOUISON.

MAROTTE.

MA chere cousine, ne savez-vous point à qui en a ma mere?

COLETTE.

Comment à qui elle en a?

LOUISON.

Elle est de la plus mauvaise humeur du monde,

COLETTE.

Hé ! depuis quand donc ?

MAROTTE.

Depuis tout-à-l'heure. Je ne l'ai jamais vu si grondeuse ; & si, elle ne l'est quelquefois pas mal, comme tu fais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées ?

LOUISON.

Comment querellées ! Il n'a tenu qu'à nous d'être battues, elle étoit en bonne disposition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi ?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu, moi, cousine.

LOUISON.

Je soupçonne aussi quelque chose.

COLETTE.

Hé bien ! que soupçonnez-vous ? De quoi te doutes-tu !

MAROTTE.

C'est qu'en dansant tantôt ici, Monsieur Giffot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur ! Est-ce d'aujourd'hui qu'il te parle ? Ce n'est pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oui ; mais en s'en allant il m'a baïsé la main , & je l'ai laissé faire par mégarde en songeant à autre chose ; & ma mere l'aura vu , peut-être.

COLETTE.

C'est quelque chose que cela. Et que soupçonnes-tu toi ? dis cousine.

LOUISON.

Hé ! mais à-peu-près la même chose.

COLETTE.

Et tantôt aussi.....

LOUISON.

Oui, je crois. Monsieur Lépine n'a cessé de me faire des mines , & je lui en faisois aussi , moi , pour le contre-

faire ; on s'accoutume à cela , c'est une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines , & ma tante n'est pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oui ; mais c'est que ma jarretiere s'est défaite , il a voulu me la rattacher ; & moi qui n'aime pas la dispute.....

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baisser...

LOUISON.

Il faut que ma mere se soit apperçue de cela.

COLETTE.

Oui , cela se pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin , cousine , que ce soit cela ou autre chose , elle nous défend à toutes deux , mais avec des menaces épouvantables , de parler jamais ni à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah , ah ! voici qui est admirable

mon pere vient de me défendre auffi de parler au garde-moulin , moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaise ?

COLETTE.

Oui, vous dis-je ; ils font tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant ; comment ferons-nous donc ?

MAROTTE.

J'obéirai , mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi auffi.

COLETTE.

'Avant cela je ne fongeois pas feulement que Blaise fût au monde ; & à présent je pense toujours à lui malgré que j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc ! je ne me fouciois pas non plus de Monsieur Giflot ; & de

70 *LES TROIS COUSINES,*
l'heure qu'il est je m'apperçois que je
m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable ! quand Monsieur
de Lépine me parloit, je n'avois quel-
quefois pas le mot à lui répondre ; &
maintenant je trouve que j'ai mille
choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la défense qui est cause de ce-
la, & je vois bien que tu aimes Mon-
sieur Giflot, toi ; & toi, que tu ne
hais pas Monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Hé ! qui te fait croire cela ? dis,
cousine.

LOUISON.

Sur quoi penfes-tu des choses com-
me cela ?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à com-
prendre ! Nous sommes toutes trois
l'une comme l'autre, nous pensons tou-
tes trois la même chose : je sens bien
de mon côté que c'est que j'aime Blai-
se, & je vois bien que du vôtre vous

aimez Monsieur de Lépine & Monsieur Giflot.

LOUISON.

Quoi ! tu aimes Blaise , ma cousine ?

COLETTE.

Oui ; mais je ne lui ai jamais dit ;
& je voudrois bien qu'il le fût.

MAROTTE.

Je lui dirai si tu veux , cousine ,
pourvu que tu dises pour moi la même
chose à Monsieur Giflot : on ne t'a pas
défendu de parler à celui-là ?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise ? Il n'y
aura pas de mal à tout cela ; dis ,
cousine ?

LOUISON.

Non vraiment ; cela fera fort com-
mode , au contraire , & voilà notre
marché bientôt fait. Mais Monsieur de
Lépine , qui est-ce qui lui parlera ? j'ai
aussi quelque chose à lui dire , & je
veux , aussi-bien que ma sœur , que ce
soit sans désobéir à ma mere.

COLETTE.

Hé bien ! je m'en charge , ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah ! que tu me feras de plaisir, cousine ! Je n'aurois jamais eu la hardiesse de lui avouer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giflot n'en eût peut-être jamais rien su sans cette occasion-ci.

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voilà d'heureuses défenses.

LOUISON.

Mais , comment ferons-nous dans la fuite ? Car quand on s'aime , c'est pour s'épouser , & ma mere ne me laissera jamais épouser Monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Ni à moi , Monsieur Giflot.

COLETTE.

Oh , dame ! je ne les épouserai pas
tous

tous deux pour vous; cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise, à nous deux, voyez !

COLETTE.

Vraiment non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Hé bien donc ! à quoi tout cela aboutira-t-il ? Il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Si fait, si fait; parlons toujours, on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison: il y a des moyens pour tout; nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses; nous ne manquerons pas d'expédiens.

MAROTTE.

Oh ! j'en trouverai quelqu'un, moi; j'en suis sûre.

Tome IV.

D

LOUISON.

Si j'en manque , ce ne sera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra sur-le champ , à moi ; j'en répons. Voici vos deux Amans ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habit de Meûnier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des Meûnieres. Allez-vous-en parler à Blaise , & ne négligez pas mon affaire , j'aurai soin des vôtres.

SCENE XI.

GIFLOT, MAROTTE, LÉPINE,
LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

Vous voyez , charmantes personnes , deux Amans outrés de désespoir ,

s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, Monsieur Giflot : ma mere m'a défendu de vous écouter, & de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi ! vous pouvez.....

MAROTTE.

Oh ! ne me suivez pas, s'il vous plaît, & ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LÉPINE.

Avez-vous pour moi le même ordre, & l'exécuterez-vous avec autant de régularité ?

LOUISON.

Oh ! pour cela oui ; ma mere m'a aussi défendu de parler. je suis devenue muette.

LÉPINE.

Mais, de grâce, au moins.....

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionnez point ; mais demeurez ici, au

76 *LES TROIS COUSINES,*
moins, Colette a quelque chose à vous
dire.

SCÈNE XII.

LÉPINE, GIFLOT, COLETTE.

LÉPINE.

MONSIEUR Giflot?

GIFLOT.

Monfieur de Lépine?

COLETTE.

Voilà deux filles bien obéiffantes !

LÉPINE.

Aimable Colette , ne les trouvez-
vous pas les plus injustes perfonnes du
monde ?

COLETTE.

Oui, il y a quelque chose à dire à
cela : expliquez-moi un peu vos petites
affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles ; nous les
adorons, nous ne vivons que pour elles

seules, nous ne sommes occupés que de notre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LÉPINE.

C'est pour nous approcher d'elles ; & (vous ne l'ignorez pas) pour avoir occasion de les voir & de leur parler, que nous nous imposons l'ennuyeuse contrainte de paroître tous deux amoureux de votre tante.

COLETTE.

Cela est tout-à-fait gênant.

GIFLOT.

Et depuis un mois que dure cette contrainte, nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel ! Vous avez raison.

LÉPINE.

Elles se plaisent à nous désespérer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ai-là !

78 *LES TROIS COUSINES,*
Quoi ! aucune d'elles n'a jamais flatté
votre amour d'une parole favorable ?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner
si vos soins plaisent ou déplaisent ?

L'ÉPINE.

Non.

COLETTE.

Oh ! pour cela , voilà des filles bien
dissimulées , & des amoureux bien peu
pénétrants.

GIFLOT

Comment ?

L'ÉPINE.

Que dites-vous ?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler ;
& comme je suis bonne , moi , je parle
pour elles.

GIFLOT.

Hé ! que nous dites-vous encore ?

LÉPINE.

Expliquez , charmante Colette....

COLETTE.

Oh ! Monsieur de Lépine , expliquez vous-même ; si vous avez tous deux l'esprit si bouché , vous n'êtes pas si amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux cousines nous aiment ?

COLETTE.

Non vraiment , je ne vous dis pas cela. Comme vous faisissez les choses ! Fi donc ! Oh ! non , non , elles ne vous aiment pas ; mais elles vous estiment infiniment , & elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LÉPINE.

Adorable Colette !

GIFLOT.

Il faut que ma reconnoissance....

COLETTE.

Oh ! doucement , doucement , point de ces compliments-là : ce sont mes

80 *LES TROIS COUSINES*,
cousines qui vous estiment , ce n'est
pas moi qu'il en faut remercier.

LÉPINE.

Hé ! ne savez-vous point sur quoi
votre tante leur a défendu.....

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque
chose ; mais pour empêcher qu'elle con-
tinue de s'en douter , faites semblant
tous deux de l'aimer encore plus que de
coutume : ne parlez point à mes cou-
sines , ou que ce soit bien finement ;
ne leur faites point de mines , & me
laissez faire : j'ai dans l'esprit que tout
ira bien , & que nous en aurons bonne
issue.

SCÈNE XIII.

GIFLOT, LÉPINE.

GIFLOT.

VOILA une adroite petite cousine ,
Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je n'ai pas mauvaise opinion de nos affaires, puisqu'elle est dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix ! taisons-nous , voici le pere de Colette.

SCENE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

AH, passangué ! bon. Voici de nos gaillards, je vas les faire jâser; je veux savoir un peu ce qu'ils avont dans l'âme. Sarviteur, Monsieu Giflot; votre valet, Monsieu de Lépeine.

GIFLOT.

Je vous donne le bon jour, Monsieur de Lorme.

LÉPINE.

Je vous baise les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Hé bian ! qu'est-ce Messieurs , comment gouvarnez-vous la joie ? Cette petite drôlerie de tantôt étoit assez drôle , oui ; ça étoit bian trouffé.

LÉPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverti ?

DE LORME.

Comment, divarti ! il n'y a pargué ! rian de plus divartissant que tout ça. Allez, morguenne ! c'est à faire à vous. Que vous entendez bian ça ! Comme vous endormez la Meûniere !

GIFLOT.

Comment, comment donc , Monsieur de Lorme !

DE LORME.

Oh ! ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle ; Monsieur le Bailli & moi, je ferons ravis que vous l'attrapiais.

LÉPINE.

Que nous l'attrapions ?

DE LORME.

Alle le mérite bian , voyez-vous !
& si , c'est une masque , une folle de
vouloir que nan la cajole , & de ne
pas voir que nan cajole ses filles.

GIFLOT.

On les cajole ! Hé ! qui , Monsieur
de Lorme ?

DE LORME.

Hé pargué ! vous-mêmes ; & vous
faites bian , dà ; il n'y a pas de mal à
ça : les filles valent toujours mieux à
cajoier que non pas les meres.

LÉPINE.

Il est vrai , mais.....

DE LORME.

Ça est naturel ; & je serais itou un
fou , moi , si je prétendois que nan
m'en contît plutôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de
bon sens.

DE LORME.

Et vous itou , Monsieur Giflot ; &

Monfieu de Lépine itou ; & mes nièces itou ne font pas des fottes ; il n'y a que la Meuniere qui est une bête.

LÉPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle.

DE LORME.

C'est que je n'aime morgué ! pas que des veuves songiaint à se remarier quand elles avont des filles à pourvoir ; ça est impartinent , voyez-vous !

GIFLOT.

Vous avez raison ; mais parlez-vous de bonne-foi , Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Si je parle de bonne-foi ? Je fis toute bonne-foi , moi. Hé pargué ! demandez-li à aille-même , je vians de li faire la honte , & li ai , morgué ! dit tout franchement que vous la feriais bailler dans le panniau , que vous vous moquiais d'elle , & que c'étoit ses filles à qui vous en vouliais : mais tout ça sans l'avartir de rian , voyez-vous ! car Monfieu le Bailli dit qu'il ne faut pas qu'alle le fache.

LÉPINE.

Hé ! voilà justement , Monsieur Giflot , pourquoi elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Elle ne veut pas que ses filles vous parlions ?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh ! bian , bian ! je fis leur oncle , & je veux qu'elles vous parlions , moi. Vous êtes de braves gens , d'honnêtes gens , qui vous gobargez de ma belle-sœur , & qui êtes amoureux de mes nieces. Ces bonnes magnieres-là m'avont gagné l'âme ; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos desseins ?

DE LORME.

Oh , morgué ! je vous le promets , & Monsieu le Bailli veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monfieu le Bailli?

DE LORME.

Il prétend , morgué ! que vous les époufiais tout-à-fait , & il tournera ça d'une çartaine magniere..... Enfin , je vians de le quitter ; c'eft un bian honnête-homme.

LÉPINE.

Mais ne favez-vous point à peu-près quelles mefures.....

DE LORME.

Paix , chut : il ne faut pas ébruiter ça. Je voulons vous furprendre en convarfation avec ces jeunes filles queuque part là aux environs , quand vous ne fongerai à rien ; & pis Monfieu le Bailli , qui fait la Justice , dit qu'il faudra que vous les époufiais , ou que vous foyais pendus ; & v'là pourquoi il eft bon qu'alles vous parliant , voyez-vous !

GIFLOT.

La Justice ne fe mélera point de cette

affaire, & il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non ?

LÉPINE.

Non, je vous assure.

DE LORME.

Tatigué ! que j'ai d'esprit ! Je l'ai dit comme ça à Monsieur le Bailli, & il dit comme ça que, pour ce qui est d'en cas de ça, il fera le tant-mieux ; que, moyennant ça, il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parents & d'amis ; & comme d'amis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amoureux : l'un vaut bien l'autre : & pour les parents, elles n'ont d'autre parenté que moi, je fis toute la famille : ça sera bientôt bâti, comme vous voyez. Oh ! ce Monsieur le Bailli est un habile homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal

88 *LES TROIS COUSINES,*
du Bailli pour parvenir à ce bonheur.
DE LORME.

Motus, au moins. Le v'là, je pense; ne lui témoignez rien, il m'a, morgué! bien recommandé de ne vous en rien dire.

SCENE XV.

**LE BAILLI, DE LORME,
GIFLOT, LÉPINE.**

LE BAILLI.

AH, ah! Messieurs, tous deux ensemble! Voilà des rivaux en bonne intelligence. Et le prétendu beau-frère, pour qui se déclare-t-il? Il faut faire la cour au beau-frère.

DE LORME.

Tatigué, queu malin! comme il les cajole!

LÉPINE.

Nous aurons aussi besoin de votre protection, Monsieur, & nous savons

que Madame la Meunière défere beaucoup à vos sentimens.

LE BAILLI.

Si elle prenoit de mes conseils , tout le monde seroit content , & elle aussi , peut-être ; mais c'est le choix qui l'embarrasse , & vous la régalez si bien tour-à-tour ! Comment ! Je viens de rencontrer une troupe de Bohémiens & Bohémiennes , qui , par les ordres de Monsieur Giflot , à ce qu'on m'a dit , doivent ici venir dire la bonne aventure à tout le Village , & donner à leur manière une petite Fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela est galant , Messieurs , & l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses , Monsieur.....

LE BAILLI

Voici Madame la Meunière qui me cherche , car elle m'a fait dire qu'elle me vouloit parler. Allez , Messieurs : faites avancer votre petite mascarade ,

90 *LES TROIS COUSINES,*
je ne ferai rien contre les intérêts de
l'un ni de l'autre.

LÉPINE.

Nous sommes persuadés de vos
bontés, Monsieur, & nous y mettons
toute notre espérance.

DE LORME.

Morgué ! je m'en vais itou avec
eux, Monsieur le Bailli ; vous allez
peut-être dire là queuque chose, que
vous me diriais encore de ne pas dire ;
x cela me fait de la peine.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raison, Monsieur
de Lorme, allez, & avertissez votre
fille & vos nieces de venir ici : la partie
ne seroit pas bonne sans elles.



SCÈNE XVI.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LE BAILLI.

JE prends soin d'écartier tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler en liberté. Ça, que me voulez-vous dire?

LA MEUNIERE.

Ah! Monsieur le Bailli, je fis dans de grandes perplexités : mon animal de biau-frere m'a dit des choses qui me mettent bien de mauvaise humeur.

LE BAILLI.

Le sot! Hé! que vous a-t-il dit, encore?

LA MEUNIERE.

Que vous êtes un fripon, Monsieur le Bailli; qu'on se moque de moi, que vous le savez bien, que vous en êtes bien-aise, & que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux font l'amour : ça seroit bien déplaisant, au moins!

92 *LES TROIS COUSINES,*
LE BAILLI.

C'est un maroufle , qui ne fait ce qu'il dit ; je vous suis caution du contraire.

LA MEUNIERE.

Si ça étoit vrai , voyez-vous ! je crois que j'étrangerois ces deux maîtres-là , & les amoureux itou ; & ce seroit bien fait : n'est-ce pas , Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Cela seroit un peu violent : mais il ne sera pas nécessaire d'en venir à ces extrémités , & je vous donnerai des expédients pour découvrir la vérité de toutes choses.

LA MEUNIERE.

Et pour leur faire pièce à tous tant qu'ils sont , en cas que cette vérité-là me soit désagréable ; car j'ai de terribles soupçons dans la çarvelle.

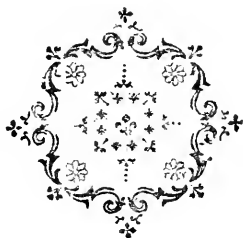
LE BAILLI.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircissement , & à y mettre ordre. Voici ces Bohémiens que Monsieur

Giflot vous amene ; ne marquez aucune défiance , entendez-vous ? Nous nous tirerons ensemble , à l'écart ; & nous parlerons à fond de cette affaire.

LA MEUNIERE.

Oui , c'est bien dit ; mais auparavant je veux me faire dire la bonne aventure : ça ouvre bien l'esprit ; & , suivant ce qu'ils me diront , j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à faire.



II. INTERMEDE.

(*Monsieur Giflot amene une troupe de Bohémiens & Bohémiennes, qui se joignent à plusieurs Paysans & Paysannes du Village, avec qui ils forment une espece de Fête, dont ils régalent la Meuniere.*)

M. TOUVENELLE, *Bohémien.*

Nous passons entre nous la vie
 Tant doucement,
 Que qui la goûte un seul moment
 Ne peut après, sans qu'il s'ennuie,
 Vivre autrement.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE *continue.*

Nous cherchons la bonne fortune,
 En la disant;
 C'est notre soin le plus pressant
 D'en faire avoir ici quelqu'une
 A chaque Amant.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

Mademoiselle HORTENSE, *Bohémienne.*

Nous rappellons au souvenir
Tout ce qui peut faire bien-aïse,
Et ne disons rien qui ne plaise
Pour l'avenir.

ENTRÉE.

Nous promettons Amant chéri
A jeune fille, en mariage;
A Veuve lassé du veuvage,
Nouveau Mari.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure.

Mademoiselle HORTENSE.

Longue souffrance en aimant,
Est chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux Amant
Plaît au premier compliment,

La bonne aventure , ô gué!
 La bonne aventure!

Mademoiselle MIMY.

Voir fans obstacle un ami,
 Bagatelle pure;
 Mais pour un Amant chér i
 Tromper tuteur ou mari,
 La bonne aventure , ô gué!
 La bonne aventure !

M. DE LAVOY, *Meünier.*

Si l'Amour, d'un trait malin ,
 Vous a fait blessure ,
 Prenez-moi pour médecin
 Quelque bon Garde-Moulin.
 La bonne aventure , ô gué!
 La bonne aventure !

Si l'Amour d'un trait charmant
 Vous a fait blessure ,
 Prenez pour soulagement
 Un gaillard fait comme Armand.
 La bonne aventure , ô gué!
 La bonne aventure !

Mademoiselle HORTENSE.

Suivons un penchant flatteur ,
 Sans peur de murmure .
 Est-il plus grande douceur ,
 Que celle que donne au cœur
 La bonne aventure , ô gué!
 La bonne aventure !

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DE LORME, *seul.*

OH ! v'là , palfangué ! des maximes qui ne valent rian pour de jeunes filles , & ces Bohémiens-là sont des dénicheux de marles , sur ma parole. V'là ce que c'est , Madame la Meûniere , vous aimez la joie , le divartissement ; vos filles s'élevont parmi tout ça , elles n'entendent par-ci par-là que des morales d'amour , & vous ne voulez pas qu'elles songiaint au mariage ? Ça est , morgué ! impartinent ; ça est ridicule. Mais il m'est avis que la v'là là-bas qui jase bian d'action avec Monsieu le Bailli , notre belle-sœur la Meûniere. C'est un rusé manœuvre que ce Bailli ; & sans que la Meûniere est une obsti-

98 *LES TROIS COUSINES,*
née criature , il lui feroit faire tout
ce qu'il voudroit.

SCENE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

PARGUÉ ! vous êtes bian malin ,
Monfieu de Lorme !

DE LORME.

Hé ! en quoi donc malin , Monfieu
Blaise ?

BLAISE.

Morgué ! vous défendez à Colette
de me parler , alle ne me regarde pas
tant feulement ; & hors deux coups
de pied & queuques soufflets qu'alle
m'a fait l'amitié de me bailler , je n'en
ai pas reçu la moindre honnêteté du
depis tantôt , voyez-vous !

DE LORME.

Hé ! qui vous a dit que je li aie fait
cette défense-là , Monfieu Blaise ?

BLAISE.

Hé, pargué ! c'est alle-même, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Ah, ah ! alle vous a donc parlé, à ce compte-là.

BLAISE.

Hé ! voirement oui, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parleroit plus, v'là une belle avance ! Hé, morgué ! reparmettez li qu'alle me parle, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Oh, tatigué ! que je m'en garderai bian !

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous ; je vous le promets.

DE LORME.

Pargué ! je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-dessus, je vous en répons.

DE LORME.

Vous vous contraindriez, qu'est-ce à dire? Oh! bian, bian! il vaut mieux que vous vous contraigniez en ne disant mot que non pas en parlant.

BLAISE.

Monfieu de Lorme!

DE LORME.

Monfieu Blaise!

BLAISE.

Si vous ne voulez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, & les meines par fois difont bian des choses.

DE LORME.

Les meines difont queuque chose? Je li défendrai itou ce parier-là.

BLAISE.

Mais Monfieu de Lorme.....

DE LORME.

Mais, Monfieu Blaise, il n'en fera, morgué! rian.

BLAISE.

Hé bian ! soit , je la varrai tout au moins , alle me varra , vous n'empêcherai pas que je nous regardions , peut-être ?

DE LORME,

Je ne l'empêcherai pas ?

BLAISE.

Non , voirement ; & comme je nous lisons dans l'œil entre nous autres. . . .

DE LORME.

Si fait , morgué ! je l'empêcherai , & j'enfermerai plutôt Colette que non pas de souffrir que nan li lise dans l'œil. Oh ! je varrons un peu comment vous vous y prendrais pour être mon gendre , maugré que j'en aie. Je vous baise bian les mains , Monsieur Blaise. Ah , ah , ah.



SCENE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE, *à part.*

PARGUÉ! bon, le v'là justement de l'humeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ai envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormentera, la persécutera, & ça la hâtera de m'aimer; c'est ce que je demande. J'ai queuque doutance qu'elle ne me haït pas, & je voudrois bien par queuque moyen que cette doutance-là devenît une çartitude.

LOUISON.

Bon jour, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Je vous baise bien les mains, Mademoiselle Louison.

MAROTTE.

Votre servante, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Votre valet Mademoiselle Marotte,

LOUISON.

Je croyois que ma cousine Colette étoit avec toi.

BLAISE.

Bon , avec moi ? son pere li a défendu qu'alle me parlât.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler ?

BLAISE.

Oui , voirement.

LOUISON.

Je vous le disois bien , ma sœur , qu'elle avoit quelque chose.

MAROTTE.

Oui , justement , c'est de ça qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ça , vous le croyez ?

M A R O T T E.

Si je le crois ? Oh ! je suis assez dans sa confiance.....

L O U I S O N.

Oh ! çà, ma sœur, vous tairez-vous ? voilà comme vous êtes, vous. Ne pouvez-vous vous empêcher de dire tout ce que vous savez ? je n'ai jamais vu de fille si babillarde.

B L A I S E.

Hé ! laissez-la babiller, Mademoiselle Louison ; dites, dites, Mademoiselle Marotte, je vous en prie.

M A R O T T E.

Non, non, ma sœur a raison, Colette ne veut pas que tu le faches.

B L A I S E.

Je ferai comme si je n'en savois rien ; parlez.

L O U I S O N.

Si tu veux faire semblant de n'en rien savoir, il est inutile qu'on te le dise.

B L A I S E.

Hé bien ! je ferai queu semblant

on voudra : morgué ! dites promptement, je fis sur des épines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon ! Il faut le tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il ? Il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi ?

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoué à nous, mais elle ne t'auroit jamais fait cette confidence-là, à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi ! N'est-ce point pour vous gobarger de moi, que vous me dites-ça !

LOUISON.

Non, nous te disons vrai ; mais où cet amour-là vous menera-t-il ?

E 5

BLAISE.

Comment, où il nous menera ? Tangué ! qu'il nous menera loin ! elle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'époufes.

BLAISE.

Oh, paffangué ! je l'épouferai bien fans li ; je ne fis, morgué ! pas fi nigaud que je le paroïs ; & partant que vous me difais vrai, & que Colette avec queuque douzaine de filles du village, & autant de jeunes garçons qui avont fait parti pour aller à un certain Pélerinage.....

LOUISON.

Comment, quel Pélerinage ?

BLAISE.

Ils appellont cela le Pélerinage d'amour ; c'est, difont-ils, queuque part du côté de Paris. Les filles y allont pour fe marier avec les garçons, les garçons pour fe marier avec les filles : oh ! c'est une belle imagination ! Il y

à tant de Pélerins , tant de Pélerines !

MAROTTE.

Mais , vraiment , Blaise , ce sont des enlevemens que ces Pélerinages-là !

BLAISE.

Ei donc , des enlevemens ! ce ne font que des voyages , & des voyages qui font , morgué ! bian les parsonnes. Avant qu'on parte , les parens font toujours queuques difficultés ; drès qu'on est de retour , ils conviennent de tout à belles baïse-mains pour éviter noïse , & comme ça le pélerinage ne manque point son effet : c'est une petite merveille.

LOUISON.

Si ce Pélerinage - là pouvoit faire changer d'humeur à ma mere , qui dit qu'elle ne veut pas nous marier....

BLAISE.

Acoutez , il ne feroit pas mal de la convartir un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voyager , moi ; & si Colette se faisoit Pélerine.....

BLAISE.

Pargué ! pourquoi non ? La voici ,
je vais lui proposer, s'il est vrai qu'elle
m'aime.

LOUISON.

Non , non , ne lui parlez pas , à
cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que
vous.

LOUISON.

Oui , je vous en répons , laissez-
nous faire.

BLAISE.

Oh bien ! faites donc , je m'en vais
m'aboucher avec queques Pélerins ,
& préparer tous les affutiaux & les
brimborions du Pélerinage.



SCÈNE IV.

COLETTE, MAROTTE;
LOUISON.

COLETTE.

COMMENT donc, Blaise s'en va dès qu'il me voit ? Ce n'est pas qu'il boude, dites, Cousine ?

MAROTTE.

Lui, bouder ! Au contraire, il est de la meilleure humeur du monde ; & c'est nous qui lui avons dit de ne te pas parler, à cause de ton père qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui défobéir dans des bagatelles comme cela, dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour :

quelque bonne occasion, qui mène à quelque chose.

COLETTE.

Oui, cela est vrai. A-t-il été bien-aise, cousines, de ce que vous lui avez dit?

LOUISON.

Il en est tout transporté. Monsieur de Lépine étoit-il de même, quand il a fu?.....

COLETTE.

Je n'ai jamais vu personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi! Monsieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage?

COLETTE.

Davantage? Non, cela ne se peut pas; mais c'étoit tout de même. Allez, je vous répons d'eux, répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde; mais que nous servira-t-il de les aimer, & d'en être aimées?

COLETTE.

Dame ! je ne fais.

MAROTTE.

Tu disois tantôt que nous ne man-
querions pas d'expédients.

COLETTE.

Oui, mais j'ai l'esprit bouché, je ne
fais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mere & mon oncle ne consen-
ttront jamais à ces mariages.

COLETTE.

Oh ! je ne crois pas, il faudroit de
fortes raisons pour les y résoudre.

LOUISON.

Si le Pélerinage de Blaise pouvoit
produire ces fortes raisons - là, ma
sœur ?

MAROTTE.

Oui, les Pélerinages sont bons à bien
des choses.

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce Pèlerinage de Blaise ?

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne sais combien de filles & de garçons du Village.

COLETTE.

Comment ! Blaise s'en va ? Il me quitte , ma cousine ?

MAROTTE.

Non , il ne te quitte point ; au contraire , il dit que le Pèlerinage en vaudroit beaucoup mieux , si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi , n'en aller avec un homme !

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voyez le beau conseil !

M A R O T T E.

Comment ! le beau conseil ! Je lui ai répondu que tu le suivrais, moi.

C O L E T T E.

Mais cela est fort impertinent , fort ridicule , & vous me feriez passer.....

L O U I S O N.

Ne te fâche point , cousine ; il n'y a qu'à n'en rien faire.

C O L E T T E.

Le bel esprit ! donner comme ça des paroles , m'engager malgré moi dans des démarches..... Quand est-ce qu'ils partent ?

M A R O T T E.

Dès aujourd'hui , peut-être.

C O L E T T E.

Dès aujourd'hui ! Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je suis dans une colere..... Oh ! je vous le revaudrai , vous me le paierez , & je m'en vengerai.

LOUISON.

Hé bien ! là , venge-toi , & ne fais point tant de bruit ; tu n'as qu'à en dire autant à Monsieur de Lépine , cela est bien difficile !

MAROTTE.

A Monsieur de Lépine ? & à Monsieur Giflot aussi.

COLETTE.

Fort bien , vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois , je le vois bien.

MAROTTE.

Oh ! pour cela oui , j'ai plus de cœur que toi ; & si l'on se méloit pour moi de quelque affaire , on n'en auroit pas le démenti , je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir , & on en a le désagrément , voyez !

COLETTE.

Mais vraiment , vous n'y songez pas. Aller en pèlerinage comme cela , c'est te faire enlever.

M A R O T T E.

Non, point du tout : je le croyois d'abord ; mais Elaise nous dit que ce n'est qu'un voyage.

C O L E T T E.

Oui, un voyage avec des garçons !

L O U I S O N.

Hé ! non , les filles vont par un côté , les garçons par un autre.

C O L E T T E.

Mais tout revient au même , on se retrouve.

M A R O T T E.

Hé ! vraiment oui, il faut bien qu'on arrive.

C O L E T T E.

Tenez , mes cousines , voilà un sot voyage , vous avez beau dire.

M A R O T T E.

Un sot voyage ! Presque tout le village le fait : est-ce que tout le village voudroit faire une sottise ?

L O U I S O N.

C'est en tout bien & en tout honneur ,

116 *LES TROIS COUSINES,*

à bonne intention ce qu'on en fait ;
& ne ferons-nous pas bien-aïses , au
retour , qu'il n'y ait plus de difficultés
à nos mariages ?

COLETTE.

Oui , ça seroit bien , si ça étoit
comme ça ; mais.....

LOUISON.

Blaise dit que ça n'a jamais manqué ,
laisse-nous faire.

MAROTTE.

Paix , taisons-nous , voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en , & me laissez ici , je
veux lui parler avant que de me ré-
foudre.

LOUISON.

Ne vas pas lui rien dire du Pélerinage ,
a u moins.

COLETTE.

Non , non , ne craignez rien , &
allez m'attendre au bord de l'eau , sous
la grande saussaie.



SCÈNE V.

COLETTE, DE LORME.

DE LORME.

AH, ah ! les cousines s'enfuyont ; je crois , Dieu me pardonne , qu'elles avont peur de moi ; c'est que je fais de leurs petites fredaines , voyez-vous ! mais stapendant je ne leu veux point de mal , & la belle-sœur est une bonne-femme , qui mérite bian ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment , mon Pere ?

DE LORME.

Et rian , rian ; c'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je crois pourtant qu'elles seroient bien-aïse d'être mariées.

DE LORME.

Elles avont raison ; mais leur mere

118 *LES TROIS COUSINES*,
est une gouleue qui veut tout pour
elle.

COLETTE.

Oh ! elle a beau vouloir , elle n'aura
personne.

DE LORME.

C'est une bourrue , une capricieuse ,
qui ne veut tant seulement pas que ces
pauvres filles jassaient un tantinet avec
leurs amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur , n'est-ce pas ?

DE LORME.

Hé ! fi , morgué ! c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins , mon pere , je n'ai pas
parlé à Blaise depuis que vous m'avez
dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bien fait. Ce n'est pas
de même ; j'ai raison , moi , vois-tu !
& ce que j'en fais n'est pas que je
veuille épouser Blaise ; mais ta tante,
elle est amoureuse des amoureux qu'a-

vont les filles , & c'est pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh ! vraiment , vraiment ! ces gourmanderies-là vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment ?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un Pélerinage ; pour tâcher de rendre ma tante raisonnable.

DE LORME.

Un Pélerinage ! Allez faifont fort bien.

COLETTE.

Oui ; mais vous ne savez pas qu'elles ne sont pas toutes seules , & qu'il y a des Pélerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon ! tant mieux ; c'est bien avisé de prendre compagnie , elles ne s'ennuieront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh ! vraiment non , c'est Monsieur

Giflot & Monsieur de Lépine qui font aussi ce Pélerinage-là.

DE LORME.

Tatigué ! que ça va bien ! v'là ce que je demandons.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font bien ?

DE LORME.

Comment bien ! elles font à merveille ; & je n'en vourois pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voyez un peu comme on se trompe ! Je leur voulois conseiller, moi, de n'en rien faire.

DE LORME.

Garde-t-en bien voirement ; il faut les encourager à ça au contraire.

COLETTE.

Oh ! ce n'est pas le courage qui leur manque ; & elles disent que, quand elles reviendront, il n'y aura plus de difficultés à leurs mariages.

DE

D E L O R M E.

Oh ! pour ce qui est de ça , non :
 Monsieur le Bailli & moi je les ferons
 faire : ces mariages-là se font d'eux-
 mêmes , il y a des regles pour ça ; ça
 va tout seul.

C O L E T T E.

Vous leur conseillez donc de partir ,
 mon Pere ?

D E L O R M E.

Oui , pafangué ! je leur conseille.

C O L E T T E.

Que ces bons conseils-là leur feront
 plaisir !

D E L O R M E.

Et de chagrin à ta tante ! c'est ce
 qui m'en plaît le plus. Elle m'en veut
 itou ; mais , morgué ! je m'en gauffe.

C O L E T T E.

Elle vous en veut aussi ? Je vais porter
 vos conseils à mes cousines , (*bas*) &
 demander pour moi ceux de ma tante.



SCÈNE VI.

DE LORME, *seul.*

AVEC tout ça, voyez ce que c'est que de bailler aux filles bon exemple, comme j'en baillai à Colette, moi ! Je ne fis point libartin, je la tiens de court, je vous la sarmone ; aussi ça est-il d'une douceur, d'une simplicité ! ça ne me fera point de frasque. Mais la Meunière..... Oh, pafangué ! Monsieur le Bailli, j'avons le bon bout de note côté, ne vous boutez pas en peine.

SCÈNE VII.

LE BAILLI, DE LORME.

LE BAILLI.

QUOI ? qu'est-ce ? qu'est-il arrivé depuis peu ?

DE LORME.

Les mariages que je souhaitons font,
morgué ! faits ; presqu'autant vaut.

LE BAILLI.

De quelle maniere ?

DE LORME.

Oh , palfanguenne ! parsonne ne
pourra dire non ; pas même la Meê-
niere.....

LE BAILLI.

Ce ne fera peut - être pas la plus
rétive. Hé bien ?

DE LORME.

Monfieu de Lépeine & Monfieu
Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLI.

Comment ?

DE LORME.

Ils emmeneront les nieces en Péle-
rinage.

LE BAILLI.

En Pélerinage ! qui vous a dit cela ?

DE LORME.

Pargué ! Colette alle-même , à qui j'ai recommandé qu'alle les faisît partir tout au plus vite. C'est bian fait , n'est-ce pas ?

LE BAILLI.

Il n'y pas grand danger qu'elles partent ; mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh ! je les rattraperons facilement , & puis autant de marié ou de pendu , n'est-ce pas ? V'là , mo'gué ! bian pourvoir des filles.

LE BAILLI.

Je me suis avisé fort à propos de répandre quelques espions dans le Village , qui me rendront compte de tout ce qui se passera.

DE LORME.

Oh , palfangué ! je m'en fierai mieux à moi qu'à parsonne , & je m'en vais les espionner moi-même ; oh ! je vous en vianrai biantôt dire des nouvelles.



SCENE VIII.

LE BAILLI, *seul.*

QU'IL y a d'union dans de certaines familles ! Voilà un beau frere qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la Meuniere , & l'autre est bien femme à le lui rendre.

SCENE IX.

LA MEUNIERE , LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

V'LA qui est tarminé , Monsieur le Bailli ; j'ai pris mon parti : je ne compte plus sur Blaise , c'est un perfide ; & au cas que Monsieur de Lépeine & Monsieur Giflot me manquent itou....

LE BAILLI.

Je ne vous conseille pas de faire de grands fonds sur eux.

LA MEUNIERE

Que le monde est malin ! Ce vilain
Blaise que je croyois si nigaud , Mon-
sieur le Bailli.....

LE BAILLI.

Hé bien ?

LA MEUNIERE.

Il a eu l'esprit d'enrôler Colette ; les
voilà qui s'en allent ensemble en Pé-
lerinage.

LE BAILLI.

Ils s'en vont ensemble ! En êtes-
vous bien sûre ?

LA MEUNIERE.

Si j'en fis sûre ! C'est Colette elle-
même qui me l'a dit. Elle m'est venu
demander mon avis là-dessus ; & vous
jugez bien que je li ai conseillé qu'elle
s'en allât ; & tout ça pour faire plaisir
au biau - frere , car je nous aimons
tant !.....



SCENE X.

DE LORME, LE BAILLI,
LA MEUNIERE.

DE LORME.

HÉ, tatigué ! Madame la Meuniere ;
à quoi vous amusez-vous donc ? N'al-
lez-vous pas dire adieu à vos filles ?

LA MEUNIERE.

Adieu à mes filles ? Allez , Monfieu
de Lorme , allez-vous-en prendre congé
de la vôtre , & ne vous mettez pas
en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne fais , morguene ! pas à queu
Pélerinage elles s'en allont ; mais elles
font drôlement équipées pour le
voyage.

LA MEUNIERE.

Allez , vous êtes fou , Monfieu de
Lorme.

DE LORME.

Oui , je fis fou , & votre Gardemoulin est bian honnête ! C'est li qui les conduit par le chemin , mais ailes trouveront queuques autres Pélerins sur la route.

LA MEUNIERE.

Hom ! l'esprit bouché ! Allez , mon bon ami , ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit , c'est la vôtre ; il n'en emmene qu'une.

DE LORME.

La mienne ! il est , morgué ! bon là ! oh ! je fais bian ce que j'en dis , j'en ai vu deux.

LA MEUNIERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient ; vous êtes accoutumé à voir double.

DE LORME.

Madame la Meûniere !



S C E N E X I.

MATHURINE, LE BAILLI,
LA MEUNIERE, DE LORME.

MATHURINE.

AH ! voirement , Monfieu , voici
bien du tintamarre.

LE BAILLI.

Comment , Mathurine , qu'est - ce
qu'il y a ?

MATHURINE.

Toutes les filles & les garçons se
font baillé le mot pour défarter le
Village. Ils se font habillés comme
des mascarades , & ils difont comme
ça qu'ils s'en allont en Pélerinage ,
pour celle fin d'être mariés enfemble.

LE BAILLI.

Mais vraiment , c'est une gageure ;
je penfe.

MATHURINE.

Monfieu le Curé est furvenu , qui

dit qu'il les mariera bian tretous , qu'il ne faut point de Pélerinage pour ça , & qu'il ne prétend point qu'ils se marient autre part ; mais eux ils veulent toujours partir : venez-vous en tâcher d'y bouter ordre.

DE LORME.

Morgué ! Monfieu le Bailli , c'est une rage que ça.

MATHURINE.

Hé ! voirement oui , c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à votre petite Collette qui emmene deux garçons pour elle toute feule , Monfieu Giflot & Monfieu de Lépeine.

DE LORME.

Monfieu Giflot & Monfieu de Lépeine ! queu conte !

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça ; & v'là , je crois , toute la bande qui viant vars ici , les plus pressés allont devant les autres. Hé bian ! est-ce un conte ? Tenez , voyez vous-mêmes.

DE LORME.

Hé, pargué! non, c'est elle-même.

LE BAILLI.

Et les deux Pélerins qui la suivent
de près

LA MEUNIERE.

Qu'est-ce que tout ça veut dire?

SCENE DERNIERE.

LE BAILLI, LA MEUNIERE,
DE LORME, COLETTE,
GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

HÉ! parle donc. Hé! fille, comme
te v'là faite! Est-ce que t'es itou une
voyageuse?

COLETTE.

Mon Pere.

DE LORME.

Hé biau! mon Pere? Tenez, Mon-

fiou le Bailli, alle me demande des conseils pour ses cousines, & la masque les prend pour elle. Queulle trahison !

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là dedans. Mes cousines ont profité de vos conseils ; & moi j'ai suivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Hé ! pourquoi donc ces deux Messieurs que tu dis qui sont amoureux d'elles ?

COLETTE.

Hé ! oui, justement, c'est pour elles que je les emmene, & elles emmenent Blaise pour moi ; nous nous sommes partagés comme cela pour éviter la médifance.

DE LORME.

Hé ! oui : mais..... Tatigué ! que d'esprit, Monsieur le Bailli ! V'là une jolie petite criature !

LE BAILLI.

Oui vraiment. Que dites-vous à ça, Madame la Meuniere ?

LA MEUNIERE.

Que voulez-vous que je vous dise ?
je fis toute ébaubie.

LE BAILLI.

Vous voyez bien que c'est à vos
filles qu'on en vouloit.

LA MEUNIERE.

Hé ! voirement oui, je le vois bian ;
je ne le vois que trop.

LE BAILLI.

Après un éclat comme celui-ci, le
meilleur parti que vous ayez à pren-
dre, c'est, en cas que ces Messieurs
veillent les épouser sans dot, de
consentir à ces mariages tout au plus
vîte.

LÉPINE.

Oh ! de tout mon cœur ; je ne de-
mande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus ; c'est tout ce que
je souhaite.

134 *LES TROIS COUSINES,*
LA MEUNIERE.

A ces conditions-là je le veux bien
itou ; j'en ferai défaire.

COLETTE.

Si mon Pere vouloit aussi, Monsieur
le Bailli, Blaise me prendroit de
même.

DE LORME.

Je ne déboursferai rien pour ça ? Hé
bien ! v'là qui est fait. Je veux tout
ce qu'elle veut ; elle est trop gentille.
Vous resterais donc veuve à votre
corps défendant, Madame la Meû-
niere ?

LA MEUNIERE.

Moi rester veuve !

LE BAILLI.

Il faudra prendre le Concierge ;
c'est le portrait du défunt.

LA MEUNIERE.

Prendre sti-là ! je creverois plutôt
il y a trop de ressemblance.

LE BAILLI.

Hé bien ! je ne lui ressemble point,

moi. Vous, vous êtes riche & sans famille. Voulez-vous me prendre ?

LA MEUNIERE.

Vous prendre, vous ? Vous feriez-vous Meûnier, Monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Pour me faire Meûnier, non : mais je vous ferai Baillive.

LA MEUNIERE.

Hé ! bian, Baillive, soit ; vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué ! que ça me plaît ! V'là tout le monde pourvu. N'y a-t-il point queuque fille ici (biau & bian tourné comme je fis) qui me voulût faire itou queuque chose ?

LE BAILLI.

Oui, j'ai votre fait, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Bon ! tant mieux. Allons, que les Pélerins & Pélerines viennent se réjouir de nos mariages. Il faut qu'ils

156 *LES TROIS COUSINES,*
foyaient tretous de nos noces : &
morgué ! vive les Pélerinages ! fans
fti-ci je ne ferions pas fi bian d'accord
que je le sommes.

Fin du troisieme & dernier Acte.



III. INTERMEDE.

*(Les garçons & les filles du Village
vêtus en Pèlerins & en Pèlerines,
se disposent à faire voyage au Tem-
ple de l'Amour.)*

M. TOUVENELLE, *Pèlerin,*

AU Temple du fils de Vénus,
Chacun fait son Pèlerinage;
La Cour, la Ville & le Village,
Y sont également reçus.
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toujours les mieux venus.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

L'Amour, ce petit Dieu malin,
Met tout en usage pour plaire;
Il a régalé la Meunière,
Pour s'affervir tout le Moulin.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

Quand j'ai quelque amoureux dessein,
Je fonde d'abord la cuisine;

Et pour attraper ma voisine,
Je fais grand'chère à mon voisin.

ENTRÉE.

Mademoiselle **HORTENSE,**
Pélerine.

Venez dans l'île de Cythere
En Pélerinage avec nous.
Jeune fille n'en revient guère
Ou sans Amant, ou sans Époux ;
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusemens les plus doux.

M. TOUVENELLE.

Pour s'engager dans ce voyage,
Il ne faut point tant de façon.
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour & mon bourdon ;
Et pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette ou Louison.

Mademoiselle **HORTENSE.**

Nous irions ensemble à la Chine,
Sans avoir écu ni denier ;
Jeune & gentille Pélerine
Porte toujours de quoi payer :
L'Amour prend soin de la cuisine ;
Et Bacchus est le Sommelier.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Nos Pélerins ont bonne mine :

Que de gentilles Pélerines !
 Mais , à ce que dit Mathurine ,
 La mine trompe quelquefois.
 Que de gentilles Pélerines
 L'Amour assemble sous ses loix !

Mademoiselle MIMY , *Pélerine.*

Mais , à ce que dit Mathurine ,
 Que de gentilles Pélerines !
 La chose vaut qu'on l'examine ,
 Et je veux en juger par moi.
 Que de gentilles Pélerines
 L'Amour assemble sous ses loix !

Mademoiselle HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine ,
 Que de gentilles Pélerines !
 Il ne faut esprit ni doctrine
 Pour apprendre à faire un bon choix.
 Que de gentilles Pélerines
 L'Amour assemble sous ses loix !

M. TOUVENELLE.

Il ne faut esprit ni doctrine ,
 Que de gentilles Pélerines !
 Et souvent telle est la plus fine ,
 Qui s'y trompe le plus de fois.
 Que de gentilles Pélerines
 L'Amour assemble sous ses loix !

Mademoiselle MIMY.

Et souvent telle est la plus fine :
 Que de gentilles Pélerines !
 Si mon premier choix me chagrine

Quitte à troquer au bout du mois,
Que de gentilles Pélerines
L'Amour assemble sous ses loix !

Mademoiselle **HORTENSE.**

Si mon premier choix me chagrine,
Que de gentilles Pélerines !
J'imiterai notre voisine ;
Elle en prend bon nombre à la fois.
Que de gentilles Pélerines
L'Amour assemble sous ses loix !

Fin du dernier Intermede.

COLIN-MAILLARD,

COMÉDIE;

Représentée pour la première fois
le 28 Octobre 1701.

A C T E U R S.

M. ROBINOT, Tuteur d'Angélique.

Madame BRILLARD, Tante de
M. Robinot.

ANGÉLIQUE.

CLAUDINE, fiancée à Mathurin.

MATHURIN, Jardinier de
M. Robinot.

ERASTE, Amant d'Angélique.

LÉPINE, Valet d'Eraсте.

LE BAILLI, Cousin de M. Ro-
binot

Violons, Payfans & Payfannes:

La Scene est à Andréfy.



COLIN-MAILLARD,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. ROBINOT, MATHURIN.

MATHURIN.

TATIGUÉ! Monsieur, vous devenez
une marchandise bian rare! on ne sau-
roit jouir de vous, vous arrivez le soir
à votre maison, & vous repartez drès
le lendemain.

M. ROBINOT.

Je reviendrai ce soir, mon enfant: je
ne vais qu'à deux lieues d'ici, consulter
un peu le Bailli de Pontoise, mon
parent & mon ami, sur une petite af-

144 COLIN-MAILLARD,
faire dans laquelle tu me feras aussi
besoin.

MATHURIN.

Acoutez, si c'est pour faire du mal
à queuqu'un, quoique je ne soyons pas
Bailli, j'ons pour le moins autant de
malice.

M. ROBINOT.

Je n'en doute pas.

MATHURIN.

Vous resterez ici queuque tems de
ce voyage, peut-être? Je crois, Guieu
me pardonne, qu'ous n'y avez pas
bouté le pied depuis que notre minagere
Thomasse, & Madame Robinot sont
trépassées?

M. ROBINOT.

Non, Mathurin. Cette mort m'a
laissé tant d'affaires....

MATHURIN.

La brave femme que c'étoit que
votre défunte! on ne s'ennuyoit pas
avec elle. Oh pour ça oui; c'étoit un
vrai boute-en-train. Je voudrois qu'ous
l'eussiez vue, quand elle étoit ici avec
ses bons amis, qui étions aussi les vô-
tres,

tres, dà; car i beuviont tant à votre fanté Ma défunte à moi, qui étoit une maligne bête, disoit comme ça que ce n'étoit pas par amiquié qu'ils y beuviont, qu'ils se gobargiont de vous, qu'ils s'en moquiont: mais mon opignion, à moi, c'est qu'ils y alliont tout à la franquette; & une marque qu'ils n'y entendiont point de finesse, c'est qu'ils n'y beuviont jamais qu'ils ne fussiont fous.

M. ROBINOT.

Ne parlons point de cela. Vois-tu! ce qui est passé est passé, mon pauvre Mathurin. La mort efface tout, & je ne prends sur mon compte que le présent: du reste, je suis un bon humain, qui aime la paix & la tranquillité, & j'ai toujours regardé une femme, moi, comme un mal nécessaire, comme une de ces choses dont on ne fauroit se passer dans la vie, & qu'il faut prendre bonnes ou mauvaises.

MATHURIN.

Morgué, que c'est bian dit! Cette Mademoiselle Angélique, que vous avez amenée avec vous de Paris, Monsieu,

146 COLIN-MAILLARD,
n'est-ce point queuque mal nécessaire
que vous auriais envie de prendre ?

M. ROBINOT.

Cette jeune enfant qui est là-dedans
auprès de ma tante, est-ce que tu ne
l'avois pas encore vue ? (Ah ! non, à
propos ; elle étoit au Couvent.) Oh
bien ! cette aimable personne est sous
ma tutelle, mon cher Mathurin ; & de son
tuteur je vais devenir son mari. Mais
dis - moi un peu, toi, cette jeune
payfanne avec laquelle je t'ai surpris
tantôt caufant dans la grange ; hé !
plaît-il ?

MATHURIN.

Claudeine, Monsieu ?

M. ROBINOT.

Claudine foit.

MATHURIN.

C'est un mal nécessaire que je me
baille itou, Monsieu Robinot.

M. ROBINOT.

Oui-dà !

MATHURIN.

Oh parguenne ! ce n'est plus un se-

cret, je sommes déjà promis l'un à l'autre, & j'avons fait des façons de fiançailles. Ça se rencontre à merveille; & il m'est avis qu'il est bien juste, quand vous nous baillez une Maitresse, que je vous baillons itou une Jardiniere.

M. ROBINOT.

Oui, tu as raison, & je suis ravi que cela se rencontre ainsi; ce sera une compagnie pour Angélique. Comme elles sont de même âge, elles joueront ensemble à mille petits jeux, dont il faut quelquefois occuper ces jeunes personnes-là, afin de les distraire d'autres choses.

MATHURIN.

Oh morguene oui! il faut de l'occupation à la Jeunesse.

M. ROBINOT.

Croirois-tu bien, tout barbon que je suis, que je passe quelquefois des heures entieres, avec mon petit domestique, à jouer à Colin-Maillard avec elle? Cela la divertit, cela la divertit; sur-tout lorsque je fais Colin-Maillard, moi; elle saute, elle rit, elle gambade,

elle est dans une joie qui n'est pas concevable.

MATHURIN.

Je le crois morgué! bian. Les filles & les femmes ne sont jamais plus aises que quand leurs tuteurs ou leurs maris faifont les Colin-Maillards avec elles; & je crois que c'est, pour ça, guieu me pardonne, que ma défunte, à moi, m'affectionnoit tant. Stapendant je n'aïmois pas trop ce jeu-là, voyez-vous! & me souviant d'un jour que, par complaisance pour le vieux Seigneur de notre Village, alle, li & moi, avec une demi-douzaine d'autres, j'y jouïons tretous par ensemble: je n'avois, morgué! pourtant pas les yeux si bian bouchés, que je ne viffe venir le jeune Lucas, qui se glissit tout bellement aux environs de ma femme, & qui eut la hardiesse de li prendre la main.

M. ROBINOT.

Hé bien?

MATHURIN.

Hé bian, morgué! je li pris la sienne, & je vous li bailli un tour de poignet. Tout biau, li dis-je, Monfieu Lucas:

ce n'est pas pour vous que je jouons à ce jeu-là ; vous n'en êtes pas , retirez-vous d'ici.

M. ROBINOT.

Fort bien.

MATHURIN.

Oh, tâtigué ! je n'entends point de raillerie , & Colin-Maillard n'est pas fait pour tout le monde ; n'est-ce pas ?

M. ROBINOT.

Oui , il faut prendre garde avec qui l'on y joue , & ne se pas laisser attraper.

MATHURIN.

N'est-il pas vrai ? Quand se fera le mariage ? Claudeine & moi , j'aurons affaire à Paris ce jour-là , je vous en avartis.

M. ROBINOT.

Tu n'auras pas la peine de venir si loin. J'ai choisi ma maison de campagne , comme plus convenable à mon dessein , & tu ne me vois à André'y que pour cela.

MATHURIN.

Tatigué ! que cela me viant bien !
 Acoutez, Monsieur, si vous m'en croyez,
 je ne ferons qu'une noce de toutes les
 deux ; & comme la mienne est la plus
 chétive, elle ira par-dessus le marché ;
 ce sera autant d'épargné.

M. ROBINOT.

Oh ! non, mon enfant ; je ne ferai
 point de noce, je crains trop l'éclat.

MATHURIN.

Un mariage sans noce, Monsieur !
 Quelle vargogne ! Queu dévergondage !
 Hé ! mais, v'là toutes les manières
 de la défunte : votre femme vous
 a gâté, Monsieur Robinot.

M. ROBINOT.

Tu ne m'entends pas, Mathurin. Je
 veux dire que j'ai des raisons pour
 faire les choses à petit bruit. La
 petite personne que j'épouse n'est point
 sans avoir quelque Amant, & je suis
 bien-aïse, sur-tout, de prendre le tems
 qu'un certain Capitaine, qu'on appelle
 Erasme, est à sa garnison. La présence

de ce drôle-là pourroit mettre obstacle à mon dessein.

MATHURIN.

Oui voirement, alle en y boutroit. Ce sont des enjoueux, que ces Capitaines, des attrapeux de filles.

M. ROBINOT.

Assurément, & tout absent qu'est celui-ci, il est important de garder le secret.

MATHURIN.

Ne vous boutez pas en peine.

M. ROBINOT.

Je ne me fie point à ma tante, je crains qu'elle n'ait donné quelques avis à ce Capitaine, & je te recommande sur toutes choses de faire si bonne garde aux environs de ce logis, que personne n'en puisse approcher sans que j'en sois averti.

MATHURIN.

Laissez-moi faire. Hé, pargué! la v'là qui viant Madame votre tante; demandez-li de queu bois je me chauffe. Tout petit que j'étois, alle s'est queuquefois sarvie de moi pour en faire

152 COLIN-MAILLARD,

accroire à votre bon-homme d'oncle ,
& c'est morgué ! de pere en fils que je
fommes attachés à la famille.

M. ROBINOT.

Ma tante va m'amuser encore , &
je manquerai le Bailli : dépêche , Ma-
thurin ; va dire au maître de l'Épée
Royale qu'il m'amene sa cavale à la
porte de derriere , je traverserai le clos
à pied tout en me promenant avec ma
tante , ce fera autant de chemin de fait ;
va vîte.

MATHURIN.

Alle y fera plutôt que vous , quel-
que vîte que vous alliais. En tout cas,
vous n'aurais qu'à attendre.

SCENE II.

M^{me} BRILLARD, M. ROBINOT.

Madame BRILLARD.

AH, ah ! mon neveu , vous voilà
encore ! je vous croyois bien loin.

M. ROBINOT.

Vous voyez, ma tante; j'avois quelques ordres à donner à Mathurin, & le temps s'est passé en les lui donnant.

Madame BRILLARD.

Vous le consultiez apparemment sur vos amours? C'est un homme de bon conseil pour ces sortes d'affaires, que votre Mathurin.

M. ROBINOT.

Je ne l'ai pas encore éprouvé là-dessus: mais, ma tante, si on l'en veut croire, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est utile à la famille.

Madame BRILLARD.

Hé, hé! brifons là-dessus. Il n'y a qu'à l'écouter, je crois, pour attendre de belles choses; c'est encore un bon babillard. Mais vous, Monsieur mon neveu, que prétendez-vous faire de votre Mademoiselle Angélique?

M. ROBINOT.

Ce que j'en prétends faire? Hé, parbleu! ma femme,

Madame BRILLARD.

Votre femme, mon neveu ! Votre femme ! Et ne nous souvient-il plus que la défunte & vous l'aviez promise à Erasme ? Ils s'aiment, ils sont de même âge & de pareille condition, &.....

M. ROBINOT.

Oui, ma tante, du vivant de la défunte je l'avois promise à Erasme : la defunte morte, vous ne trouverez pas mauvais que je la garde pour moi.

Madame BRILLARD.

Oh bien ! faites, mon neveu, faites ; vous allez faire de belles affaires. Pour moi, je n'y donnerai point les mains, & je m'en vais quitter la maison ; je ne saurois entendre tant gémir, tant soupirer. La pauvre enfant n'oseroit dire ce qu'elle pense, mais je m'en doute bien. Je viens de la laisser là-dedans avec une jeune Payfanne, à-peu-près de son âge, peut-être lui ouvrira-t-elle son cœur plus volontiers qu'à moi : mais au bout du compte, mon neveu, l'on n'est point triste

comme cela la veille de ses nocés ,
quand on épouse ce qu'on aime.

M. ROBINOT.

A cela près , commençons toujours
par épouser ; le reste viendra après
comme il pourra , ma tante.

Madame BRILLARD.

Le reste ne viendra peut-être que
trop-tôt ; & il n'est pas difficile de
faire l'horoscope d'un mari qui a épou-
sé sa femme en dépit d'elle.

M. ROBINOT.

J'en courrai les risques , ma tante ,
j'en courrai les risques. Je vous ai
bien ouï dire à vous-même , que mon
oncle ne vous devoit qu'à la persé-
cution de vos parents. Nous sommes
hardis , comme vous voyez , dans notre
famille. N'auriez-vous point tiré mon
horoscope sur la fienne ?

Madame BRILLARD.

Jour de dieu ! mon neveu , ne rail-
lons point sur de pareilles matières ;
la chose est sérieuse , croyez-moi.

SCENE III.

CLAUDINE, M. ROBINOT,
Madame BRILLARD.

CLAUDINE.

HÉ! venez vite, Madame; venez vite.

Madame BRILLARD.

Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant?

CLAUDINE.

Venez m'aider à la retenir, vous dis-je.

M. ROBINOT.

Qui, retenir?

CLAUDINE.

Cette Mademoiselle Angélique. Je crains, dieu me pardonne, qu'elle ne se défasse; elle se veut jeter dans le puits.

Madame BRILLARD.

Se jeter dans le puits! Vous voyez; mon neveu!

CLAUDINE.

Elle pleure , elle se lamente , elle tape du pied , elle se tord les bras , elle se tourmente.

Madame BRILLARD.

Hé ! pourquoi fait-elle tout cela ? ne te l'a-t-elle point dit ?

CLAUDINE.

Si fait vraiment.

M. ROBINOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien ! Monsieur , elle dit qu'elle aime mieux mourir que d'épouser un vilain , un pied-plat , un laid mâtin , un vieux penard.

Madame BRILLARD.

Vous voyez , mon neveu !

CLAUDINE.

Comment, Madame ! est-ce que vous croyez que c'est de Monsieur qu'elle parle ?

M. ROBINOT.

Qu'est-ce à dire , de moi ?

CLAUDINE.

Mais , écoutez , Monsieur , cela pourroit bien être ; car elle dit qu'elle ne vous aime point , & je gagerois bien qu'elle dit vrai.

M. ROBINOT.

La petite insolente ! Hé ! pourquoi ne m'aimeroit-elle point ?

CLAUDINE.

Parce que vous ne lui paroissez point aimable. Hé puis ! voulez-vous que je vous dise , il me paroît qu'elle en aime quelqu'autre.

M. ROBINOT.

Elle en aime quelqu'autre ?

Madame BRILLARD.

Vous voyez , mon neveu !

CLAUDINE.

Est-ce que vous vous êtes doutée de cela , Madame ?

Madame BRILLARD.

Si je m'en suis doutée ! oui vraiment , je m'en suis doutée.

CLAUDINE.

Oh bien ! n'en doutez plus , cela est certain.

M. ROBINOT.

Cela est certain ! Qui te le fait accroire ?

CLAUDINE.

Ce qu'on m'a dit , & ce que j'ai vu.

M. ROBINOT.

Hé ! qu'as-tu vu ? Que t'a-t-on dit ?

CLAUDINE.

Ne vous impatientez point , je m'en vais vous le dire : mais que cela ne vous fâche point , au moins.

M. ROBINOT.

Non , non , parle.

CLAUDINE.

Hier au soir , quand vous arrivâtes ;

160 COLIN-MAILLARD,
il y avoit un grand jeune Monsieur
qui étoit arrivé dès le matin.

M. ROBINOT.

Un grand jeune Monsieur, ma tante!

CLAUDINE.

Vous ne le connoissez peut-être pas, vous, Monsieur. Mais il est de la connoissance de Mademoiselle Angélique, & c'étoit elle qu'il attendoit, ce n'étoit pas vous.

Madame BRILLARD.

Hé bien, mon neveu!

M. ROBINOT.

Hé bien, ma tante! il faut approfondir cette affaire, & chercher un peu.....

CLAUDINE.

Bon! chercher; vous aurez beau chercher, vous ne trouverez rien, il est décampé.

M. ROBINOT.

Comment, décampé! Hé! se sont-ils vus? se font-ils.....

CLAUDINE.

S'ils se sont vus ? ils ont parlé ensemble.

M. ROBINOT.

Ils ont parlé ensemble !

CLAUDINE.

Oui vraiment , & c'est moi qui ai conduit tout ça , j'avois le mot.

M. ROBINOT.

Tu avois le mot ! Comment , imprudente !

CLAUDINE.

Oh ! dame , écoutez , je n'y entends point de malice ; ce jeune Monsieur m'avoit priée de faire en sorte qu'il dît seulement deux ou trois paroles à une jeune personne qui viendrait avec vous. Tout en arrivant je lui ai fait un signe : elle , tout d'abord , m'en a fait un autre ; j'ai recommencé , elle a continué ; j'ai passé devant , elle m'a suivie ; & sans nous être jamais connues , nous avons fort bien entendu tout ce que nous voulions nous dire.

Madame BRILLARD.

Hé bien ! mon neveu, vous hasarderez d'épouser cette petite personne malgré elle ?

M. ROBINOT.

Si je l'épouserai ? Mais il n'est pas question de cela maintenant. Où t'a-t-elle suivie ? dis.

CLAUDINE.

Dans la salle où étoit ce jeune Monsieur ; & à peine s'étoient-ils dit quatre paroles, en tremblant tous deux, on vous a entendu venir, on a caché le Monsieur dans le cabinet, où il a demeuré pendant tout le souper, & il n'en est sorti que quand nous avons joué le soir à Colin-Maillard, pendant que c'étoit vous qui l'étiez.

M. ROBINOT.

Pendant que j'étois Colin-Maillard ? Ah ! je ne m'étonne pas si elle avoit hier tant d'envie d'y jouer.

CLAUDINE.

Le tour est fort plaisant, n'est-ce pas ? Oh ! ces Demoiselles de Paris

ont l'esprit bien plus joli que nous autres Payannes.

Madame BRILLARD.

Ah ! merci de ma vie ! vous paroissez une bonne piece !

CLAUDINE.

Oh ! non , en vérité , je suis trop innocente , & ce n'est que faute d'invention que le jour des fiançailles de Mathurin & de moi , ce pauvre Blaise , qui m'étoit comme ça venu parler en cachette , fut enfermé plus de vingt-quatre heures chez ma mere , dans la grande huche , pendant que tout le monde étoit à table : il pensa étouffer , & il ne put sortir que le lendemain. Si j'avois eu de l'esprit comme notre Mademoiselle Angélique....

Madame BRILLARD.

Allez , Claudine , retournez auprès d'elle , mon enfant ; je vais vous joindre : en attendant , tâchez de lui remettre l'esprit , de lui faire entendre....

CLAUDINE.

Elle n'entendra rien , Madame , à moins que ce ne soit ce jeune Mon-

164 COLIN-MAILLARD,
sieur qui lui parle, ou que le vieux
qu'elle craint lui promette de ne point
l'épouser.

M. ROBINOT.

Allez, impertinente ! faites ce qu'on
vous dit, & si vous vous mêlez en-
core de faire des signes davantage,
j'avertirai Mathurin de l'histoire de la
grande huche.

CLAUDINE.

Le grand malheur ! Je voudrois
qu'il la fût ; car je ne l'aime pas plus
qu'on vous aime.

SCENE IV.

M. ROBINOT, M^{me} BRILLARD.

Madame BRILLARD.

HÉ bien, mon neveu !

M. ROBINOT.

Hé bien, ma tante !

Madame BRILLARD.

Vous perséverez dans votre dessein ?

M. ROBINOT.

Sans doute.

Madame BRILLARD.

Une fille que vous voyez qui en aime un autre ?

M. ROBINOT.

Elle en aimera tant qu'elle voudra : mais elle n'époufera que moi.

Madame BRILLARD.

Hé ! qui vous fait vous obstiner dans cette résolution ?

M. ROBINOT.

De très-fortes raisons , ma tante ; mon repos , l'acquit de ma conscience.

Madame BRILLARD.

L'acquit de votre conscience ! Auriez-vous abusé.....

M. ROBINOT.

Oui , de son bien , ma tante ; & c'est par maniere de restitution que je l'épouse. Depuis douze ans qu'elle est ma pupille , ses revenus & les miens se sont tellement mêlés & confondus ,

166 COLIN-MAILLARD,

que cela fait une espece d'embarras ; & , pour en sortir ailément , je veux tâcher de n'avoir de compte à rendre qu'à moi-même. C'est une raison que celle-là , comme vous voyez.

Madame BRILLARD.

Oui , & très-forte , même.

M. ROBINOT.

Ce mariage-là me servira de quittance , & je voudrois bien pouvoir de même épouser tous mes autres créanciers.

Madame BRILLARD.

Mais si les choses se faisoient un peu plus à l'amiable ? ..

M. ROBINOT.

A l'amiable ou non , elles se feront : cependant , comme on me pourroit imputer d'avoir ou surpris ou contraint cette petite créature , je vais prier mon cousin le Bailli de dresser lui-même les articles , & de donner un bon tour à l'affaire. Vous , ma tante , rentrez , je vous prie ; ayez l'œil un peu sur elle & sur la petite

Payfanne ; & prenez garde aux fignes ,
fur-tout.

M. Dame BRILLARD.

Je ne jouerai point à Colin-Mail-
lard , je vous le promets.

M. ROBINOT.

Je furai bientôt qui eft le jeune
homme ; & s'il eft demeuré dans le
Village , il ne peut pas s'y cacher
long-tems. Cependant , ma tante , il
faut étourdir Angélique à force de
jeux , d'amufemens & de petites fêtes ;
& tâcher , s'il fe peut , d'empêcher
qu'elle continue de réfléchir à l'enga-
gement que j'exige d'elle.

Madame BRILLARD.

Vous aurez bien de la peine à y
réuffir.

M. ROBINOT.

Il n'importe , tout coup vaille. Fai-
tes avertir les violons , & toute la
Jeunefle du Village , de fe trouver
ici tantôt à mon retour ; je tarderai
le moins qu'il me fera poffible. Sans
adieu , ma tante.



SCENE V.

Madame BRILLARD, *seule.*

JE vous baise les'mains, mon neveu. Hom ! le vieux fou, qui pense amuser une fille de seize ans avec des Ménétriers de Village, & des jeux d'enfants. Ce n'est ni l'esprit, ni les oreilles; c'est le cœur qu'il faut amuser à cet âge-là. Mais que vois-je ? Est-ce toi, Lépine ?

SCENE VI.

Madame BRILLARD, LÉPINE.

LÉPINE.

MOI-MÊME, Madame, à votre service.

Madame BRILLARD.

Hé ! que viens-tu faire ici, mon pauvre garçon ?

LÉPINE.

LÉPINE.

Tâchez de vous rencontrer & de vous parler , Madame. Je vous rencontre & je vous parle , voilà qui est fini.

Madame BRILLARD.

Tu me parles ! mais tu ne me dis rien. Que fait ton maître ? a-t-il reçu ma lettre ?

LÉPINE.

Oui , Madame ; il est ici.

Madame BRILLARD.

Erafte est ici ?

LÉPINE.

Depuis hier matin , Madame. Il vit le soir Angélique en arrivant , il lui a parlé.

Madame BRILLARD.

Quoi ! c'est lui qu'on a fait cacher dans ce cabinet ?

LÉPINE.

Oui , Madame , & qui en est sorti pendant que vous dormiez dans un coin de la salle , & que Monsieur Ro-

170 COLIN-MAILLARD,
binot jouoit à Colin-Maillard avec
Angélique.

Madame BRILLARD.

Mon neveu le croit à la garnison.
Hé bien ! quelles mesures prend-il ?
Que prétend-il faire ?

LÉPINE.

Tout ce qu'il vous plaira , Madame ;
il attend vos ordres , & je viens les
prendre.

Madame BRILLARD.

Il a fort bien fait de venir.

LÉPINE.

Pas trop , Madame ; & je crains
bien qu'il ne soit arrivé que pour être
de la noce de sa maitresse.

Madame BRILLARD.

Oh ! non , non. Où est-il ? il faut
que je lui parle.

LÉPINE.

Il faut qu'il vous parle aussi , Ma-
dame.

Madame BRILLARD.

Qu'il vienne , qu'il vienne ; mon neveu n'y est pas , & nous le ferons jouer à Colin Maillard , s'il revient.

LÉPINE.

Voici mon maître.

SCENE VII.

Madame BRILLARD, ERASTE,
LEPINE.

ERASTE.

AH ! Madame , que j'ai de grâces à vous rendre des avis que vous m'avez donnés par votre lettre : mais suis-je assez-tôt arrivé pour mettre obstacle à mon malheur ?

Madame BRILLARD.

Vous parlâtes hier à Angélique ; que vous a-t-elle dit ?

ERASTE.

Nous n'avons pas eu le tems de nous entretenir.

Madame BRILLARD.

Vous aime-t-elle ?

ERASTE.

J'ai lieu de le croire.

LÉPINE.

Si elle ne vous aime pas, elle hait Monsieur Robinot du moins ; voilà ce qu'il y a de sûr.

Madame BRILLARD.

Oui : mais Monsieur Robinot prétend l'épouser ; voilà ce qu'il y a de plus certain.

LÉPINE.

Et nous prétendons l'en empêcher, nous : voilà de quoi il s'agit.

ERASTE.

Comment la tirer de ses mains, mon pauvre Lépine ?

LÉPINE.

Il faut obtenir d'elle qu'elle y con-

sente, premierement. Si Madame étoit d'humeur à lui donner un bon conseil.... De bons conseils, donnés bien à propos, quelquefois, déterminent bien utilement la Jeunesse.

Madame BRILLARD.

Mais quels conseils pourrois-je lui donner, moi?

LÉPINE.

Examinons un peu cela. Allons; de la vivacité, Monsieur: rêvons chacun de notre côté, & nous rassemblerons ensuite nos idées.

SCENE VIII.

Madame BRILLARD, ERASTE,
LÉPINE, MATHURIN.

MATHURIN.

TATIGUÉ! que ce Capitaine qui est amoureux de Mademoiselle Angélique baille martel en tête à Monsieur Robinot.

174 COLIN-MAILLARD,

LÉPINE.

Hé bien ! Monsieur , trouvez-vous quelque chose ? hem ?

ERASTE.

Non , rien du tout.

LÉPINE.

Pauvre esprit !

MATHURIN.

Il croit qu'il est à la garnison ; il pense que peut-être il est ici , il ne fait , morguenne ! à quoi s'en tenir. Oh ! que c'est une fotte chose que d'être amoureux & défiant !

LÉPINE.

Et vous , Madame , n'entrevoyez-vous rien qui pût..... ?

Madame BRILLARD.

Je ne fais par où m'y prendre.

LÉPINE.

Quelle foiblesse d'imagination !

MATHURIN.

Comment , morgué ! V'là la tante

avec deux parsonnes qui avont la
physionomie de Capitaines.

LÉPINE.

Seriez-vous si peu ingénieuse que
cela pour vous-même?

Madame BRILLARD.

Je crois qu'oui, mon enfant.

LÉPINE.

Oh ! je n'en crois rien , moi ; je
m'y connois.

MATHURIN.

Approchons-nous plus près pour
acouter ce qu'ils disent.

LÉPINE.

Voyons un peu. Mettez-vous à la
place d'Angélique , par exemple.

Madame BRILLARD.

Hé bien ?

MATHURIN.

Ils parlent d'Angélique , il se trame
quelque chose.

LÉPINE.

Figurez - vous que vous êtes elle-même , que vous n'avez que son âge.

Madame BRILLARD.

Hom ! ce tems - là n'est pas si fort éloigné , qu'il ne me soit quasi présent , Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Fort bien , Madame ; vous entrerez mieux dans le fait de la chose.

MATHURIN.

J'y suis quasi , moi , dans le fait de la chose.

LÉPINE.

Vous êtes donc Mademoiselle Angélique , & vous n'avez comme elle que quinze ou seize ans tout au plus.

Madame BRILLARD.

Oh ! je valois mieux qu'elle à cet âge-là , sur ma parole.

LÉPINE.

Vous êtes passionnément aimée de Monsieur Erasme , que voilà.

MATHURIN.

Justement.

LÉPINE.

Qui est un joli homme , un grand garçon , beau , bien fait , Capitaine en pied dans un Régiment de garnison.

MATHURIN.

C'est, morgué ! li, c'est le Capitaine ; achevons d'acouter.

LÉPINE.

Ils savent bien aimer , Madame , ces Officiers de garnison ; ils n'ont que cela à faire.

Madame BRILLARD.

Hé ! à qui le dis-tu , mon enfant ? Nous en avons quelquefois fait soupirer quelques-uns.

LÉPINE.

Je le crois bien. La peste ! Celui-ci est averti qu'un vieux magot , qui est votre tuteur , vous veut épouser malgré vous. Il met d'abord en gage quelques vestes d'or , quelques justaucorps galonnés , une montre d'Angleterre.....

ERASTE.

Es-tu fou, Lépine, avec ton détail ridicule ?

LÉPINE.

Hé ! non, Monsieur, je ne suis point fou ; laissez - moi faire. Cela est bien touchant, n'est-ce pas, Madame ?

Madame BRILLARD.

Oui, je trouve cela fort tendre.

LÉPINE.

Il prend la poste, il part, il arrive, il vous trouve outrée de désespoir de la violence qu'on veut vous faire ; il soupire, il pleure, il gémit, il se jette à vos pieds, il embrasse vos genoux.

Madame BRILLARD.

Allons donc, tenez - vous, petit badin ; vous m'attendrissez trop, vous m'attendrissez trop : je suis toute je ne fais comment.

LÉPINE.

Tant-mieux, Madame ; voilà comme il faut que soit Angélique. Il vous conjure de prévenir par la fuite le

malheur qui vous menace également
d'un & l'autre....

MATHURIN.

Tatigué ! que v'là un drôle qui a la
langue bian pendue !

LÉPINE.

De consentir à un enlèvement , qui
peut seul vous mettre à couvert des
persécutions de ce vilain tuteur.

MATHURIN.

Un enlèvement , la peste !

LÉPINE.

D'abord vous ne répondez rien à
cela ; le mot d'enlèvement vous effra-
rouche.

Madame BRILLARD.

Mais vraiment , la proposition est
un peu vive.

LÉPINE.

Affurément ! & Angélique est une
fille bien née de s'en effraoucher : mais
elle a pour amie une personne de bon
esprit , comme vous , qui entre chari-
tablement dans ses intérêts , qui la

180 COLIN-MAILLARD,
raisonne contre ses scrupules; qui lui
dit naturellement que, dans les maladies
désespérées, les remèdes violents sont
nécessaires; que c'est plutôt une pro-
menade qu'un enlèvement. Cela donne
à rêver à la petite fille.

Madame BRILLARD.

Oui sans doute, cela donne à rêver.

LÉPINE.

N'est-il pas vrai ?

MATHURIN.

Queul enjoleux !

LÉPINE.

Le Capitaine saisit le moment de la
réflexion. Il parle, il presse, il prie,
s'arrache les cheveux, il se veut passer
son épée au travers du corps; cela
persuade, Madame.

Madame BRILLARD.

Ah ! vraiment oui, cela persuade ;
cela ne persuade que trop. Ne m'en
dis pas davantage, voilà qui est fini :
qu'on m'enlève ; allons, qu'on m'en-
lève.

LÉPINE.

Comment, Madame!

Madame BRILLARD.

Oui, me voilà déterminée.

ERASTE.

Maugrebleu de la vieille folle!

LEPINE.

Hé! non, Madame; ce n'est pas pour l'enlèvement que vous êtes Angélique. Vous changez de personnage sur la fin, & vous devenez cette bonne amie qui lui conseille la chose.

Madame BRILLARD.

'Ah! cela est vrai. J'entre là-dedans; tu as raison. Je m'égarois un peu: mais tu dis les choses d'une manière si vive, si touchante! c'est un tableau si naturel! Laisse-moi faire, va; je vais le conseiller comme pour moi.

MATHURIN.

Hé! nennin, nennin, Madame, vous ne conseillerez rien; tatigué! queulle conseilleuse!

Madame BRILLARD.

Ce rustre-là nous écoutoit, je pense.

MATHURIN.

Oui, paffangué ! je vous acoutois ;
& bian en prend à Monfieu Robinot.
Il a, morgué ! bian raifon de fe défier
de vous.

Madame BRILLARD.

Que veut dire cet animal-là ?

MATHURIN.

Ce que je veux dire , Madame ? que
ça n'est ni biau ni honnête : à l'âge
que vous avez , n'avez-vous point de
honte ?

Madame BRILLARD.

Quel insolent est-ce là ?

MATHURIN.

Oh ! oui , insolent ! ta ta ta pa la
pouf ! il femble qu'il n'y a qu'à dire
des injures !

ERASTE.

Qu'est-ce que c'est que ce faquin-
là , Madame ?

MATHURIN.

Faquin , Monsieur !

Madame BRILLARD.

C'est le Jardinier de Monsieur Robinot , un maroufle !

MATHURIN.

Nennin , nennin , Madame ; Jardinier Concierge , & non pas Jardinier maroufle , entendez-vous ?

ERASTE.

Oh bien ! Monsieur le Jardinier Concierge , vous me paroissez un maître fat , qui voulez faire l'important..... Mais je vous avertis.....

LÉPINE.

Hé ! Monsieur , ne prenez pas garde à cet homme-là.

ERASTE.

Si.....

MATHURIN.

Ah ! oui si.... , pargué ! qu'il y prenne garde s'il veut , en bien faisant on ne craint personne ; je prends les

184 COLIN-MAILLARD,
intérêts de mon maître une fois, &
je ne ferons tantôt pas mal chapitrer
Madame la tante.

Madame BRILLARD.

Et moi, de mon côté, je te la garde
bonne. Je vais songer à vos intérêts,
Erasfe.

MATHURIN.

Oh, parguenne ! oui, v'là de biaux
songements ! Tant que je serai ici, je
vous mets, morgué ! à pis faire.

Madame BRILLARD.

C'est ce qu'il faudra voir. En atten-
dant je vous demande pour toute re-
connoissance, Erasfe, de traiter ce
coquin-là comme il le mérite ; je vous
le recommande.



SCÈNE IX.

ERASTE, LÉPINE, MATHURIN.

MATHURIN.

HO , ho , ho , ho , ho ! v'là de
bonnes chiennes de recommandations !

ERASTE.

Ecoute , mon ami.

MATHURIN.

Non , morgué ! je ne fis pas votre
ami , & ça est bian vilain à un honnête
Capitaine comme vous , d'avoir comme
ça des enjoleux à gage qui venont
prêcher dans les maisons , afin de par-
vartir les parsonnes foibles.

ERASTE.

Je perdrai patience.

LÉPINE.

Voilà un maraud qui prend tout le
train de se faire battre. Mon cama-
rade.....

MATHURIN.

Hé bien , mon camarade ? morgué ! vous ne me parvartirez point , je lis imparvartissable.

LÉPINE.

Je le crois : mais si tu es si rétif , voilà mon maître , Monsieur le Capitaine , qui est un peu brutal ordinairement ; je le fais aussi de mon métier.

MATHURIN.

Hé , tatigué ! ne le fis-je pas itou , moi , de ma nature ? de brutal à brutal , il n'y a que la main.

LÉPINE.

Oui , mais nous sommes deux brutaux contre un ; prends-y garde , tu te feras donner cent coups de bâton.

MATHURIN.

Cent coups de bâton !

LÉPINE.

Oui , de mon maître seulement , & autant de moi.

MATHURIN.

Et autant de vous? ça feroit deux cents, voyez-vous!

ERASTE.

Justement.

LÉPINE.

Il compte fort bien, au moins; Monsieur.

MATHURIN.

Et vous parlez fort mal, vous. Ce n'est, morgué! pas comme ça qu'on m'amadou. Hé fi! queule magniere! Allons, de l'honnêteté, de la douceur; on a tout de moi par la douceur, j'aime qu'on me prie.

ERASTE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier.....

MATHURIN.

Oui: mais il y a magniere & magniere de prier.

ERASTE.

Ne t'oppose point à l'exécution des desseins favorables qu'on veut faire

188 COLIN-MAILLARD,

prendre à Angélique, je t'en conjure,

LÉPINE.

Je t'en conjure aussi.

MATHURIN.

Fort bien : mais avec quoi est-ce que vous faites ces conjurations, s'il vous plaît?

ERASTE.

Avec toute l'ardeur imaginable, tous les sentiments de reconnoissance qu'un si bon office me peut inspirer.

LÉPINE.

On ne peut mieux prier que cela, mon pauvre garçon.

MATHURIN.

Si fait, morguenne ! on peut mieux prier. On m'a prié plus de cent fois pour des affaires comme ça : mais nan s'y prenoit d'une autre façon.

LÉPINE.

Comment?

MATHURIN.

Oh ! il y a des parsonnes bian plus stylées les unes que les autres. T'nez,

on tiroit une bourse d'abord , ça me bailloit de l'attention , ça me faisoit ouvrir les yeux ; vous entendez bien ça , n'est-ce pas ?

LÉPINE.

Oui , à merveille , mais.....

MATHURINE.

On m'expliquoit la chose , j'acoutois ; on ouvroit la bourse , je boutois la main dedans sans qu'on me fît seigne : car je comprends facilement les choses , moi ; & il m'est avis que vous ne comprenez pas si bien , vous , Monsieur le Capitaine.

LÉPINE.

Si fait , si fait , nous comprenons bien : mais il y a une petite difficulté , c'est que nous ne portons jamais de bourse , nous autres.

MATHURIN.

Morgué ! tant-pis ; c'est pourtant un meuble bien nécessaire.

LÉPINE.

Vous avez raison ; mais au défaut

190 COLIN-MAILLARD,
de bourse, nous vous ferons notre billet, si vous voulez : hem ?

MATHURIN.

Un billet ? non. Je n'avons pas de foi pour des billets de Capitaine.

LÉPINE.

Mais.....

MATHURIN.

Non, voyez-vous ; je fis incorruptible.

LÉPINE.

Mon pauvre garçon.....

MATHURIN.

Il n'y a rien à faire. Je prends mon cœur par autrui. J'aime Claudéine autant que Monsieur Robinot aime Angélique ; si on me l'enlevoit, je mourrois de chagrin. Allons morguenne ! point de foiblesse : il ne faut pas qu'un Jardinier soit cause du trépassément de son maître ; ça seroit trop perfide.

LÉPINE.

Mais écoute donc.

MATHURIN.

Je n'acoute rien ; l'attention me manque.

ERASTE.

Il faut pourtant absolument.....

MATHURIN.

Point de brutalité. Monsieur : vous m'avez prié fort civilement, je vous refuse de même. Jusqu'au revoir, Monsieur le Capitaine.

LÉPINE.

Hé ! attends , attends , on fera un effort.

MATHURIN.

Oh ! oui, tarare , je vous en réponds ! ça vous apprendra une autre fois à porter une bourse.



S C E N E X.

ERASTE, LÉPINE.

LÉPINE.

IL a raison, Monsieur : c'est un grand secours que celui d'une bourse bien garnie ; & malheureusement la nôtre ne l'est pas.

ERASTE.

Je dois recevoir de l'argent à Paris.

LÉPINE.

Oui : mais ce rustre-ci ne veut point de billet , & , sans argent comptant , ces marouffes-là.....

ERASTE.

Au défaut de l'argent comptant , il faut payer d'imagination ; il est amoureux de cette petite Claudine , qui me fit parler à Angélique ?

LÉPINE.

Hé bien , Monsieur ?

ERASTE,

ERASTE.

La voici que le hasard me livre le plus à propos du monde.

LÉPINE.

Qu'en prétendez-vous faire ?

ERASTE.

Tu le verras. Tâche de rejoindre le Jardinier, & de l'amener ici comme sans dessein.

LÉPINE.

Ah ! je vous devine à-peu-près. L'idée est bonne, & nous en aurons bonne issue.

SCENE XI.

ERASTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

HÉ! que faites-vous là, Monsieur ? Que n'entrez-vous ? Monsieur Robinot n'y est pas, & Mademoiselle Angélique m'envoie vous chercher, pour vous

dire qu'elle fera ravie de vous voir.
Allons, venez, venez.

ERASTE.

Non, demeurons, belle Claudine ;
je me plais mille fois plus avec vous
qu'avec elle, & je voudrois y pouvoir
demeurer toute ma vie.

CLAUDINE.

Avec moi, Monsieur ? vous n'y songez pas. Est-ce que ce n'est pas pour Mademoiselle Angélique que vous êtes venu ici ?

ERASTE.

Oui, Claudine : mais je vous ai vue ;
j'aimois hier Angélique en arrivant ;
aussi-tôt que je vous vis, mon amour
diminua pour elle.

CLAUDINE.

Oh ! vous mentez, Monsieur ; cela
ne s'est pas fait si vite. Vous fûtes
hier avec moi toute la journée ; &
quand Mademoiselle Angélique arriva,
vous l'aimiez encore de tout votre
cœur, je fais bien cela.

ERASTE.

Non, je vous assure. Un reste de tendresse-combattoit pour elle, je vous l'avoue : mais dès le moment que je vous vis toutes deux ensemble, aussitôt que je pus comparer vos charmes aux siens.

CLAUDINE.

Vous me trouvâtes la plus jolie, moi ?

ERASTE.

Sans comparaison.

CLAUDINE.

Hé bien ! Monsieur, vous mentez encore, ou bien vous ne vous y connoissez pas ; & peut-être aussi vous voulez m'en faire accroire ?

ERASTE.

Point du tout ; & pour marque de ma sincérité, promettez-moi seulement de m'aimer, & je vous promets de ne voir Angélique de ma vie.

CLAUDINE.

Hé ! si donc, Monsieur ! vous venez

196 COLIN-MAILLARD,
ici pour elle, & vous ne la verriez
pas ! Cela seroit beau vraiment !

ERASTE.

Il est vrai, je venois ici pour elle :
mais je n'y demeure que pour vous,
je vous assure.

CLAUDINE.

Si cela est comme ça, Monsieur,
allez-vous-en ; car ça est inutile, nous
ne sommes pas pour être mariés en-
semble.

ERASTE.

Pourquoi non ? Si vous voulez m'ai-
mer, il n'y a rien de plus facile.

CLAUDINE.

Oui, de nous aimer : mais de nous
marier, ce n'est pas de même ; &
quand des Messieurs comme vous épou-
sent de petites paysannes comme moi,
on dit que ce n'est jamais pour tout
de bon ; & je veux que ce soit tout
de bon qu'on m'épouse.

ERASTE.

Ce sera tout de bon aussi.

CLAUDINE.

Que ma mere, ma tante & mes
cousines soient de la noce.

ERASTE.

C'est comme je l'entends.

SCENE XII.

ERASTE, MATHURIN,
CLAUDINE.

MATHURIN.

OH palfanguenne ! en v'là bian d'une
autre ! Claudeine avec cet enjoleux de
Capitaine.

CLAUDINE.

Mais comment faire, Monsieur ? Il
faudroit donc me défiancer d'avec Ma-
thurin ?

MATHURIN.

Se défiancer d'avec moi ! Le v'là
morgué ! après.

CLAUDINE.

Car nous sommes fiancés, je vous en avertis.

ERASTE.

On vous défiancera, voilà une belle bagatelle. Aimez-moi seulement.

CLAUDINE.

Oh ! ce n'est pas là la difficulté, je vous aimerai mieux que lui : c'est un vilain, un rustre, un butord.

MATHURIN.

Fort bien, notre accordée, fort bien. Vous dites-là de biaux vars à notre louange.

CLAUDINE.

Est-ce que tu étois-là, Mathurin ?

MATHURIN.

Oui palfanguenne ! j'y étois, ça ne va pas mal ; stependant je ne sommes que fiancés, & que sera-ce donc quand je serons mari & femme ?

CLAUDINE.

Oh ! ne t'embarrasse pas de ça ;

nous ne le ferons point : c'est ce Monsieur là qui m'épouse.

MATHURIN.

Bon ! qui t'épouse ! queu peste de conte !

CLAUDINE.

Il n'y a point de conte , il m'épouse tout de bon : le voilà , demande-lui plutôt.

MATHURIN.

Hé ! que t'es fotte , Claudeine ! ne t'affie morguene ! pas à ça , ce sont des feintes.

ERASTE.

Non , Monsieur le Jardinier ; non , ce ne sont point des feintes . Claudine fera ma femme , je vous en réponds.

MATHURIN.

Comment , votre femme !

CLAUDINE.

Hé bien , Mathurin ?

ERASTE.

Je me fais un plaisir sensible de ré-

200 COLIN-MAILLARD,
parer l'injustice du sort qui l'a fait
naître payfanne.

CLAUUDINE.

C'est bien de la bonté à vous, Mon-
sieur. Tu entends, Mathurin?

ERASTE.

Que j'ai d'impatience de la voir ha-
billée d'une belle étoffe d'or!

CLAUUDINE.

Mathurin?

ERASTE.

Avec une belle croix de diamants,
& de belles pierreries à ses oreilles.

CLAUUDINE.

Ho, Monsieur! Sont-ce-là des fein-
tes, Mathurin?

ERASTE.

Qu'elle sera brillante, dans ce beau
carrosse que je lui ferai faire!

CLAUUDINE.

Un carrosse, Mathurin!

MATHURIN.

Par la jarnigué! v'là une mauvaise

langue : il n'y a , morgué ! pas un mot de vrai à tout ce qu'il dit là. Et comment te bailleroit-il tout ça ? Aga , tiens , Claudeine , son valet ni li n'avont pas seulement de bourse.

ERASTE.

Non , Monsieur le Jardinier , pour acheter vos soins auprès d'Angélique , dont je ne me s'oucie plus : mais pour rendre Claudine la plus heureuse personne du monde , vous verrez que rien ne nous manquera.

CLAUDINE.

Oh ! moyennant que cela soit comme ça , je vous aimerai bien , Monsieur , je vous en répons.

MATHURIN.

La perfide ! qu'il dise vrai ou non ; la v'là , morgué ! emboisée. Monsieur le Capitaine , mettez la main à la conscience , je sommes fiancés Claudeine & moi ; est-ce que vous voudriez me faire ce tort-là ?

ERASTE.

Que veux-tu que je te dise ? Je

202 COLIN-MAILLARD,
trouve Claudine si charmante , & tu
m'as fait tant de difficultés pour An-
gélique.....

MATHURIN.

Oh , passanguenne ! s'il ne tiant qu'à
ça , je vous en ferai encore davantage
pour stelle-ci.

ERASTE.

Nous trouverons moyen de les sur-
monter.

CLAUDINE.

Ça ne fera pas mal-aisé , Monsieur :
je vous veux déjà , moi , c'est le prin-
cipal ; il n'y a plus qu'à me demander
en mariage à ma mere , elle le voudra
bien aussi , je vous en répons.

MATHURIN.

Hom , masque !

ERASTE.

Je ferai tout ce qu'il faudra faire ,
ne vous mettez pas en peine.

CLAUDINE.

Dépêchez - vous donc , Monsieur ,
je vous en prie ; je m'en vais faire

part de mon bonheur à tout le Village.

SCÈNE XIII.

ERASTE, MATHURIN.

MATHURIN.

ALLE ne me dit pas adieu tant seulement. Queu dommage qu'alle soit si gentille & si changeuse ! Comment faire ?

ERASTE.

Oh çà ! mon pauvre garçon , enfeigne-moi vîte , je te prie , où demeure la mere de cette aimable enfant.

MATHURIN.

Comment , morgué ! que je vous l'enfeigne ? J'aimerois mieux que vous fussais pendu.

ERASTE.

Tu ne veux pas me le dire. Je le saurai de quelqu'autre.

MATHURIN.

Mais acoutez donc , Monfieu le Capitaine , une petite parole.

ERASTE.

Hé bien ?

MATHURIN.

Est-ce que vous êtes fou , de vouloir époufer cette petite criature-là ? C'est une maligne bête , je vous en avartis.

ERASTE.

Elle me paroît fi simple , fi douce !

MATHURIN.

Alle ne vaut rian , ne vous y fiez pas.

ERASTE.

Je ne faurois me perfuader cela.

MATHURIN.

Alle me change pour vous , parce que je ne fis que Jardinier , & que vous êtes Capitaine ; alle vous changera contre queuque Colonel , prenez-y garde. Hé ! fi ! c'est une volage.

ERASTE.

Je trouverai moyen de la fixer.

MATHURIN.

Hé, morgué! n'entreprenez pas ça; c'est une dévargondée, une petite libartine.

ERASTE.

Quelle apparence que tu difes vrai? tu veux l'épouser.

MATHURIN.

C'est que ça est bon pour moi, qui ne fis que du village: mais vous....

ERASTE.

Mon parti est pris, rien ne me peut changer.

MATHURIN.

Hé! ne me baillez pas cette mortification-là, Monsieu le Capitaine. Comme on se moquera de moi!

ERASTE.

Je n'y faurois que faire.

MATHURIN.

Je vous en prie.

ERASTE.

Non.

MATHURIN.

Je me boute à vos pieds.

ERASTE.

Cela est inutile.

SCENE XIV.

ERASTE, LÉPINE, MATHURIN.

LÉPINE.

COMMENT donc ? qu'est-ce que cela signifie, Monsieur ? C'étoit nous qui priions tantôt cet animal-là, & je le trouve à vos genoux.

ERASTE.

Ah ! mon pauvre Lépine, il s'est fait depuis tantôt aussi d'étranges révolutions dans mon cœur.

LÉPINE.

Comment donc, Monsieur ?

MATHURIN.

Il va épouser mon accordée.

LÉPINE.

Ton accordée !

MATHURIN.

Oui, il est tombé tout subitement amoureux de Claudeine.

LÉPINE.

Ah ! Monsieur, où est la charité ?
Voudriez-vous faire ce tort-là à ce
pauvre diable ?

MATHURIN.

Oui.

ERASTE.

Ma passion est trop vive, je n'en
suis pas le maître.

LÉPINE.

Il faut l'être, Monsieur : allons ;
allons un peu d'humanité ; voilà un
pauvre coquin que vous mettez au
désespoir.

MATHURIN.

Cela est vrai. Parlez pour moi,

208 COLIN-MAILLARD,
Monfieu Lépeine , je vous en conjure.

LÉPINE.

As-tu une bourse?

MATHURIN.

Je vous ferai un billet de cent francs.

LÉPINE.

De cent francs? Je fuis plus honnête que toi , je l'accepte. Oh ! ça , Monsieur , il faut avoir un peu de confcience dans la vie. Voilà des gens qui font fiancés une fois , je regarde cela , moi , comme mari & femme ; & pour une petite fantaisie qui vous paffe dans la tête , vous venez troubler la paix d'un ménage ; cela n'est pas bien.

MATHURIN.

Oui , ça feroit fort malhonnête , Monfieu le Capitaine.

LÉPINE.

Le voilà rêveur..... nous en viendrons à bout. Le beau deffein à un homme comme vous , d'époufer une payfanne ? une petite étourdie appa-

remment , sans conduite , sans jugement , sans retenue , sans scrupule !

MATHURIN.

Alle est encore pis que vous ne dites.

LÉPINE.

Il en reviendra , laissez - moi faire. Elle vous fera peut - être au premier jour le même tour qu'alle fait à cet homme-ci.

MATHURIN.

C'est ce que je li disois , Monsieur de Lépeine.

LÉPINE.

Et cependant vous rompez pour elle des engagements très-solides ; vous oubliez Mademoiselle Angélique.

ERASTE.

J'ai peine à l'oublier , je te l'avoue ; l'amour combat encore un peu pour elle.

LÉPINE.

Il faut se laisser vaincre , Monsieur ; il faut se laisser vaincre.

210 COLIN-MAILLARD,
MATHURIN.

Oui, il n'y a point de honte à ça.

ERASTE.

Un tendre souvenir me rappelle à
ses charmes.

MATHURIN.

Retournez-y, Monsieur le Capitaine.

ERASTE.

J'y trouve tant d'obstacles.

MATHURIN.

Morgué ! je les leverons ; ne vous
boutez pas en peine.

ERASTE.

Non , je fais cas de ta fidélité ; je
ne veux point que tu trahisses ton
maître.

MATHURIN.

Oh , paffangué ! je le trahirai.

LÉPINE.

Voilà un fort honnête garçon , Mon-
sieur.

ERASTE.

Il mourroit de douleur.

MATHURIN.

Morguenne ! il n'importe : que j'aie Claudeine.

ERASTE.

Ce feroit une trop grande perfidie à toi de me livrer une personne qu'il regarde comme sa femme.

MATHURIN.

Ça n'y fait rien , je vous la livrerai. J'aime mieux que vous épousais sa femme que la mienne.

LÉPINE.

Il a raison , Monsieur : il n'y aura point de mal à tout cela , je n'y trouve qu'un petit inconvénient.

MATHURIN.

Pargué ! je n'y en trouve point, moi.

LÉPINE.

Hom ! si fait , si fait , il y en a.

ERASTE.

Comment , qu'est-ce ?

LÉPINE.

Monfieur Robinot s'informe de nous dans le Village : on eft venu de fa part au cabaret demander qui nous fommes.

ERASTE.

Hé bien ?

LÉPINE.

Avant qu'Angélique fe foit déterminée à ce que vous fouhaitez , il fe paſſera du tems peut-être ; de jeunes filles qui ſortent du Couvent ſont un peu barguigneuſes quelquefois.

ERASTE.

Hé bien ?

LÉPINE.

Hé bien ! hé bien ! ſi Monſieur Robinot vient à ſavoir que c'eſt vous qui êtes ici , il ſe tiendra ſur ſes gardes ; & cela rendra l'exécution de vos projets plus difficile.

ERASTE.

Tu as raifon ; que faire à cela ?

MATHURIN.

Que faire ? il n'y a qu'à déloger du

cabaret , faire semblant de partir , & changer de figure.

ERASTE.

Comment , changer de figure !

MATHURIN.

Parguenne ! oui. J'ai un grand dadais de cousin qui est tout fait comme vous , il vous baillera un habit ; j'en baillerai un à votre homme , moi : nan vous prendra pour queuques Payfans des environs , & vous aurais comme ça tout le tems d'ajuster toutes vos manigances.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens , Monsieur : ne perdons point de tems ; allons.

MATHURIN.

Venez , venez , je vous aurons biantôt fagotés ; & puis après ça je songerons au reste.

LÉPINE.

Dépêchons , Monsieur : voilà un bon garçon ; ce seroit conscience de lui prendre son accordée.

SCENE XV.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

MATHURIN, holà, ho ! Mathurin , écoute donc , j'ai quelque chose à te dire.

MATHURIN.

Bon ! tant mieux ; j'ai à te parler itou , moi : je m'en vas revenir.

CLAUDINE.

Ma mere dit que tu ailles vîte la trouver , qu'il faut que tu lui rendes sa parole.

MATHURIN.

Oh , pargué ! nannin , je ne li rendrai pas , je ne sis pas si bête ; & tu feras trop heureuse de me r'avoir : va , laisse faire.



SCÈNE XVI.

CLAUDINE , *seule.*

JE serai trop heureuse de le r'avoir !
Il aura dit du mal de moi à ce Monsieur , peut-être : mais cela n'aura rien fait , il m'aime trop. Mais voici cette Mademoiselle Angélique.

SCÈNE XVII.

ANGÉLIQUE , CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

AH ! ma pauvre Claudine , à quoi t'amuses-tu donc ? - que tu es lente !
As-tu trouvé ce jeune Monsieur ?

CLAUDINE.

Oui vraiment , je l'ai trouvé : mais je crois que vous l'avez perdu , vous ,
Mademoiselle Angélique.

216 COLIN-MAILLARD,

ANGÉLIQUE.

Je l'ai perdu ! Comment ?

CLAUDINE.

J'ai eu beau lui dire que vous lui vouliez parler , que Monsieur Robinot n'y étoit pas , que ce seroit un grand plaisir pour vous de le voir.

ANGÉLIQUE

Hé bien ?

CLAUDINE.

Il m'a dit que ce n'en seroit pas un pour lui , qu'il aimoit mieux demeurer avec moi.

ANGÉLIQUE.

Demeurer avec toi !

CLAUDINE.

Oui vraiment ; & que , si je voulois l'aimer , il y demeureroit toute sa vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien ! Mademoiselle , je l'ai bien voulu.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Comment , impudente !

CLAUDINE.

Impudente ! Oh ! doucement , s'il vous plaît : je serai bientôt plus grande Dame que vous. Mais voyez un peu avec son impudente !

ANGÉLIQUE.

Ce qu'elle me dit là n'est pas concevable : elle a perdu l'esprit , ou bien Eraste est devenu fou. Non , non , il n'y a point d'apparence qu'il la préfère à moi.

CLAUDINE.

Il n'y a pas d'apparence ! Ah ! voyez donc comme il n'y en a point. Hom ! quand j'aurai de belles pierreries aux oreilles , avec ces beaux habits dorés , dans ce beau carrosse qu'il me fera faire.....

ANGÉLIQUE.

Elle extravague assurément. Ma pauvre Claudine , ma chere enfant , parlons sérieusement , je te prie :

218 COLIN-MAILLARD,

CLAUDINE.

Je vous parle sérieusement aussi.

ANGÉLIQUE.

Erasfe est amoureux de toi?

CLAUDINE.

Comme un perdu. Il m'épouse dès demain : il est allé demander le consentement de ma mere.

ANGÉLIQUE.

Il est allé demander le consentement de ta mere?

CLAUDINE.

Oui vraiment ; & il est si hâté , si hâté de m'épouser , qu'il m'épouserait sans ça , si je voulois. Demandez à Mathurin , on va me défiancer d'avec lui.

ANGÉLIQUE.

Tout cela peut être. Elle parle avec une confiance qui m'assassine ; & ce qui me désespere le plus , je ne vois point Erasfe : il devrait me chercher , il m'évite , il est infidele.

CLAUDINE.

Oh ! pour ça oui , je vous en réponds : demandez à Mathurin , vous dis-je ; il m'a chanté pouille , il est aussi fâché que vous , & il n'y a que le Monsieur & moi qui soyons bien-aises.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Claudine , Claudine ! vous m'avez trahie.

CLAUDINE.

Je vous ai trahie , moi ! Je ne vous connois quasi point : suis-je obligée de refuser ma fortune pour l'amour de vous ? Non pas , s'il vous plaît : je ne suis pas si sottte ; il faut prendre son bon , quand on le trouve.

ANGÉLIQUE.

Non , cela n'est point ; ce sont des contes : je ne suis point assez touchée de cette prétendue perfidie ; j'y serois plus sensible , si elle étoit véritable. Mais qu'elle le soit ou non , il néglige de me voir & de me parler pendant l'absence de Monsieur Robinot ; cette apparence de mépris lui coûtera cher ,

220 COLIN-MAILLARD,
s'il m'aime encore ; & s'il ne m'aime plus , il ne jouïra pas au moins du plaisir de croire qu'on ne l'aura pas prévenu.

CLAUDINE.

Oui , c'est bien dit. Oh ! pour ce qui est de cela , vous ne sauriez mieux faire que de prendre votre parti.

ANGÉLIQUE.

Si je le prendrai ! Dussé je le reste de mes jours traîner une vie languissante & malheureuse avec Monsieur Robinot , prévenons , du moins en apparence , en lui donnant la main , la honte de n'avoir pu garder un cœur qui devoit n'être qu'à moi.

CLAUDINE.

C'est bien prendre la chose. Hé ! tenez , le voilà tout à propos.



SCENE XVIII.

M. ROBINOT , ANGÉLIQUE ,
CLAUDINE.

M. ROBINOT.

AH, ah ! c'est vous, mignonne ? Vous voilà bien émue ! Qu'avez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Je suis dans un état un peu violent , Monsieur , je vous l'avoue ; & les moments de votre absence ont donné lieu à des réflexions qui m'ont très-cruellement agitée.

M. ROBINOT.

Comment , comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Ne vous allarmez point , elles n'ont servi qu'à me faire sentir tout le tort que j'avois de refuser l'offre de votre cœur.

CLAUDINE.

Voilà bien du changement, Monsieur, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que je dois mon éducation, & la reconnoissance que j'en ai ne fauroit souffrir de retardement: trop heureuse, si le don de ma main peut aujourd'hui m'acquitter envers vous du soin que vous avez pris de mon enfance.

M. ROBINOT.

Ah, le charmant aveu! Les douces paroles! Je ne me sens pas de joie, & il ne tient qu'à moi de mourir de plaisir tout subitement.

CLAUDINE.

C'est moi, Monsieur, qui suis cause de ça.

M. ROBINOT.

Toi, Claudine? Que je te suis redevable! Oh! pour cela, mignonne! je ne m'attendois pas à te trouver si raisonnable à mon retour. Ces sentimens-là te sont venus bien à propos;

mon cousin le Bailli doit arriver dans un moment avec nos articles tout dressés & tout prêts à signer , & notre mariage est une affaire à terminer dès demain, si nous voulons.

ANGÉLIQUE.

Dès demain, Monsieur ! Non, dès aujourd'hui : point de retardement.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui ! Ces personnes de Paris sont bien pressées !

M. ROBINOT.

Mais aujourd'hui, mignonne.....

ANGÉLIQUE.

Vous hésitez, Monsieur, & vous voulez que je croie que vous m'aimez !

M. ROBINOT.

Il y a dans ces sortes d'affaires de certains délais auxquels il faut bien...

ANGÉLIQUE.

Les délais ne me conviennent point.

M. ROBINOT.

Cela est admirable ! Oh bien !

mignonne ! on vient à bout de tout avec de l'argent , je m'en vais voir ce qui se peut faire , & je t'en viendrai dire des nouvelles. Ah , l'heureux changement ! l'heureux changement ! Adieu , ma poule.

SCENE XIX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

LE voilà presqu'aussi aise que moi.

ANGÉLIQUE.

A quoi je m'engage , & quelle résolution viens-je de prendre ! Mais que vois-je ? Ah , juste Ciel !

CLAUDINE.

Ah ! c'est lui , c'est ce Monsieur qui m'aime , & qui s'est habillé en Payfan pour me faire plaisir.

ANGÉLIQUE.

L'indigne Amant ! je n'en puis plus douter , c'est un perfide.

SCÈNE XX.

ERASTE, ANGÉLIQUE,
CLAUDINE.

ERASTE.

CHARMANTE Angélique ! je mourrois d'impatience.....

CLAUDINE.

Avez-vous vu ma mere , Monsieur ?

ERASTE.

Non , pas encore La tante de Monsieur Robinot vous a-t-elle parlé d'un dessein. ...

CLAUDINE.

Mais dépêchez-vous donc de parler à ma mere , Monsieur , s'il vous plaît.

ERASTE.

Tout à l'heure. Vous ne me dites mot ; me méconnoissez-vous , Angélique ? Je le pardonnerois à vos yeux ; mais votre cœur devroit vous dire

226 COLIN-MAILLARD,
que sous cet habit de Payfan vous
voyez le tendre, l'amoureux Eraste.

ANGÉLIQUE.

Ah, scélérat!

ERASTE.

Moi scélérat! aimable Angélique.

CLAUDINE.

Mais qu'est-ce que c'est donc que ça,
Monsieur? vous disiez que vous ne
la verriez plus, & vous lui parlez
plutôt qu'à moi?

ANGÉLIQUE.

Cet habillement-là vous sied à mer-
veille, & celle pour qui vous l'avez
pris vous est bien redevable. Adieu,
Monsieur.

ERASTE.

Je veux vous expliquer.....

ANGÉLIQUE.

Ne me suivez pas.

ERASTE.

Voulez-vous ma mort?

ANGÉLIQUE.

Non , vraiment ; vivez , Monsieur le Payfan , vivez pour votre aimable Payfanne , & jouïſſez avec elle.....

ERASTE.

Quelle eſt votre erreur , Angélique ! il faut vous dire.....

CLAUDINE.

Elle eſt fâchée de ce que vous m'aimez , & elle va épouſer Monsieur Robinot par dépit.

ERASTE.

Epouſer Monsieur Robinot !

ANGÉLIQUE.

Oui , traître ! & mon plus grand chagrin , c'eſt que cela ne puiſſe pas t'en donner.

ERASTE.

Adorable Angélique , écoutez.

ANGÉLIQUE.

Ne me ſuivez pas , vous diſ-je.

ERASTE.

Ah ! je ne vous quitterai point .

228 COLIN-MAILLARD,
aimable Angélique, que je ne me sois
justifié du crime imaginaire que vous
m'imputez.

SCENE XXI.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

COMME il court après Mathurin,
qu'est-ce que ça veut dire?

MATHURIN.

Il y a, morgué ! bian de la bisar-
rerie là-dedans.

CLAUDINE.

Je n'y comprends rien.

MATHURIN.

Je m'en vais te l'expliquer. Ce sont
des drôles de parsonnes que ces gens
de Paris.

CLAUDINE.

Comment ?

MATHURIN.

Quand ils font Monfieux , ils cou-
ront les Payfannes ; s'habillont-ils en
Payfans , c'est aux Damoifelles qu'ils
en veulent. Ils ne faifont jamais rien
de ce qu'ils doivent faire. Ha , ha ,
ha !

CLAUDINE.

Ah ! Mathurin ; je crois que celui-
ci s'est moqué de moi , mon pauvre
Mathurin.

MATHURIN.

Oui - dà , oui - dà , ça fe pourroit
bian ; ils font un tantinet gauffeux ,
ces drôles - là.

CLAUDINE.

Les vilaines gens ! Tu vaux mieux
que tout ça , toi , Mathurin ; tu n'es
point trigaud.

MATHURIN.

Oh , morgué ! non.

CLAUDINE.

Tu reviens fi aifément , quand on
t'a donné quelque chagrin !

MATHURIN.

Ça est vrai, je n'ai point de fiel.

CLAUDINE.

Hé bien ! touche donc-ia. Va, je t'aime mieux que personne.

MATHURIN.

Oh ! nennin, nennin ; je ne te veux point faire perdre ta fortune.

CLAUDINE.

Je n'en veux point d'autre que la tienne.

MATHURIN.

Non, je te veux voir dans ce biau carrosse, avec cet habit d'or & ces pend'oreilles.

CLAUDINE.

Bon ! c'est encore un bon nigaud avec ses contes ! Va ! Mathurin, je n'y ferai plus attrapée.

MATHURIN.

Tu me le promets, au moins ?

CLAUDINE.

Oui, je te le promets.

MATHURIN.

Hé bian ! v'là qui est fait , je te le pardonne. Stapendant , vois-tu ! autant c'en feroit , si j'avions déjà été mari & femme ; t'étois folle de li , & il n'en faut , morgué ! pas plus que ça pour gâter un ménage.

CLAUDINE.

Tu as raison.

MATHURIN.

C'est que , vois-tu ! Claudeine , il est bon qué tu saches ça. Il en est du ménage , vois-tu ! comme d'une charrue , où sont attelés le mari & la femme ; tant qu'ils tirent tous deux de conçart , la charrue va bian ; mais si la femme se met queuque fantaisie dans la çarvelle , le mari se chagraine ; l'un tire à dià , l'autre à uriau ; la charrue deviant mal attelée , & le ménage s'en va à tous les diables.

CLAUDINE.

Cela est fort bien dit , Mathurin.
Que tu as d'esprit !

MATHURIN.

Oh ! ce n'est pas par l'esprit que je fais ça, c'est par l'expérience ; & ma défunte, à moi, tiroit à uriau autant que parsonne de sa sorte : mais, acoute donc , ne vas pas faire de même.

CLAUDINE.

Non , non ; va , ne crains rien.

MATHURIN.

V'là nos gens qui reviennent , & qui ne querellent plus.

CLAUDINE.

C'est cette bonne Madame qui les a raccordés.



SCÈNE XXII.

Madame BRILLARD , ERASTE ,
ANGÉLIQUE , MATHURIN ,
CLAUDINE .

ANGÉLIQUE .

NE me trompez-vous point , Eraste ?

Madame BRILLARD .

Non ; je suis caution de sa sincé-
rité .

ERASTE .

S'il vous en faut encore quelqu'au-
tre , voilà Mathurin qui vous rendra
compte

MATHURIN .

Tout ce qu'il en faisoit n'étoit que
gaufferie . Je sommes raccommodés
moi & Claudeine .

CLAUDINE .

Oui ! C'est un plaisant visage , vrai-
ment ! d'avoir cru se moquer de moi ;
on donne bien là-dedans !

ANGÉLIQUE.

Ah ! qu'ai-je fait, Eraste ? vous n'êtes point coupable, vous m'aimez ; & mon dépit m'a fait promettre à Monsieur Robinot de l'épouser dès aujourd'hui.

ERASTE.

Je dégagerai votre parole ; avouez-moi de tout seulement, & consentez au dessein que l'on vous a dit.

ANGÉLIQUE.

M'en aller seule avec vous ! Prendre la fuite !

Madame BRILLARD.

Je vous accompagnerai, moi ; je servirai de chaperon, j'aime à voyager.

ANGÉLIQUE.

C'est une démarche si peu de mon goût !

MATHURIN.

Paix, voilà Monsieur Robinot.

ANGÉLIQUE.

Sa présence me détermine. Je ferai tout ce que vous voudrez, Eraste.

SCÈNE XXIII.

M. ROBINOT , ANGÉLIQUE ,
Madame BRILLARD , ERASTE ,
CLAUDINE , MATHURIN .

M. ROBINOT .

ME voilà de retour , moutonne , &
tu seras mariée dès ce soir , comme
tu le souhaites .

ANGÉLIQUE .

Que cet espoir me flatte agréablement , Monsieur , & que je serai contente de ma destinée !

M. ROBINOT .

La pauvre enfant , comme elle m'aime ! Vous voyez , ma tante .

Madame BRILLARD .

Cela est vrai , mon neveu ; je le fais mieux que personne .

M. ROBINOT .

Qui est cet homme-là , Mathurin ?
J'ai quelque idée de son visage .

MATHURIN.

La grande merveille! vous l'avez queuquefois vu ici, peut-être. C'est un de mes cousins d'auprès de Bourgenville, qui ayant ouï dire dans le Village qu'on disoit qu'il y avoit ici des Ménétriers.

M. ROBINOT.

Oui, j'ai donné ces ordres-là: y avez-vous songé, ma tante?

MATHURIN.

Parguenne oui! c'est moi qui les ai avartis, & ils ne tarderont pas à venir... Hé bian! l'ai-je dit? Qui ne les voit, les entend; les v'là eux-mêmes avec tout le Village.

M. ROBINOT.

Ils viennent le plus à propos du monde; rangeons-nous, faisons-leur place. Ah! mignonne, je ne me sens pas de joie, & je vais cabrioler comme un jeune homme de quinze ans.



(*Les Violons, Hautbois, Paysans & Paysannes occupent les deux côtés du Théâtre.*)

PREMIER AIR.

Chantons, cabriolons, dansons,
 Pour amuser une aimable Jeunesse.
 Un galant furanné se fert de nos chansons:
 Venez, fillettes & garçons,
 Prendre part à notre allégresse.
 Sans effaroucher les barbons,
 Quand on veut plaire à sa maitresse,
 Les plaisirs font de toutes les saisons.

ENTRÉE.

SECOND AIR.

Un vieux corbeau,
 Amant d'une jeune hirondelle,
 Ne vouloit pas qu'un franc-moineau
 S'approchât d'elle:
 Mais cet amoureux passereau,
 Sous une figure nouvelle,
 S'empara du cœur de la belle;
 Et le laid, le vilain oiseau,
 En eut dans l'aile.

E N T R É E.

TROISIEME AIR. *Premier Couplet.*

Ne nous parlez point d'un amant
 Qui près de nous pleure & soupire,
 Pour mieux nous prouver son tourment;
 Mais de celui qui nous fait rire,
 Qui mene au bal, à l'opéra;
 Le bon amant que celui-là!

Second Couplet.

Ne me parlez point de maman
 Qui ne chante pour toute note
 Que la retraite où le couvent:
 Mais d'une qui vendroit sa cotte
 Pour nous tirer du célibat;
 Bonne maran que celle-là!

ANGÉLIQUE.

Ah! c'est assez chanter, danser;
 changeons d'amusement, Monsieur, je
 vous en prie.

MATHURIN.

Alle a raison, j'aime itou la divar-
 sité, moi.

M. ROBINOT.

Tout comme tu voudras, fanfan ; tu n'as qu'à dire.

ANGÉLIQUE.

Jouons à quelques petits jeux.

MATHURIN.

Oui, à cache-cache-mitoulas, à la cleumifette, à la queuleuleu.

CLAUDINE.

Oh ! non, non, à Colin-Maillard : c'est un joli jeu que Colin-Maillard, n'est-ce pas, Monsieur ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! oui, j'aime le Colin-Maillard à la folie.

M. ROBINOT.

Ah, si ! je ne le puis souffrir, moi. Dispensez-moi, mignonne. . . .

ANGÉLIQUE.

Oh ! non, Monsieur, vous y jouerez : cela seroit beau vraiment, qu'au mo-

240 COLIN-MAILLARD,
ment de ce qui va se faire, vous man-
quassiez de complaisance !

M. ROBINOT.

Mais, c'est que

CLAUDINE.

Allez, allez, Monsieur, ne craignez
rien ; il n'y a point de Monsieur dans
le cabinet.

M. ROBINOT.

Et dans la grande huche, n'y est-il
point encore, Blaise ?

MATHURIN.

Hem, plaît-il ? Qu'est ce que vous
dites de Blaise ?

CLAUDINE.

Il dit qu'il fera tout ce qu'on vou-
dra, qu'il en est bien aise. Ça, ça, al-
lons vite ; au doigt mouillé, voyons
qui le fera.

ANGÉLIQUE.

Donne, donne-moi ; que je tire la
première.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Non pas, s'il vous plaît: c'est au maître du logis que l'honneur appartient; & il est bon qu'une femme s'accoutume de bonne heure à porter respect à sa personne. Allons, Monsieur.

M. ROBINOT.

Allons, je le veux bien, voyons. Claudine est fille d'ordre.

CLAUDINE.

Et vous êtes Colin-Maillard, Monsieur. Tiens, Mathurin, voilà un mouchoir blanc; bouche lui bien les yeux.

M. ROBINOT.

Le fort tombe toujours sur moi, cela est étrange.

MATHURIN.

Oui, mais stapendant que je jouerons, que les Ménétriers jouïent itou; & poursuivons de nous divartir, ça n'en sera que mieux. On ne prendra pas sti-là qui chante.

(*Pendant que Mathurin bande les yeux*
Tome IV. L

242 COLIN-MAILLARD,
à M. Robinot , le Divertissement
continue.)

PREMIER AIR.

Au jeu d'amour , comme à Colin-Maillard,
Tout dépend du hafard.

Sous un bandeau que peut fervir l'adresse ?
Tel échappe fouvent que l'on croit tenir bien ;
Four prix d'une longue tendresse ,
Tel croit tenir le cœur de fa maitresse ,
Qui fouvent ne tient rien.

(*Entrée de gens qui jouent à Colin-
Maillard avec Monsieur Robinot.*)

B R A N L E.

Premier Couplet.

Amants , qu'un jaloux inquiète ,
Sachez profiter du hafard ;
Et faites vite la retraite ,
Pendant qu'il fait Colin-Maillard.

(*Erafte , Angélique , & Madame Brillard s'en vont précipitamment , & l'on continue de chanter.*)

Second Couplet.

Monsieur Robinot , homme fage ,

Ferme les yeux; le fin renard !
 Il ne verra pas son dommage ,
 Tant qu'il fera Colin-Maillard.

SCÈNE XXIV.

LE BAILLI, M. ROBINOT,
 MATHURIN, CLAUDINE.

LE BAILLI.

AH, ah! qu'est-ce que ceci! Fort bien; je suis bien-aïse de voir ainsi tout le Village en joie à la veille d'une noce.

M. ROBINOT.

Ah, parbleu! je tiens quelqu'un, pour le coup; il ne m'échappera pas. C'est un homme justement; oui, c'est Mathurin.

LE BAILLI.

Non, c'est moi, cousin; je ne suis pas du jeu, mais il n'importe.

MATHURIN.

Oh, parguenne! Monsieur, vous êtes

224 COLIN-MAILLARD,
pris pour dupe , vous croyais me tenir :
allons , allons , rebouchez-vous les yeux.

M. ROBINOT.

Non , voilà qui est fini , je ne saurois
plus jouer , cela m'étouffe ; continuez
vous autres. Hé bien , cousin ?

LE BAILLI.

J'ai votre affaire toute prête dans
ma poche ; le contrat tout dressé , il n'y
a qu'à le signer.

M. ROBINOT.

Oui , c'est bien dit , signons. Je n'ai
jamais rien fait avec tant de joie. Allons,
mignonne. . . Comment donc ! où est
Angélique ?

MATHURIN.

Pargué ! Monsieur , pendant que je
jouons à Colin-Maillard , je crois qu'elle
est allé jouer à la cleumifette.

M. ROBINOT.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURIN.

Vous apportez le contrat trop tard ,

Monfieu le Bailli; la mariée eft partie.

M. ROBINOT.

Angélique partie !

MATHURIN.

Oui, v'là Madame votre tante & le coufin de Bourgenville qui l'emmenont; ils l'avont enrôlée, & ils difont que c'eft une recrûe pour un Capitaine.

M. ROBINOT.

Pour un Capitaine ?

CLAUDINE.

C'eft ce Monsieur du cabinet d'hier au foir.

M. ROBINOT.

Ah ! je fuis trahi, je fuis affaffiné !

CLAUDINE.

Vous n'êtes pas heureux à Colin-Maillard, n'y jouez plus.

M. ROBINOT.

Vous étiez tous de concert; vous êtes des coquins, des canailles. Allons,

coufin , ils ne peuvent être loin , courons après ; & , si je les attrape , je ferai tout pendre , & ma tante , & Angélique même.

SCENE DERNIERE.

CLAUDINE , MATHURIN ,
& les Acteurs du Divertissement.

MATHURIN.

OH, palfanguenne ! il aura biau courir , il ne fera pendre parfonne. Allons , enfans , les Ménétriers font payés ; pendant qu'il courra , que chacun fe prenne par la main , & achevons notre branle. Je ne craignons plus le Capitaine , v'là une bonne épeine hors de mon pied : touche là , Claudeine.

Troisième Couplet du Branle.

Au cœur d'une jeune galante ,
Amants , voulez-vous avoir part ?

N'ayez point l'âme défiante,
Faites toujours Colin-Maillard.

Quatrieme Couplet.

Nombre de femmes & de filles
Seroient au Couvent tôt ou tard,
Si leurs maris ou leurs familles
Ne faisoient pas Colin-Maillard.

Cinquieme Couplet.

Quand une femme, à la Bassette,
Feint de plumer quelque Richard,
Loin d'interroger la Coquette,
Maint époux fait Colin-Maillard.

Sixieme Couplet.

Heureux qui rit d'une inhumaine,
Qui vit gai, content & gaillard:
A tout ce qui fait de la peine,
Heureux qui fait Colin-Maillard.

Septieme Couplet.

Aminte est sévère & cruelle,
Et rebute un Amant vieillard;
Qu'un jeune Amant soit auprès d'elle,
La belle fait Colin-Maillard.

Huitieme & dernier Couplet.

Votre plaisir nous intéresse,
Pour nos soins ayez quelque égard ;
Sur les défauts de notre Piece ,
Faites , Messieurs , Colin-Maillard.

F I N.

LE GALANT
JARDINIER,
COMÉDIE;

Représentée pour la première fois
le 10 Novembre 1704.

A C T E U R S.

M. DUBUISSON, Pere de Lucile.

Madame DUBUISSON.

LUCILE, Fille de M. Dubuiffon,

M. CATON.

M. BAVARDIN.

M. ORGON, Pere de Léandre.

LÉANDRE, Amant de Lucile.

LUCAS, Jardinier.

MATHURINE, Femme de Lucas.

LA MONTAGNE, Valet de Léandre.

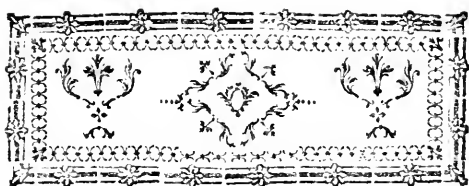
MARTON, Suivante de Lucile.

LA BOHÉMIENNE.

Un garçon Rotiffeur.

Troupe de Masques.

*La Scene est dans la Maison de Cam-
pagne de M. Dubuiffon.*



LE GALANT
JARDINIER,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. & Madame DUBUISSON.

Madame DUBUISSON.

OH! pour cela, Monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal votre tems pour faire ce mariage.

M. DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme; je fais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit,

d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, & il n'y a point de contre-tems pour s'en défaire.

Madame DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant qui a passé toute sa vie dans un Couvent, qui n'en sort que depuis quinze jours. . . .

M. DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie, cela ne connoît point le monde, cela meurt d'envie de faire connoissance; & il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du Couvent pour la marier, elle sera mariée, & tout au plus vîte.

Madame DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti, que celui que vous lui voulez donner.

M. DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frere l'Avocat, je m'étois résolu de la donner au fils de Monsieur Orgon, un de mes anciens camarades de Collège, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là; nous étions en paroles pour cela, Monsieur Orgon & moi; mais, outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin, qui s'est fait Capitaine malgré son pere, grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chere, & aimant les femmes.

Madame DUBUISSON.

Le grand malheur! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes; & si ma famille y avoit regardé de si près....

M. DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de Monsieur Orgon devoit être rendu à Paris il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son pere lui avoit écrit d'y venir pour cela, & l'on n'en a

ni vent ni nouvelle ; cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage , & cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin , ma femme , voulez-vous que je vous dise ? si je me hâte de la marier à ce Monsieur Ca-ton qui ne me plaît gueres , c'est que je suis prévenu que l'autre me plairoit encore moins , & que je veux me mettre hors d'état d'être persécuté par Monsieur Orgon , qui , comme l'on m'a dit , ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage ; & je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

Madame DUBUISSON.

Mais savez-vous bien que votre fille hait à la mort ce Monsieur Ca-ton , que vous voulez qu'elle épouse ?

M. DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort , c'est un vilain homme : mais il est fort riche , & en chemin de le devenir davantage ; cela fera une bonne maison , c'est un

homme qui ne dépenferoit pas une pistole mal-à propos.

Madame DUBUISSON.

Tenez , mon fils , c'est un vilain , un ladre , un vieux coquin , qui a vécu jusqu'ici d'une maniere fort ferrée , & qui , faute d'expérience , se repandra au premier jour en des dépenses excessives pour la premiere guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle : mais s'il étoit si raisonnable que vous le dites , il s'abstiendrait de ces bagatelles-là ; nous sommes ici à notre maison de campagne.

M. DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas & la cohue , & pour faire la noce à moins de frais.

Madame DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc votre Monsieur Caton , que vous trouvez si économe , de régaler tous les jours tout le Village ?

M. DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

Madame DUBUISSON.

De faire tirer des fusées , des feux d'artifice ?

M. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

Madame DUBUISSON.

De donner des violons & de la musique dans les avenues de notre bois ? L'impertinent , le sot ! A quoi cela est-il bon ?

M. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui , vous dis-je ; il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne , & j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

Madame DUBUISSON.

Bon , bon ! quelque chose là-dessous ! que pourroit-ce être ?

M. DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte, c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

Madame DUBUISSON.

Quand s'en va-t il cet animal-là? Il y a déjà dix ou douze jours qu'il est ici à pot & à rôt dans la maison.

M. DUBUISSON.

C'est le neveu de votre Jardinier; un Sergent de milice qui vient voir son oncle, en allant à la garnison.

Madame DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point de si longues visites, quand elles se font à mes dépens. Hom! votre Jardinier vous en fait bien passer, Monsieur Dubuiffon.

M. DUBUISSON.

A moi?

Madame DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrais bien savoir de quoi ce marouffe s'avise de prendre encore un garçon Jardinier

de surcroît , quand il y en a deux ici ?

M. DUBUISSON.

Ce sont les affaires.

Madame DUBUISSON.

Ce sont les vôtres , & tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, Monsieur Dubuiffon, vous êtes trop bon , trop facile , & cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage , & le mouvement de ce vilain carrosse de voiture , dont je ne saurois me remettre , j'ai une migraine si horrible, un si grand mal de tête....

M. DU BUISSON.

Allez , ma femme , allez vous mettre sur votre lit , & ne vous inquiétez de rien , laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du Jardinier avec qui je suis bien-aïse d'avoir quelque petite conférence.

Madame DUBUISSON.

Je vous laisse , Monsieur Dubuiffon : mais si vous m'aimez , ne vous hâtez point de conclurre ce mariage.

SCENE II.

M. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

HÉ bien , qu'as-tu appris ? fais-tu quelque chose ? as-tu quelque éclaircissement ?

LA MONTAGNE.

Oh ! vraiment oui , Monsieur , vous avez soupçonné juste. Toutes ces Fêtes-là , toute cette musique qui nous fait coucher si tard , & qui nous éveille si matin.....

M. DUBUISSON.

Hé bien ?

LA MONTAGNE.

Hé bien ! Monsieur , c'est quelque joli homme amoureux de Mademoiselle votre fille , qui fait toutes ces galanteries-là assurément.

M. DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de Monsieur Caton?

LA MONTAGNE.

Comment, de Monsieur Caton ? ce vilain Monsieur, qui est ici depuis quelques jours ? Est-ce que... Mais par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une chose.... Oui, justement.... Mais cet animal-là auroit-il l'esprit.... Oui-dà, oui-dà, quelque vilain qu'on soit, l'Amour donne des manières quelquefois. Allez, Monsieur, je me rappelle des choses ; il faut que ce soit lui, sur ma parole.

M. DUBUISSON.

Mais sur quoi fonder tes conjectures ?

LA MONTAGNE.

Sur quoi ! il est fort riche, Monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oh ! beaucoup,

LA MONTAGNE.

Et passablement fat, à ce qu'il me paroît.

M. DUBUISSON.

Oh! pour cela.... C'est ce que....

LA MONTAGNE.

C'est-lui, Monsieur. Il n'y a qu'un homme riche & sot qui puisse faire ces dépenses là.

M. DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le Village, encore?

LA MONTAGNE.

Dans le Village, Monsieur? Je ne m'en suis pas tenu-là, j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

M. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris?

LA MONTAGNE.

Oui, vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici; & il y envoie, lui, deux ou trois fois par jour. Il y a trois ou quatre personnes dans le Village qui ne font autre chose qu'aller & venir.

M. DUBUISSON.

L'extravagant !

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance de ces Messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

M. DUBUISSON.

Hé bien, hé bien ?

LA MONTAGNE.

Hé bien ! Monsieur, nous sommes arrivés : l'un a été dans la rue Saint-Honoré, chez des Marchands d'étoffes ; l'autre chez des Marchands Joailliers, sur le quai des Morfondus ; celui-ci chez Crépy, celui-là chez la Morliere.

M. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour Monsieur Caton, & ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les employât.

LA MONTAGNE.

Non, vraiment ; ce sont des gens fort discrets, mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des Joail-

liers, des Marchands de vin, des Rotisseurs.... Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit; & je ne crois pas, moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

M. DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fût lui : mais je ne vois rien encore qui me persuade.....

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est déjà beaucoup que de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclurre, Monsieur.

M. DUBUISSON

Non ; je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE.

Vous ne sauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si....

M. DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclaircissement. Toi, ne pars point pour ta garnison, que ce mystere ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de quitter dans le fort de cette affaire ci, Monsieur.

M. DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnoissance, & pour le peu que j'en mériterai de sa part... Mais voici la Jardiniere.

SCENE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

AH ! vous voilà, Monsieur de la Montagne ; il y a une heure que votre maître....

LA

LA MONTAGNE.

Hé ! paix , paix , Madame Mathurine ; êtes vous folle de ne me pas appeller votre neveu ?

MATHURINE.

Ah ! vous avez raison , & je n'y songeois pas. Votre maître donc , il y a une heure....

LA MONTAGNE.

Encore ? Ah ! tout est perdu. Avez-vous le diable au corps , ma tante Mathurine ? Est-ce que j'ai un maître , moi ?

MATHURINE.

Oui , voirement , vous en avez un. Ce jeune Monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être garçon Jardinier , n'est-ce pas votre maître ? Que voulez-vous dire ? Est-ce que je suis une bête ?

LA MONTAGNE.

Oh ! pour cela oui , très-fort. Votre garçon Jardinier est un Jardinier , & moi je suis votre neveu , Sergent de Milice. On vous a cent fois....

MATHURINE.

Ça est vrai , j'ai tort , je n'y ferai plus attrapée.

LA MONTAGNE.

A la bonne heure : mais pour éviter les inconvénients , il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir , ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre maî... Le garçon Jardinier , vous cherche pour vous parler , mon neveu de la Milice.

SCENE IV.

MATHURINE, *seule.*

ILS avont biau faire & biau dire , je ne saurois m'accoutumer à ce qui n'est point. Mais queule fantaisie à ce Monfieu de se faire payfan , & à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas ! Le voilà lui-mê-

me, il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.

S C E N E V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

BON JOUR, Mathurine ; je fis bien-aise que ce soit toi. Es-tu toute fine seule ?

MATHURINE.

Hé, parguene ! tu le vois bien.

LUCAS.

N'y a-t-il personne qui nous acoute ?

MATHURINE.

Non, voirement.

LUCAS.

Ce ne sont pas ici des vétileries, vois-tu !

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas ? Je ne t'ai jamais vu si étrange.

LUCAS.

Je le crois morgué ! bian , ma forteune est faite.

MATHURINE.

Ta forteune , dà ! Et la mienne , Lucas ?

LUCAS.

Paix , *motus* , Mathureine , & la tiennne itou. Oh ! ça , acoute ; te sens-tu capable de garder un secret bian secrettement ?

MATHURINE.

Oh ! pour ça oui. Tians , il m'est arrivé je ne fais combien de choses , que je me ferois plutôt fait hâcher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon ! il faut toujours faire comme ça ; c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine , & dis-moi tout au plutôt.

LUCAS.

Aga ! tians , Mathureine , je ne fais pas encore trop bian ce que c'est. Morgué ! pourquoi faut-il que je ne sachions pas lire ni l'un ni l'autre ?

MATHURINE.

Hé ! qu'est-ce que ça fait à notre forteune ?

LUCAS.

Ce que ça y fait ! Tians , v'là un papier qui est tombé de la poche de ce drôle que j'appelons notre neveu.

MATHURINE.

Hé bian ?

LUCAS.

Hé bian ! c'est le factoton de ce jeune Capitaine qui s'est fait garçon Jardinier.

MATHURINE.

Je le fais bian.

LUCAS.

Or ces gens-là , tu fais , remuont l'argent à la pelle ; ils font jouer ,

tu fais, jour & nuit les Ménétriers dans le Village; ils tirent, tu fais, des fusées & des artifices sur l'iau; ils m'avont baillé, tu fais, quinze pièces d'or, pour que le Capitaine devênt notre garçon, & son homme-de-chambre notre neveu, tu fais.

MATHURINE.

Hé bian? je fais, je fais. Si je fais tout ça, pourquoi me le dire?

LUCAS.

Ah, morguëne! bellement, Mathurine: tredame! t'es bian prompte. Ce que je te dis là, vois-tu! c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce Capitaine-là est un homme riche, vois-tu! queuque fils de Malto-tier; que c'est-là, vois-tu! queuque bon papier de conséquence, queuque contrat de construction, vois-tu! queuque lettre de change.

MATHURINE.

Ça pourroit bian être.

LUCAS.

J'ai morguëne! opinion que ça est.

Tatigué ! que d'envieux ! Que de gens fâchés dans le Village , quand ils varront Mathurine & Lucas dans un biau carrosse ! Car , vois-tu , je ne sommes pas pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent , crac , je me boute dans les affaires , je me fais Partifan , tu seras Partifanne ; j'acheterons queuque charge de Noblesse ; & pis , & pis on oub'ira ce que j'avons été ; & je ne nous en souviendrons morgué ! peut-être pas nous-nêmes.

MATHURINE.

Je deviendrons Nobles , Lucas !
J'aurions carrosse !

LUCAS.

Pourquoi non ? Je ne sommes pas les premiers Payfans qui aurions fait forteune.

MATHURINE.

Mais , acoute , Lucas , n'est-ce pas voler , que de ne pas rendre ce papier à ce Monsieur à qui il appartient ?

LUCAS.

Bon ! voler une feuille de papier !

Et puis après tout, il n'y a pas de mal à ça. Un Payfan prendra à un Capitaine, & au fils d'un Maltotier encore : ce n'est pas voler que ça, c'est prendre sa revanche.

MATHURINE.

Tu as raison. Montre-moi ce papier Lucas; donne, Lucas, donne.

LUCAS.

Bellement donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Hé! Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit des livres, je pense.

LUCAS.

Hé oui! tant-mieux, c'est de la meilleure, stelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage..... Hé, morgué! que fais-tu? t'es mal-adroite. Ce n'est pas comme ça que ça se tiant, c'est comme ça. J'ons déjà queuque connoissance, vois-tu! Tians, Mathureine, que je te montre: tout ce qui est blanc, vois-tu! c'est le papier; & tout ce qui est noir, c'est les lettres.

MATHURINE.

Tredame ! Lucas , tu fais déjà lire !

LUCAS.

Tredame , toi-même ! N'est-ce pas biau coup que de savoir faire la différence ? Mais voici nos deux drôles , ils donnent à plein collier dans l'ornière ; car je me doute qu'ils parlent de ça. Retourne-t-en à la cuisine , pendant que je m'en vais les acouter , moi , sans faire semblant de rien. Ah , ratigué ! que je fis un rusé marle !

SCENE VI.

LÉANDRE , LA MONTAGNE ,
LUCAS , *écoutant.*

LA MONTAGNE.

IL faut finir cette affaire-ci d'une manière ou d'une autre , Monsieur ; & si Monsieur votre pere est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles , je vous le garantis défunt , ou tout au moins fou à lier.

LÉANDRE.

Il est donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il perd l'esprit, vous dis je, & le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LÉANDRE.

Maraud!....

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, Monsieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez; on vous fait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point: tout le monde veut que des chenapans, que nous avons, dit on, trouvés en chemin, nous ont, vous & moi, greffés tous deux sur quelque vieux chêne.

LÉANDRE.

La ridicule imagination!

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici? Vous voilà

garçon Jardinier, vous qui ne savez pas comment croît une ciboule.

LÉANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris? Tu t'es informé de tout sans t'exposer.....

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela, oui, je vous en réponds: mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LÉANDRE.

Hé pourquoi?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu! Tenez, Monsieur, voilà les billets que fait courir Monsieur votre pere. Il y en a même d'affichés aux coins des rues. Où diantre aurai-je mis ce billet? Il sera tombé de ma poche, vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS, à part.

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de fortune!

LÉANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet ?
Que veux-tu dire ?

LA MONTAGNE.

Je ne fais ce que j'en ai fait : mais je vous en dirai le sens. *Trente pistoles à gagner, pour qui donnera chez Monsieur Orgon des nouvelles d'un jeune Officier perdu sur la route d'Allemagne ; le jeune homme de taille ni petite, ni grande, l'encolure déchargée, la jambe sèche, & qui porte au vent.*

LÉANDRE.

Tu te moques.

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS, à part.

Trente pistoles à gagner ? C'est toujours quelque chose. Achéons d'acouter, c'est le moyen d'apprendre.

LEANDRE.

Mon pere n'y songe pas ; le pauvre bon-homme ! J'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt son bon naturel. Allons, Monsieur, que cela vous touche; arrachez-vous à cette passion extravagante qui vous retient ici.

LÉANDRE.

Hé! le moyen de m'en arracher? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie personne, je vous l'avoue.

LÉANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je pars de l'armée dans la résolution d'obéir aux ordres de mon pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentimens-là ne vous ont pas duré.

LÉANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.

LÉANDRE.

On ne peut échapper à sa destinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grâce à la vôtre.

LÉANDRE.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Eloigné des Postes.

LÉANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le Carrosse de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hazard fait passer par-là tout à propos.

LÉANDRE.

J'y trouve une jeune Beauté, toute charmante, toute adorable.

LA MONTAGNE.

Cela est bien heureux.

LÉANDRE.

Que sa mere vient de retirer du Couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroît de charmes & de mérite.

LÉANDRE.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieues de Paris, qui se seroit défié de l'embuscade? Tous les ennemis ne sont pas au-delà de la frontière, Monsieur.

LÉANDRE.

Quel ennemi! il est d'un sexe à qui les plus grands hommes font gloire de céder.

LA MONTAGNE.

Bon! les plus grands hommes! Morale d'Opéra, Monsieur, fades discours. On ne se rend que quand on veut bien ne pas résister. Mais venons au fait, s'il vous plaît; j'ai eu la complaisance de m'accorder à vos visions, il faut continuer, puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile?

LÉANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne fait rien encore de votre amour?

LÉANDRE.

J'attends l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite?

LÉANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son père.

LA MONTAGNE.

Il a des engagements avec un autre.

LÉANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LÉANDRE.

Cela n'est rien, si tu n'acheves.

LA MONTAGNE,

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LÉANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela fera difficile.

LÉANDRE.

Cela ne fera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LÉANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien , Monsieur , vous avez réponse à tout. Malpeste ! quel embonpoint de bourse ! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre , & ce n'est pas-là la bourse uniforme du Régiment.

LÉANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crépy ?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien , je ruinerai votre Rival dans l'esprit de Monsieur Dubuiffon ; je lui mettrai sur

le corps toutes les sottises que vous faites. Prélents , bijoux , cadeaux , sérénades , j'ai pris mes mesures pour toutes choses. Voilà de l'argent , laissez-moi faire , les mesures ne manqueront pas , sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile.

SCENE VII.

LUCAS , LA MONTAGNE ,
LÉANDRE.

LUCAS.

HÉ ! garre , garre , enfuyez-vous-en. V'là Monsieur Dubuiflon qui vient envars ici ; il foupçonnera queuque chose , s'il vous trouve enemble.

LÉANDRE.

Il a raifon , je me retire.



SCENE VIII.

LA MONTAGNE, LUCAS.

LA MONTAGNE.

ET moi de mon côté.....

LUCAS.

Hé ! là , là , bellement , ne vous enfuyez pas , vous ; ce n'est point pour vous qu'il vient , Monsieur Dubuiffon ; ce n'est que pour li.

LA MONTAGNE.

Comment donc ?

LUCAS.

Avec votre permission , mon neveu de la Milice , j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE, *à part.*

C'est encore de l'argent qu'il demande , je n'ai jamais vu de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons , palfangué ! boutez dessus ;

puisque vous êtes mon neveu, point de çarimonie. Qu'est ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner, pour qui baillera de certaines nouvelles, là.....

LA MONTAGNE.

Je ne vous entends pas.

LUCAS.

Parguenne ! je vous ai bian entendu, moi ; je fais tout le contenu de l'affiche que vous avez perdue, & c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement.

LUCAS.

Trente pistoles à gagner ! Foin de ma curiosité ! je voudrois, morgué ! pour biauoup ne savoir rian de ça, voyez-vous !

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc ?

LUCAS.

Ces trente pistoles - là me feront perdre l'esprit ; Oh ! pour ça oui, elles

me renvarfont la çarvelle , Monfieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Hé ! par quelle raifon ?

LUCAS.

Il me viané des fcrupules.

LA MONTAGNE.

Des fcrupules à toi ?

LUCAS.

Oui, voirement , des fcrupules. Vous m'avez donné quinze piftoles.

LA MONTAGNE.

Hé bien ! quinze piftoles. Vou-drois-tu les rendre ?

LUCAS.

Moi rendre de l'argent , vous n'y fongez pas ; je fis fillot d'un Procureur de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces fcrupules ? Sur ce que , pour fervir mon maître , tu trompes le tien ?

LUCAS.

Oh , palfanguenne ! non ; vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE.

Hé bien donc ?

LUCAS.

Ça n'est rien , ça se passera.

LA MONTAGNE.

Mais encore ?

LUCAS.

Et mais vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne pas dire que c'est votre maître qui est ici.

LA MONTAGNE.

Hé bien ?

LUCAS.

Et son pere en promet trente à sti-là qui li dira où il est ; je me fais comme ça des scrupules.

LA MONTAGNE, *bas.*

Voilà un maître maroufle avec ses fantômes.

LUCAS.

Je ne saurois servir si-ci sans tromper si là , voyez-vous ! & j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience , si je ne servois pas si-là qui promet le plus , au préjudice de si là qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Oui-dà , oui dà , il y a quelque chose à dire à cela. (*Bas.*) Le dangereux coquin !

LUCAS.

Conseillez - moi un peu là - dessus , Monsieur de la Montagne , vous qui êtes un si honnête - homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire. Tiens , voilà encore quinze louis d'or , pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tatigué ! que vous êtes de bon conseil , Monsieur de la Montagne ! Mais attendez un peu. Oui..... tout juste ; me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment, tu rêves? seroit-ce encore quelque scrupule?

LUCAS.

Palsangué! oui, je ne fais plus queu parti prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance penche de queuque côté, il faut du poids de plus, Monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis; seras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous servirons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oui, tu nous es d'un grand secours, vraiment!

LUCAS.

Morguenne! vous ne savez pas ce que je risque. Si Monsieur Dubuiflon ou Madame sa femme venont à savoir que je me suis baillié pour compagnon
de

de jardinage un Jardinier , qui n'est pas Jardinier....

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur dise , gros animal ?

LUCAS.

Et que fais-je , moi ? Mademoiselle Lucile elle-même , peut-être : elle est fille , & jaseuse par conséquent , elle dégoisera queuque chose ; & sa suivante Mademoiselle Marton , qui est itou une babillarde , & pis v'là tout justement comment les choses se découvriront , Monfieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va , ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une , ni l'autre : & Mademoiselle Lucile ne fait encore rien de la passion de mon maître , elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Hé ! si donc , vous m'en baillez à garder ; queu peste de conte ! si alle ne le connoissoit pas , lui auroit-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sache que mon maître a son portrait, nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment, par surprise? Expliquez-moi ça, Monsieur de la Montagne. Effectivement ça est bien surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entières sur le grand balcon du côté de la rue, un Peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon maître porte au bras, & que le hasard t'a fait voir.

LUCAS.

Tatigué! l'habile Peintre! j'ons vu le portrait, ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais v'là bien des secrets à garder.

Monsieu de la Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne faudroit il point encore queuque petit salaire pour ste peine-là ?

LA MONTAGNE.

On te paiera tout à la fin, si nos projets peuvent réussir.

LUCAS.

Ils réussiront drès que vous ne ferez pas épargnant ; car , voyez-vous ! ce n'est pas pour me vanter , mais je fis un drôle qui aime bian l'argent , je vous en avartis.

LA MONTAGNE.

J'en suis convaincu. Mais dis-moi un peu une chose. Ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec Monsieur Dubuiffon ?

LUCAS.

Et , paffanguenne ! oui. Ils font un tas de Bourgeois & de Bourgeoises , qui avont chacun envoyé leur plat , parce qu'ils favont que notre maître est un tantinet ladre. Oh , parguenne ! il y a de quoi manger ; j'avons , morgué ! deux cochons de lait , trois longes de

viau , un gros aloyau , quatre gigots ,
& une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE, *bas.*

Voilà une petite chere bien délicate :
Allons , allons , nous la leur ferons
faire meilleure qu'ils ne pensent , &
nous en ferons honneur à Monsieur
Caton.

LUCAS.

Hem , plaît-il ? que dites-vous ?

LA MONTAGNE.

Rien. Va-t-en voir ici près à l'Epée
Royale , s'il n'y est point encore arrivé
trois carrossées d'hommes & de femmes,
à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Tras carrossées ! v'là bian du monde :
qu'est-ce que vous voulez faire de tout
ça ?

LA MONTAGNE.

Tu le sauras. Va vite , & viens me
rendre réponse.

LUCAS.

Oui , oui , je m'en vas vite , allez.
(*Bas.*) Mais j'irai plus loin que l'Epée

Royale ; & je gagnerons l'argent de l'affiche.

SCENE IX.

LÉANDRE, LA MONTAGNE.

LÉANDRE.

MON pauvre la Montagne, voici Lucile & Marton qui viennent de ce côté-ci, elles parlent ensemble : je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde, je voudrois bien en savoir davantage ; comment faire ?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter, & suivant ce que vous entendrez, prenez occasion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous sur ce gazon, & faites semblant de dormir : il est assez naturel qu'un garçon Jardinier s'endorme sur l'herbe au lieu de travailler.

LÉANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle, & que je suis amoureux !

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutez, parlez à propos, & me laissez faire le reste.

SCENE X.

LÉANDRE, LUCILE, MARTON.

MARTON.

MORT de ma vie ! Mademoiselle, vous n'êtes pas de bonne-foi : vous ne dites point naturellement ce que vous avez dans l'âme.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te dise ?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marton.

MARTON.

Du chagrin ! vous voilà fraîchement sortie du Couvent , où je fais bien que vous enragiez d'être , on va vous marier , & vous avez du chagrin ! Je ne comprends pas . . .

LUCILE.

Hélas , Marton !

MARTON.

Vous soupirez , vous levez les yeux au Ciel . Oh ! je comprends à présent . Vous êtes amoureuse , Mademoiselle .

LUCILE.

Ah , Marton ! ne va pas t'imaginer . . .

MARTON.

Je n'imagine rien que de juste , & je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse . Vos parents ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre , vous , en votre petit particulier , sans prendre leur avis , & vous n'avez pas grand tort . Leur Monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin , le plus disgracié mortel , avec son tic &

son bégaiement ! je ne connois que votre cousin , Monsieur l'Avocat , qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton , que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là !

MARTON.

Fort bien , je vous entends . Si tous les hommes étoient faits comme eux , votre petit cœur seroit moins agité , n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle bas , ma pauvre Marton.

MARTON.

Hé bien ! oui , volontiers ; mon dessein n'est pas de vous nuire . Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien ! Marton , je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Hé ! non , non , doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas , & ne rien avouer , cela me révolte. Vous rougissez , c'est une maniere de s'expliquer dont je vous fais bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne ; c'est dommage que la mode en passe. Oh ! çà , çà , remettez-vous : je fais bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du Couvent , mais cela viendra ; le mot d'amour vous effarouche à présent , mais l'usage adoucira le mot & la chose ; & vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois , que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet , Marton , tu es une personne admirable , & tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution Mais non , je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTON.

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il est vrai, Marton, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé! mort de ma vie! c'en est fait, le voilà dit. Avouez que vous voilà bien soulagée; car après l'aveu de la chose, celui des circonstances est compté pour rien. Il ne faut pas demander si le Cavalier que vous aimez, a beaucoup de mérite?

LUCILE.

Oh! tant, Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il est jeune, galant, bien fait.

LUCILE.

Tout des plus galants, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant! il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours; c'est ce jeune amant, sans doute?

LUCILE.

Hélas ! non , Marton , ce n'est point lui ; il ignore où je suis , mon nom même ne lui est peut-être pas connu.

MARTON.

Comment donc ! vos affaires ne sont pas plus avancées que cela ?

LUCILE.

Il n'a pas tenu ni à lui , ni à moi , ma chere Marton , & si j'en crois ses yeux & mon cœur.....

MARTON.

Ses yeux & mon cœur ! comment , diantre ! voilà du style le plus tendre , le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du Couvent ! Ah ! nature , nature !

LUCILE.

Mais ma mere , qui , comme tu fais , est venue me chercher à Metz elle-même , nous a si fort observés l'un & l'autre pendant toute la route...

MARTON.

Comment donc , pendant toute la

route! c'est donc une aventure de carrosse que celle-ci?

LUCILE.

Hélas! oui, Marton.

MARTON.

La pauvre enfant! que je la plains!

LUCILE.

Je fais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire; je sens tout le ridicule de ma passion: mais elle est telle, ma chère Marton, que je ne suis plus maîtresse de la vaincre, & que je serai malheureuse toute ma vie.

MARTON.

Oh! pour le coup, je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne savez-vous point à-peu-près qui est ce jeune-homme?

LUCILE.

Un Officier qui revenoit d'Allemagne: la chaise de poste rompit en chemin, il prit place dans le carrosse, je fus surprise en le voyant, il me parut embarrassé comme moi; & tant que

nous avons pu nous voir, nous n'avons point cessé de nous regarder l'un & l'autre, que quand ma mere nous regardoit.

MARTON.

La pauvre enfant!

LUCILE.

Il me donnoit la main, quand nous descendions du carrosse, il me la serroit avec autant d'ardeur.....

MARTON.

Vous ferriez la sienne?

LUCILE.

Non, Marton; je n'osois pas encore.

MARTON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle? glissé quelque petit mot?

LUCILE.

Oui, Marton; mais si adroitement, si spirituellement....

MARTON.

Et comment encore?

LUCILE.

Il y avoit dans notre même carrosse une jeune fille qui n'avoit point de mere.

MARTON.

Qu'elle étoit heureuse ! Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien ! Marton, il lui disoit les plus jolies choses, les plus amoureuses, & tout cela, Marton, en me regardant toujours. Oh ! je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte ?

LUCILE.

Au bout du compte, nous sommes arrivés à Paris, la fin du voyage nous a séparés, il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTON.

Voilà une passion qui aura de belles suites ! Allez, Mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là,

& de ne pas penser que vous l'avez vu.

LUCILE.

Je ne saurois, Marton, je l'ai trop regardé, je crois le voir à tous momens; je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manières dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouvez rien qui lui ressemble, je gage?

LUCILE.

Si fait, Marton : mais je n'ose te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez; ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau Jardinier qui est ici depuis quelques jours....

MARTON.

Qui, Colin?

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTON.

Mais, vraiment ! il n'est pas mal tourné ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à-peu-près, les yeux un peu moins vifs à la vérité : mais . . .

MARTON.

Vous regarde-t-il de même ?

LUCILE.

Ah ! pas si amoureuxment, Marton.

MARTON.

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon ; taisons nous.

LUCILE.

Ah ciel ! Marton, que je ferois fâchée qu'il m'eût entendue !

MARTON.

Il n'y a rien à craindre, ces manans-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah, Marton ! si c'étoit lui, & qu'il

fentît ce que je sens, il ne dormiroit pas si tranquillement.

MARTON.

Oh ! je le crois. Mais, que vois-je ! quel bijou pend au bras de Monsieur Colin ?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu ?

MARTON.

Oui, vraiment, un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde ; tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc ! c'est un portrait, je crois !

LUCILE.

Un portrait !

MARTON.

Mademoiselle, c'est le vôtre !

LUCILE.

Mon portrait ! Tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait Ah Ciel ! que vois-je ?

MARTON.

Ah ! par ma foi , Monsieur Colin est un Payfan de la façon de l'Amour. C'est lui , Mademoiselle , c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton , mon cœur , mes yeux , mon portrait , tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes ? Qui me sera garant.....

LÉANDRE, *se levant de dessus le gazon.*

Moi, charmante personne.

LUCILE.

Ah !

MARTON.

Colin ne dormoit pas , sur ma parole.

LÉANDRE.

Moi qui brûlois de me découvrir à vous , moi qui ne respire & qui ne veux vivre que pour vous , qui n'adore que vous , & qui n'ai point d'autre objet , point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie.

MARTON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah! chere Marton, quelle surprise!

MARTON.

Il n'est point question de faire ici la fiere, Monsieur Coïin a tout entendu.

LÉANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos sentiments me sont connus; ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

MARTON.

Ah! Mademoiselle, voilà votre pere & ce vilain Monsieur Caton.

LUCILE.

Ah Ciel!

LÉANDRE.

Ne faites semblant de rien, demeurez.



SCENE XI.

M. DUBUISSON, M. CATON,
LUCILE, LÉANDRE,
MARTON.

M. DUBUISSON.

AH, ah! que veut dire ceci? Un
garçon Jardinier aux pieds de ma fille!

M. CATON, *bégayant.*

Monfieur Dubuiffon....

LÉANDRE, *contrefaisant le
langage payfan.*

Comprenez-vous bian, Madmoifelle?
V'là le corps du logis, la terraffe est
comme là, le potager envars ici, &
partant vous voyez bian.... Hé! vous
v'là, Monfieu; je vous demande par-
don. C'est que ...

M. DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LÉANDRE.

Rian, rian, Monfieu; c'est que j'ex-

pliquois à ces Madames, que, si vous vouliais, j'aurois dessein de prendre votre potager pour le mettre en parterre.

M. DUBUISSON.

Le beau dessein! Et de quoi te mêles-tu?

LÉANDRE.

De rien, Monsieur. C'est que de cette magniere-là, il ne manqueroit plus rien à votre jardin.

M. DUBUISSON.

Oui; mais tout manqueroit à ma cuisine.

LÉANDRE.

En ce cas, nan pourroit d'un autre côté

M. DUBUISSON, *en colere.*

D'un autre côté? Va t'y-en toi d'un autre côté. Et vous, Mademoiselle, allez tenir compagnie à votre mere. Mettre mon potager en parterre, le beau projet! Et que mettre dans ma soupe? des tulipes?



SCENE XII.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. CATON, *bégayant.*

IL n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un beau païterre.

M. DUBUISSON.

Oui, fort bien ! vous vous découvrez trop. Ecoutez, Monsieur Caton, j'avois dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croyois un homme réglé, grand ménager, bon économe ; & par vos discours & vos actions vous me paroissez tout autre.

M. CATON.

Moi ?

M. DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenses ridicules qui se font depuis quelque tems dans le Village, sont de votre façon.

M. CATON.

Non, ma foi!

M. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?

SCENE XIII.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

HÉ! qu'est ce que c'est donc que ça, Monsieur? Est-ce drès aujourd'hui que vous faites la noce?

M. DUBUISSON.

Comment?

MATHURINE.

Il vient d'arriver là-bas quatre hottées de volailles & de gibier, avec six charges de bouteilles de vin, quatre grands marmitons, & cinq ou six petits, qui, pour vous accommoder à souper, s'établissent dans votre cuisine aussi familièrement que s'ils étoient chez eux.

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots & les longues de viau que j'avois mis à la broche, ils avont été charcher du bois & du charbon dans la cave, qui étoit ouvarte, & ils faifont des feux de reculée; ils boutont tout par écuelle, & ils difont comme ça qu'il ne vous en coûtera rien, qu'on les laiffe faire.

SCENE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. DUBUISSON.

JE n'y comprends rien, Monsieur Caton.

M. CATON.

Ça est plai plaifant.

M. DUBUISSON.

Oui, fort plaifant, fort plaifant! Hé, le vieux fou!

SCENE

SCENE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON,
UN ROTISSEUR.

UN ROTISSEUR, à M. Caton.

MONSIEUR, voilà le mémoire du
souper. Votre homme-de-chambre a dit
que , si on ne le trouvoit pas ici, on
vous le donnât à vous-même.

M. CATON.

A moi, mon homme-de-chambre?

LE ROTISSEUR.

Oui, Monsieur. Vous n'avez qu'à le
voir, c'est lui qui paiera.

M. CATON.

Va, va, tu te méprends.

M. DUBUISSON.

Parbleu! voyons; ce mémoire nous
éclaircira peut-être.

(Il lit.)

Mémoire du souper porté chez M. Du-
Tome IV. O

buisson, par ordre de M. son gendre.

De de mon gendre ! Oh ! par la ventrebleu , il ne l'est pas encore.

M. CATON.

Si je fais ce que c'est , Monsieur Dubuisson

M. DUBUISSON.

Hé ! si , si , Monsieur ! c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chere , Monsieur Caton !

M. CATON.

C'est une piece qu'on me fait , Monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON, *lit.*

Deux potages, huit entrées. Fort bien. Un marcaffin, six perdrix, une douzaine de cailles, quatre gelinotes de bois. Quel mémoire ! Voyons la somme. Cent quatre-vingt-deux livres, dix sols.

Hé bien ! voilà un fort bon ordinaire bourgeois : une femme ne mourroit pas de faim avec vous , si cela pouvoit continuer.

M. CATON.

Je vous jure que. . . .

M. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCENE XV.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

MONSIEU?

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce encore? le dîner de demain?

MATHURINE.

Non, Monsieur; c'est s^{te} Madame qui est toujours si claire, si luisante.

M. DUBUISSON.

Que veux-tu dire?

MATHURINE.

Eh! là, je m'entends bien; cette

grande Madame sèche, qui se boute du vernis sur le visage.

M. DUBUISSON.

Madame la Marquise ? C'est une vieille qui n'a ni enfants, ni héritiers ; allons la recevoir. La peste !

MATHURINE.

Il y a itou vote cousin Monsieur l'Avocat, qui est venu avec elle.

M. DUBUISSON.

Oh ! pour cet animal-là je me passerois bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici, ce grimacier-là, avec son baragoin ?

MATHURINE.

Il dit qu'il vient voir Monsieur Caton votre gendre, qu'il n'a jamais vu. Le voilà.



SCENE XVI.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

AH, ah! c'est vous! j'en suis bien-aise. Bon jour, Monsieur Bavardin, bon jour, soyez le bien-venu : quand vous en retournez-vous ?

M. BAVARDIN, *bégayant.*

Je viens . . . je viens . . .

M. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir Monfieu Caton. Voyez-le, & lui tenez compagnie, pendant que je vais, moi, recevoir Madame la Marquife. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.



SCENE XVII.

M. BAVARDIN, M. CATON.

M. BAVARDIN, *bégayant.***J**E mou mourois d'envie de vous saluer.

M. CATON.

Et moi de vous voir. Votre réputation m'est co connue.

M. BAVARDIN, *bas.*Monsieur Ca caton se moque de moi, je pense; voyons un peu s'il continuera. (*haut.*) Je suis ravi que vous épousiez Lu lucile. Vous serez cou cousin germain de ma mere.M. CATON, *bas.*Pa pa parbleu! il me contrefait. Voyons jusqu'ouà cela ira. (*haut.*) Ce fera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui êtes un fou tou foudre d'éloquence.

M. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille d'

vous avoir, vous qui êtes un fa un fa favori de la fortune.

M. CATON.

Vous avez tous les talens, & toute la physionomie d'un Cu d'un Cucujas.

M. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on fait bien que vous sortez de la de la quai de la caisse moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

M. CATON, *bas*.

Cet homme-là cher cherche à m'in m'insulter.

M. BAVARDIN, *bas*.

Cet animal-là se moque de moi.

M. CATON.

Monfieur Ba bavardin, vous êtes un mau mauvais plaifant, je vous en avertis.

M. BAVARDIN.

Et vous un plat, plat bou boufon, Monsieur Caton.

M. CATON.

Vous poussez trop la la raillerie,
Monsieur Bavardin.

M. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal-à-
pos, Monsieur Caton.

SCENE XVIII.

M. BAVARDIN, M. CATON,
MARTON.

MARTON.

HÉ! qu'est ce donc que ceci, Mes-
sieurs? A qui en avez-vous? Déjà de
la méfintelligence! On voit bien que
vous allez devenir parents.

M. CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il
de me contrefaire.

M. BAVARDIN.

Morbleu! vi visage vous-même;

cela n'est pas vrai, c'est vous qui me
con contrefaites.

MARTON.

Ah, ah! la plaisante aventure! Allez,
Messieurs, point de rancune: vous ne
vous contrefaites ni l'un, ni l'autre; &
ce sont de petites manieres de parler,
des agréments de la nature, que vous
possédez en commun.

M. CATON, *embrassant M. Bavardin.*

Ah, ah! c'est, c'est autre chose. Je
vous demande pa pardon, Monsieur
Bavardin. (*ils s'embrassent.*)

M. BAVARDIN.

Je suis votre valet, Monsieur Caton,



SCENE XIX.

M. DUBUISSON, M. CATON,
M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

MAIS, parbleu ! Monsieur Caton, je ne vous comprends pas ; avez-vous absolument perdu l'esprit ? Il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

M. CATON.

Co comment donc ?

M. DUBUISSON.

Cela est étrange ! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes : ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

M. BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de votre galanterie.

M. CATON.

Je veux être pen pendu, si je fais ce que c'est.

SCENE XX.

M. DUBUISSON, M. CATON,
LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

VENEZ donc voir, Monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là. Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrés, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

M. DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous caufez-là ! Et je donnerois ma fille à un fou comme vous !

M. CATON.

Monsieur Dubuiffon !



SCENE XXI.

M. DUBUISSON, M. CATON,
M. BAVARDIN, MATHURINE,
LA MONTAGNE.

MATHURINE.

DAME! Monsieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moyen d'y tenir; il faudra défarter, si vous ne faites agrandir la maison.

M. DUBUISSON.

Ah! j'enrage. Des masques chez moi, qui forcent ma porte!

M. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. (*Il sort.*)



SCENE XXII.

M. DUBUISSON, M. CATON,
MATHURINE, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

VOILA ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rien, ce sont d'honnêtes-gens; ils se renomment tre-tous de Monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oui, justement, voilà l'affaire. Ah, l'extravagant personnage!

M. CATON.

Que la la peste

M. DUBUISSON, *en colere.*

Que la peste t'étouffe!

LA MONTAGNE.

Oui, vous avez raison, c'est un tour de son imagination; & il y a parmi la mascarade une Joueuse de gobelets,

qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à Mademoiselle votre fille des présents de noces d'une manière galante.

M. DUBUISSON.

C'est cela, c'est lui même.

SCENE XXIII.

M. & Madame DUBUISSON,
M. CATON, LUCILE,
LA MONTAGNE, MARTON.

Madame DUBUISSON.

EN vérité, Monsieur Dubuiffon, vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de différer vos préparatifs de noces, & vous commencez par donner bal, pendant que je me meurs. Le beau remede contre ma migraine, qu'une cohue de masques & de violons!

M. DUBUISSON.

Tenez, Madame, c'est Monsieur Caton à qui il faut vous en prendre, c'est lui....

Madame DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot, & je ne consentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

M. CATON.

Je ne m'en pen pendrai pas.

MARTON.

Place, place, voici les folies de Monsieur Caton qui s'avancent en musique.

M. CATON.

Jene suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas?

M. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

(*Marche de plusieurs Jardiniers & Paysannes, de Scaramouches, Arlequins, & autres. Les Jardiniers por-*

*tent sur leurs têtes des corbeilles
garnies de fleurs.)*

(Après la Marche, une Paysanne chante.)

Sous cet agréable feuillage ,
Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE, à *M. Caton*.

Lucile ! C'est pour elle que la fête
se fait ?

M. CATON.

Oui, oui, oui.

LA PAYSANNE *recommence*.

Sous cet agréable feuillage ,
Lucile vient souvent rêver.
Quand vous la verrez arriver,
Vous qui, dans votre doux ramage ,
Des charmes de l'amour savez si bien parler ,
Petits oiseaux de ce bocage ,
Prenez soin de lui révéler
Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.

*ENTRÉE des Jardiniers, qui portent
leurs corbeilles à Lucile.*

M. DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté, Monsieur
Caton !

M. CATON.

Cela est vrai, cela est vrai, Mon monsieur Dubuiffon.

MARTON.

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la musique. Voyez la propriété de ces corbeilles, la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. (*En ouvrant une corbeille.*) Ah, Ciel !

LA MONTAGNE.

Comment ! aurois-tu trouvé-là quelque serpent caché sous ces fleurs ? Tu ne serois pas la première nymphe

MARTON.

Ah, l'ingénieuse imagination ! Ce ne sont vraiment pas des serpents que ces fleurs cachent.

Madame DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc ? qu'as-tu trouvé ?

MARTON.

Des étoffes magnifiques, Madame, & qui se soutiennent d'or, voyez. Ah,

Monfieur Caton, que vous êtes un royal homme !

M. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bienheureux, Monfieur Caton, d'avoir affaire à des perfonnes raisonnables.

MARTON.

Ah, Monfieur, avant qu'on les remporte, laiffez-nous du moins le plaifir de la vue ! Apparemment cette autre corbeille renferme la petite oie ?

M. DUBUISSON.

La bile me monte, & ces impertinences-là me mettent dans une colere...

LA MONTAGNE.

Ah ! point d'humeur, voyons jufqu'au bout. Où eft la Joueufe de gobelets ? Qu'on apporte une table.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Chacun fait ici bas des tours de gobelets.

Aux Champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,

A qui mieux mieux chacun s'abufe ;

Pour fe fourber les mortels semblent faits,

Il n'en est point que la feinte n'amuse.

La vérité pour eux a moins d'attraits

Que l'adresse & la ruse.

Pour se fourber les mortels semblent faits,

Aux plus trompeurs l'usage fait d'excuse.

Chacun fait ici bas des tours de gobelets ;

Aux Champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,

A qui mieux mieux chacun s'abuse.

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne; mais elle est ennuyeuse. Allons, amusez-nous plus agréablement, & donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

LA BOHÉMIENNE.

Très-volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

(Elle chante, en jouant des gobelets.)

Prenez bien garde à mes manches,

A ma baguette, à ma main ;

Disant trois fois prelin pin pin,

Ces trois boulettes blanches

Se vont changer soudain.

Celle-ci, Beauté brillante

Qui savez tout charmer,

Est un livre qu'on vous présente :

Le grand Art de se faire aimer.

(*Elle présente à Lucile un livre, qu'elle fait trouver sous un de ses gobelets.*)

LUCILE.

Un livre à moi !

MARTON.

Donnez, donnez, j'aime la lecture. Voyons un peu. (*En l'ouvrant.*) Ah, Madame, le beau livre ! que le style en est riche ! qu'il est brillant ! Ce ne sont que pierreries, des bagues, des boucles d'oreilles, des pendants, un esclavage. Ah, Monsieur Caton, qu'il est doux de porter vos chaînes !

LUCILE.

Des pierreries ! Mon pere, il faut renvoyer tout cela.

MARTON.

Oui, Mademoiselle ! mais je m'en vais toujours les ferrer, sauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Hé ! attends, attends, ne te presse

point; il faut voir la métamorphose des autres boulettes.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Celle-là sans que j'y touche
Que du petit bout de mon bâton,
C'est l'art d'adoucir la Marton
La plus fiere & la plus farouche.

(Elle donne un livre plein de louis d'or.)

MARTON.

On me dédie aussi des livres à moi!
L'art d'adoucir la Marton la plus farou-
che.

(Elle ouvre le livre.)

LUCILE.

Voyons ce que c'est. Il est plein de
louis! garde-toi bien de prendre cela,
Marton.

MARTON.

Je vous demande pardon, Made-
moiselle, des livres ne se refusent point;
j'aime la lecture, & celui là ne sera
point rendu, sur ma parole. Ah, Mon-
sieur Caton, que vous écrivez noble-
ment! dédiez nous souvent de vos
ouvrages. Le second tome ne vaut pour-

tant pas le premier; mais il ne laisse pas d'avoir son mérite, j'aimerois assez une bibliothèque toute dans ce goût-là. Voyons le troisième.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Voici l'Art le plus difficile,
Et le plus beau de mon Art;
Voyez si j'y suis habile,
Et si le tour est gaillard.
Qu'il ne soit pas inutile,
Chacun y peut prendre part.

(*La table sur laquelle la Bohémienne a joué des gobelets, se change en une table garnie de corbeilles de fruits, & de soucoupes garnies de liqueurs.*)

LUCILE.

Oh! pour ce dernier tour-là il me fait plaisir, j'en suis; & l'on ne sauroit donner une collation d'une manière plus galante.

MARTON

Oh, par ma foi! l'Auteur se dément, son style baisse, & les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie; mais

il n'importe, tirons-en partie; tout coup vaillè.

SCENE DERNIERE.

M. & Madame DUBUISSON,
M. ORGON, M. CATON,
LÉANDRE, LUCILE,
LUCAS, MATHURINE,
LA MONTAGNE.

LUCAS.

LAISSEZ faire, Monsieur, si je ne le trouvons pas là, je le trouverons.... il est morgué! ici; ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre! que vois-je? Le pere de mon maître!

LUCAS.

Tenez, voilà déjà son valet, n'est-ce pas?

M. ORGON.

Hé! oui, justement; c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuiffon, c'est Monsieur Orgon, je pense?

M. ORGON.

Monsieur & Madame Dubuiffon, par quelle aventure vous trouvé-je ici?

M. DUBUISSON.

Hé, vraiment! il n'y a point là d'aventure, nous sommes chez nous, Monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah! je vous demande pardon; je savois bien que vous aviez une maison auprès de Paris: mais je ne savois pas qu'elle fût de ce côté ci.

M. DUBUISSON.

Quel hasard ou quelle raison vous y amene, vous?

LA MONTAGNE.

Monsieur a su qu'il y avoit bal ici. il aime la joie, il vient prendre part à la fete. Allons, allons, de la joie.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi; tu es un
coquin,

coquin, qui débauche mon fils, apparemment ?

M. DUBUISSON.

Votre fils ?

M. ORGON.

Oui, mon cher Monsieur Dubuiffon : cet honnête Payfan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguisé en Jardinier, amoureux d'une jeune personne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, à Lucas.

Ah, bourreau ! tu as fait là de belles affaires !

LUCAS.

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai, morgué ! une bonne maison, n'est-ce pas ?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, Monsieur Orgon ? Votre fils déguisé ici en Jardinier, & amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes ! Madame Dubuiffon ?

M. ORGON.

Mon fils. . . .

LUCAS.

Hé, morgué ! ne faut pas tant rêver, c'est de Mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

Madame DUBUISSON.

De ma fille !

M. ORGON.

De votre fille !

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, Monsieur Dubuiffon.

M. ORGON.

Mais vraiment ! ce seroit une chose fort plaisante, que le hasard eût ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment ! comment vos projets ? Entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître

d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de Monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi ! tout de bon ?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du Couvent, moi, que pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable ! Point de tricherie, au moins.

M. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, à Léandre.

Oh bien ! en ce cas là, démasquez-vous, Monsieur le Jardinier, tout est découvert.

LEANDRE, se mettant à genoux.

Mon pere, je vous demande mille pardons.

M ORGON, en l'embrassant.

Ah ! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort ; je te retrouve, je te retrouve, je te pardonne tout, Monsieur Dubuisson ?

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole : mais cependant j'hésitois à donner ma fille à Monsieur Caton, à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois, & c'est notre faux Jardinier qui les faisoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiete point, quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour le soutenir.

MATHURINE.

On a servi, Monsieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table ; remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, passanguenne ! j'ai fait un biau coup. Avouez tretous que je sis un habile homme.

Fin du quatrieme & dernier Volume.

④ 1807

a
.
e
.
.

PQ Dancourt, Florent Carton
1794 Choix de pieces du theatre
D3Z7 français
1783
v.4

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
